

8.4. *Éléments du platonisme, (120 p.) Partie 1 : p. 1 à 60.*
Cours de philosophie de deuxième année 1991/1992

Contenu et notes d'étude : voir p. 118 et suivantes.

Préface. -- Nous commençons par la prose poétique et fougueuse d'un jeune poète flamand, Reninca (*Wassend getij*, (Marée de lavage), II, Tielt, Lannoo, 1945, 71). Tout en exprimant sa joie de connaître directement Platon (Plato) d'Athènes (-427/-347), le premier penseur grec ancien dont nous ayons conservé un ensemble de textes à part entière, elle pense au poète-penseur médiéval Dante Alighieri (1265/1321 ; poète de la *Divina Commedia* (1307/1320), une œuvre qui transforme en forme poétique les idées principales de Saint Thomas d'Aquin (1225/1274 ; sommet de la philosophie et de la théologie scolastique médiévale).

Platon et Dante.

-- Aujourd'hui, on nous a présenté Platon à l'école. C'est un grand et heureux événement ! J'ai désiré le connaître plus que Dante, car dans les ténèbres de l'Ancien Monde, il se dresse comme une étoile qui fait signe. -

Platon, sans la lumière du christianisme, -- Platon, de sa propre force et de son propre génie, a trouvé le secret de l'âme : l'immortalité;-- a trouvé le secret du monde : non pas la matière mais l'esprit ! -

C'est la même immortalité que Dante, des siècles plus tard, glorifiera dans les pensées de Platon, transformées en épopée. -- Platon est le sommet nu de l'humanité ; Dante est ce sommet dans la lueur de l'aube de l'humanité déifiée.

Platon est l'appel solitaire de l'âme à la reconnaissance du mystère de l'existant ; Dante est l'appel mille fois répété de l'âme à Platon à partir du mystère lui-même dans lequel elle a été absorbée. Platon et Dante ! Il faut s'en réjouir ! Oui, c'est vraiment un beau jour de fête aujourd'hui !

Réception moderne et actuelle.

L'accueil réservé à Platon ne s'arrête pas là. -- Maine de Biran (1766/1824, précurseur de l'existentialisme (français)).

Voici comment il caractérise le platonisme, auquel il s'identifie en tant qu'homme plus mûr. -- L'homme est situé entre Dieu et la nature : son esprit témoigne de Dieu, ses sens de la nature. -

a. Il peut s'identifier à la nature, en y fondant son "moi" (sa personnalité, sa liberté), -- en s'abandonnant à tous les désirs, toutes les pulsions de la chair

b. Mais il peut aussi - au moins dans une certaine mesure - s'identifier à Dieu, en permettant à son moi de se fondre dans l'action d'une puissance supérieure. -- L'aristotélisme a complètement manqué ce dernier point ; le platonisme, par contre, l'a reconnu et défini. -

Le christianisme, en le remontant à son vrai modèle, l'a mené à bien. (Maine de Biran, *Nouveaux essais d'anthropologie*), - Cfr. B. Halda, *La pensée de Maine de Biran*, Paris/Montréal, 1970, 131ss, où l'auteur explique la Patronisation, l'âme de Maine de Biran.

Les fondateurs de la logique formalisée des XIXe et XXe siècles (et des mathématiques à la fois) attestent de la pérennité du platonisme.

“La logique mathématique n'est, tout d'abord, pas la même chose que le néopositivisme. En effet, ses fondateurs ne sont non seulement pas positivistes mais, au contraire, platoniciens - Gottlob Frege (1848/1925 ; Alexander North Whitehead (1861/1947), Bertrand Russell (1872/ 1970 ; du moins quand, avec Whitehead, il a écrit les *Principia Mathematica* ; il a évolué par la suite), Jan Lukasiewicz (1878/1956), Abraham Fraenkel (1891/1965), Heinrich Scholz (1884/1956 ; fondateur, en tant que théologien, d'un Centre d'études logiques) et d'autres”. Ainsi I.M. Bochenski, *Geschiedenis der hedendaagse Europese wijsbegeerte* (Histoire de la philosophie européenne contemporaine), Bruges, 1952, 270.

Conclusion.

-- Quoi qu'en disent des penseurs comme Nietzsche, Heidegger ou Derrida, le platonisme est loin d'être mort. -- Un Whitehead n'a-t-il pas dit : “L'ensemble de la philosophie occidentale est plutôt une série de notes de bas de page sur Platon”. -

Certes, la tendance nihiliste propre à une partie du postmodernisme est plus forte que jamais : la réaction, cependant, est à venir. Témoin : Allen Bloom ; *The Closing of the American Mind* (La fermeture de l'esprit américain), (français : L'âme désarmée, - - récompensé par le Grand Prix Jean-Jacques Rousseau, de la ville de Genève) dénonce le fait que les étudiants américains, de plus en plus, connaissent “les idées brutes des médias et de la Pop Music” plutôt que les grands classiques, dont Platon.

De la saisie du sens à son actualisation.

Comment comprendre “Platon et le platonisme” cette année ?

a. Il s'agit avant tout d'une introduction aux textes originaux de Platon, -- certes surtout par des platoniciens (il ne faut pas vouloir savoir mieux que les spécialistes).

b. C'est le premier travail : comprendre correctement Platon, dans la mesure du possible. C'est la connaissance historique.

Mais, dans l'esprit de Platon lui-même, qui suivait constamment la vie spirituelle dans la société, nous ferons aussi un examen de conscience : nous actualiserons Platon et le platonisme, oui, si nécessaire, nous les rétablirons. Sinon, nous tomberons dans la repristination (vivre dans un passé qui est passé).

Platon doit être étudié dans ses réactions à ce qui s'est passé dans la nature et dans l'histoire (culturelle), à son époque : il donne des réponses contemporaines aux problèmes contemporains. Ce qui ne l'empêche pas de laisser derrière lui des "jalons" superflus qui peuvent nous être utiles pour nous penser, dans son esprit ou non. Cfr Kurt Flasch, *Das philosophische Denken im Mittelalter (Von Augustin zu Machiavelli.)*, (La pensée philosophique au Moyen Âge (d'Augustin à Machiavel.),), Reclam, 1986, s'écarte, mais concernant la pensée médiévale, du même point de vue sain : une philosophie n'est pas simplement dérivée de son contexte temporel ; pourtant, quelque part, elle est toujours un "enfant de son temps".

Philosophie grecque antique - C.J. De Vogel, *Greek Philosophy, I (Thales to Plato)*, (Philosophie grecque, I (de Thalès à Platon), Leiden, 1950, 2, dit que le terme "philo.sophia" (rapports intimes avec la sagesse) a deux significations principales.

a. Le sens large : rechercher la "sagesse", c'est-à-dire la compréhension de la nature (comprenant le monde, la divinité et l'humanité) afin de pouvoir y vivre de manière correcte. Ainsi par Hérodote d'Halikarnassos (-484/-424), *Historia* 1:30 ; par Thucydides d'Athènes (-460/-399), *Guerre du Péloponnèse* 2:40 ; par Isokrates d'Athènes (-436/-338). On pourrait l'exprimer par le terme de "développement général" (le principe dit de Harvard).

b. Le sens étroit.-- Cette interprétation présuppose la précédente mais l'approfondit. Elle devient surtout logique de la pensée rigoureuse. Ainsi chez les Milésiens, qui pratiquaient la fusiologia ou fusikè, l'étude de la nature. Ainsi de Puthagoras de Samos (580-500), qui associait musique, astronomie et arithmétique. Ainsi des Éléates (Parménide d'Élée (-540/...)). - Ainsi aussi, et très certainement, avec Platon.

Sagesse.

- De Vogel, o.c., 3, note que la "sagesse" a précédé la philosophie. - En effet

- **Bibl.** : W. I. Irwin, *Wisdom Literature*, (La littérature de la sagesse.), dans : *Encyclopedia Britannica*, Chicago, 1967, 23 : 601, donne un aperçu des sophiologies (c'est-à-dire des systèmes de sagesse) du Proche-Orient ancien, Éthiopie, Égypte, Canaan, Mésopotamie, Arménie, Iran (dans le langage actuel, l'Iran fait partie du Moyen-Orient).

La Mésopotamie, à partir de -2900, avec Sumer (les Sumériens ont été découverts dans la deuxième partie du XIX^{ème} siècle) - pensez à S.N. Kramer, *L'histoire commence à Sumer*, Paris, 1975,-- un livre qui donne de splendides exemples - et, ensuite, Akkad (plus ou moins Babylonie et Assyrie) - voir G. Contenau, *Zo levenden Babyloniërs en Assyriërs ten tijde van Nebukadnezar*, (Voici comment vivaient les Babyloniens et les Assyriens au temps de Nabuchodonosor), Baarn, 1979 (o m. o.c., 205vv. (poèmes didactiques, psaumes, fables)).

En outre : L'Égypte, à partir de -2770, e.a. avec Imhotep et avec Ptahhotep (+/- -2400,-- avec une collection de proverbes sur la "bonne vie" ainsi que sur sa faisabilité).-
- Canaan (avant l'entrée des Israélites),-- Edom (auparavant déjà territoire arabe) sont célèbres pour leurs "sages".-- A partir de -1200, avec les Juges (nous pensons un moment au sage Salomon et aussi à David (-1000/-950)).

F. Wendel et a, *Les sagesses de Proche-Orient*, Paris, 1963, donne un recueil de douze rapports sur les formes orientales de la sagesse en Égypte, Mésopotamie et Israël.

-- W. Bieder, *Wijshedsliteratuur*, (Littérature de la sagesse), in : B. Reicke/ L. Rost, *Bijbels-historisch woordenboek*, (Dictionnaire biblique et historique), Utr./ Antw., 1970, VI : 65/70 (sur les livres sapientiaux ou de sagesse dans la Bible),

-- C.A. Keller, *Wijshheid*, (Sagesse), *ibid.*, 63/65, définit la 'sagesse' (dans le langage actuel : 'humanisme dans le sens de 'éducation supérieure', développement général).

-- A. Volten, *Der Begriff der Maat in den Aegyptischen Weisheitstexten*, (Le concept de Maat dans les textes de sagesse égyptiens), in : *Les sagesses de Proche Orient*, 73/101, parle de "Maat", une substance de l'âme omniprésente (substance fine ou subtile, également "substance primordiale" ou substance ténue) : elle régit tout (elle contient donc des informations), donne la "vie", par exemple aux divinités (elle est donc une substance qui donne la vie).

Volten insinue que les présocratiques (les philosophes qui ont précédé Socrate)-- Thalès, Anaximandros, Anaximènes (= Milésiens), Puthagore,-- Xénophane, Parménide (= Eléates),-- Héraclite (= Dialecticien), -- Empédocles, Anaxagore, Diogène d'Apollonie (physiciens ultérieurs) - développant rationnellement l'"hylozoïsme" (la doctrine de la substance de l'âme qui donne la vie, dans tout le cosmos) sur les traces des sages du Proche-Orient ; --

L'Hellas est effectivement un "retardataire" à partir de -600, la philosophia prend son essor en Ionie, notamment à Miletos.

M.J. Suggs, *Book of Wisdom, (Livre de la Sagesse)*, in : *Encyclop. Britannica*, Chicago, 1967, 23 : 600/601, parle de Het boek der wijsheid, (Le livre de la sagesse), dans l'Ancien Testament, situable entre -150 et +50 (selon Suggs) : il souligne l'interaction entre l'Hellas avec sa philosophie et la Bible avec son hokma, la sagesse, de sorte que dans la révélation biblique des éléments typiquement grecs-sagesse sont 'intégrés'. Une raison pour laquelle certains protestants rejettent les soi-disant "livres helléniques" comme un "corps étranger". -

D'ailleurs, les théosophies judéo-alexandrines, avec Philon le Juif (-13/+50) à Alexandrie, ville multiculturelle par excellence, -- avec les théosophies gnostiques-manichéennes (Saturnil, Basilide, Valentinus), -- plus tard surtout les Pères de l'Eglise grecs orientaux poursuivront cette vision multiculturelle. -

Note. - Sur la sagesse de l'Ancien Testament, G. von Rad, *Theologie des Alten Testaments*, (Théologie de l'Ancien Testament), Munich 1961, est un très bon livre. En particulier : I (*Die Theologie der geschichtlichen Ueberlieferungen Israëls*), (La théologie des traditions historiques d'Israël), 415/439, où une distinction est faite entre sagesse expérientielle, sagesse théologique, sagesse apocalyptique et sagesse sceptique.

Note : -- L'Orient chrétien

L'Orient chrétien, y compris les chrétiens russes, surtout par leurs liturgies, connaît l'élément sophiologique beaucoup mieux que nous, Occidentaux. Un témoin : Le penseur Vladimir Sergejevitsj Solovyof (1853/1900), qui est un "sophiologue" déclaré, dans la ligne, surtout, des types de sagesse antique-orientale et biblique. -

"La philosophie des Russes - c'est-à-dire Skovoroda (1722/1794), Florensky, Solovyof, Khomyakof (1804/1860), Berdyahof (1874/1948), Bulgakof (1871/1944) - vit de la Sagesse Divine. Cette philosophie veut être "sophienne" (c'est-à-dire sage). --

C'est pourquoi ces Russes rejettent la "logique" occidentale mécanisée. Boulgakov l'appelle "une mania Hegeliana" (signifiant "folie hégélienne"). (Julius Tyciak, *Die Liturgie als Quelle östlicher Frömmigkeit*, (La liturgie comme source de la piété orientale), Freiburg i. Breisgau, 1937, 112 ; voir aussi o.c., 120/123 (la théorie de la sagesse de Solovjef)).

La structure de base sophiologique. - Personne mieux qu'Otto Willmann (1839/1920 ; grand éducateur catholique), surtout dans *sa Geschichte des Idealismus*, (*Histoire de l'idéalisme*), 3 Bde., Braunschweig, 1907-2, n'a reconnu la structure de base de la sagesse archaïque-antique. Il distingue quatre points de vue.

Point de départ -

Première prémisses : “Archè”, principium, - est la sagesse préexistante (pré-existante, pré-constitutive), c’est-à-dire la divinité (dans le paganisme, les divinités avec ou sans loi de l’univers (pensez à la mesure égyptienne) ; dans la Bible, Yahvé et, dans le Nouveau Testament, la Sainte Trinité). -

Deuxième prémisses, remontant au divin : la nature comme sagesse divine réalisée. En effet, la nature (dans le sens antique d’“univers”) est considérée comme l’œuvre “sage” de la divinité, à tel point que l’étude attentive de la nature implique virtuellement une rencontre directe avec la “sagesse” que la divinité a communiquée à tout ce qui nous entoure et nous porte.

Nous retrouvons cela chez Johannes Kepler (1571/1630) : les lois de la nature sont les “idées” (c’est-à-dire les modèles de base) de Dieu.

Troisième prémisses : la sagesse informationnelle (= cognitive), qui consiste pour notre esprit humain - essentiellement lié à la sagesse divine pour et dans la nature - à prendre conscience de cette structure “sage”. -

Quatrième prémisses : la sagesse déontique, éthico-politique, normative, pratique, qui consiste à ce que notre esprit humain, ayant pris pleinement conscience des prépositions précédentes, vive en conséquence.

En conclusion, ces quatre points de vue dominant le concept archaïque-antique et médiéval de la sagesse. La sagesse mythique, pour commencer, est structurée de cette manière.

Les types de sagesse biblique et philosophique grecque élaborent davantage cette conception mythique, à un niveau rationnel et monothéiste. Platon, après tout, est fondamentalement le penseur philosophique par excellence au sein des philosophies grecques.

L’ontologie. -

La théorie de la réalité globale - si elle doit être structurée de manière sofiologique - devra réaliser l’interconnexion des quatre points de vue précédents.

Toute réalité a une origine pré-constitutive. Elle présente une “sagesse” (sensibilité, “structure rationnelle”) qui est accessible et compréhensible pour l’esprit humain.

Elle se manifeste dans notre esprit, la capacité de saisir la réalité comme une sagesse solidifiée.

Elle devient une sagesse pratique dans la mesure où nous faisons nous-mêmes l’expérience de la réalité et l’élaborons selon des modèles “sages”.

Premier échantillon. La “theoria” platonicienne (transparence) (07/11).

Le concept prééminent est le terme paléopythagoricien ‘theoria’, mieux traduit par notre mot néerlandais ‘transparence’.

Modèle applicatif. Platon parle quelque part de l’influence du paysage naturel sur ses habitants. Voici ce qu’il en dit : “Un législateur, pour autant qu’il ait l’œil pour ces choses, tiendra compte, lorsqu’il présentera des lois, de la diversité des paysages que nous venons de décrire. Et cela, après les avoir

- a. les avoir examinés par l’observation, et
- b. qu’il en ait tiré un enseignement.

Du moins dans la mesure où nous, les humains, sommes capables de le faire”.

Cette citation nous montre les deux éléments de la “ theoria “ platonicienne, traduisible par “ théorie “, dans la mesure où l’on sait qu’il ne s’agit pas de simples “ spéculations-pensées “. Le terme de “pensée spéculative” est également approprié, -- toujours dans la mesure où l’on tient compte du fait qu’il ne s’agit pas d’une “construction fluide et sans engagement d’idées”.

Explication historique.

L’une des formes de la théorie platonicienne consiste à comprendre quelque chose à partir de son origine historique (la méthode dite “génétique”). Nous l’appliquons maintenant. Immédiatement, nous sommes en plein platonisme.

1. Les Milésiens. --

Le début de tout le philosophisme furent les “chercheurs” de Miles. En particulier : Thalès de Miletos (-624/-545), son collègue penseur Anaximandros (-610/-547) et son collègue penseur Anaximène (-588/524).

A. Rivier, *Etudes de littérature grecque (Théâtre/ Poésie lyrique/ Philosophie/ Médecine)*, Genève, Droz, 1975, 346, dit : “Aussi différents qu’ils puissent être de leurs prédécesseurs (milésiens) et éloignés d’eux dans le temps, il est néanmoins certain qu’Hérodote d’Halikarnassos (-484/-425 ; fondateur de la terre et de l’ethnologie) et Thoekudidès d’Athènes (-465/-401 ; historien) ont travaillé dans la ligne de l’“histoire” ionienne (= milésienne) (comprendre : traçage, “recherche”).

Et la parenté de Xénophane de Kolofon (-580/-490 ; penseur original) avec la mentalité de l’ensemble milésien n’est pas moins évidente”. Voilà pour l’accueil reçu par les premiers philosophes.

La méthode milésienne. -- Rivier, o.c., 342, dit qu’il faut remonter au poète épique Homère (Lat. : Homère ; entre -900 et -700) pour comprendre certains usages ultérieurs de la langue

En effet, Homère utilise le mot “oida”, “je sais par expérience directe et donc avec une certitude absolue”, dans lequel les yeux - par exemple l’observation, le regard (éventuellement aiguisé) - jouent un rôle primordial, mais sans exclure l’ouïe ou autre, -- au contraire.

Hérodote,

Hérodote, à son tour, fait une distinction entre, d’une part, “opsis”, voir de ses propres yeux, et, d’autre part, “historiè”, vérifier, enquêter.

Bien que historiè - dans l’usage non ionien - semble à l’origine se rattacher à l’interrogation des témoins oculaires, son sens pratique est, dès le départ, plus large : toute recherche est visée.

“L’opsis et l’historiè sont les deux éléments irremplaçables de tout ce qu’Hérodote sait raconter. Il dit à la fois “je suis informé parce que j’ai observé moi-même” (cf. 2, 29) et “je suis informé parce que j’ai entendu (cf. 2, 52 ; 1, 20)”. (Rivière, o.c., 345).

Thoukudides,

Thoukudides, bien que beaucoup plus “ critique “ (c’est-à-dire plus perspicace), emprunte précisément le même chemin : oui, le même mot “ opsis “, qui signifie en fait “ voir par soi-même “, indique ce qu’il sait en tant que témoin oculaire et, aussi, ce qu’il sait “ par ouï-dire “.

Note : L’article *Remarques sur les fragments 34 et 35 de Xénophane*, (o.c., 337/367) examine dans quelle mesure Xénophane utilise le même langage. - éventuellement avec d’autres mots (par exemple ‘dokos’, connaissance indirecte mais tout à fait fiable) -. Cela ne nous concerne qu’indirectement.

En particulier, Xénophane était - contrairement aux historiens - concerné par la connaissance (indirecte) de

a. l’univers et

b. des choses invisibles (par exemple, une divinité). Mais même dans ce domaine, il reste fidèle à la notion de “connaissance indirecte mais radicalement fiable”. Ce que, avec Platon, nous retrouverons. En ce sens, Platon, du moins ce prédécesseur, Xénophane, continue.

Or - dit Rivier, un philologue très précis - Xénophane est radicalement milésien. Ce qui veut dire que le platonisme, dans la mesure où il met l’accent sur l’invisible et la totalité de “tout ce qui est”, est donc à nouveau quelque part très traditionnel. -

La méthode platonicienne de la “theoria”, par la vision, c’est-à-dire par les données visibles et tangibles de l’intuition urgente, de la “compréhension” (si l’on veut), n’est que le rétablissement d’une manière alors déjà “traditionnelle” de voir.

2. Les Paléopythagoriciens.

Puthagore de Samos (-580/-500), apparemment un chaman très doué, est à l'origine d'un renouveau de l'onset milésien. Le concept d'"âme" ("psuche") ainsi que le concept de "configuration" ("arithmos", très mal traduit par "nombre" ; beaucoup mieux vrai "forme numérique") sont introduits dans le concept de "nature" ("fusus") - que les Milésiens avaient introduit.

Ceci, sur fond d'une certaine forme de choreia, c'est-à-dire un chant au rythme d'une danse accompagné de musique instrumentale. -

Cela donne : mousikè, théorie musicale, arithmètikè, théorie mathématique, geometria, théorie mathématique de l'espace, et - last but not least - astronomia, théorie céleste. Après tout, la danse était orientée vers le cosmos, impliquant les corps célestes.

Tout cela sur fond de l'idée du "microcosme-macrocosme" : le chaman danseur suit des pas de danse géométriques bien définis, ordonnés de manière numérique, tout en fredonnant - le chant ou la "poésie" - et puise sa force dans le cosmos pour accomplir sa tâche chamanique. -

Introduire dans la vie d'un tel chaman la philosophie millésienne de la nature et ... on a les quatre compétences primaires du paléopythagorisme, mais dans l'esprit naturel-scientifique d'un Thalès et d'autres penseurs.

La théorie paléopythagoricienne. -

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, (Les termes philosophiques les plus importants dans l'ordre historique), Kempten/ München, 1909, 20f., dit :

"On dit que Puthagoras se qualifiait lui-même de 'theates', Lat. : 'spéculateur'. -- Puthagoras ajoute : Ceux qui viennent aux jeux - non pas pour le gain ou la gloire mais - pour regarder avec compréhension, sont des 'theatai', des observateurs.

Ainsi, la theoria paléopythagoricienne - du grec ancien "thea", regard direct, et "oran", voir - comprendre : percevoir quelque chose

1. de telle sorte que l'on en saisisse les éléments rationnellement perceptibles et/ou
2. de manière à en percevoir l'arrière-plan sacré.

Nous appelons la première forme de theoria, par commodité, "empirique-rationnelle" et la seconde "empirique-transrationnelle". Ces termes ne sont pas idéaux, mais ils sont suffisamment clairs compte tenu du contexte.

W. Röd, *Geschichte der Philosophie, I (Die Philosophie der Antike), 1. (Von Thales bis Demokritus)*, (Histoire de la philosophie, I (La philosophie de l'Antiquité), 1. (De Thalès à Démocrite)), Munich, Beck, 1976, 57, confirme ce que préconise Willmann.-

Ainsi, il dit :

a. d'observer les données factuelles avec acuité, par le biais des sens perceptifs, bien sûr,

b. de telle sorte que l'ordre ou les ordres dans ces mêmes données soient clairement révélés, -- c'est la *theoria*, au sens pythagoricien. -

C'est encore "empirique-rationnel". Mais Röd mentionne très explicitement un langage "empirique-transrationnel" : "La *theoria* est (entre autres) l'observance du ou des initiés de la divinité souffrante, mourante et ressuscitante à laquelle il/elle s'identifie."

Cela fait référence à la praxis des mystères, dans laquelle, par exemple, les images sensoriellement perceptibles de la divinité humiliée et exaltée étaient littéralement "montrées" aux personnes présentes par l'huissier/femme officiant.

Dans le langage ecclésiastique d'aujourd'hui, on pourrait appeler cela la "théorie religieuse".

Note : Comme le mentionne Willmann, les Romains traduisaient "theoria" - très correctement, d'ailleurs - par "speculatio", observation fine. *Theates'* est traduit par 'spéculateur', c'est-à-dire celui qui prend le quart pour observer avec méfiance. Oui, le terme "guetteur" serait approprié ici.

Ce qui signifie que la traduction par 'spéculation' - qui dans notre langage actuel (apparemment influencé par la scolastique médiévale) signifie 'précairement - jouer pour former une hypothèse' - est au moins trompeuse. -

Willmann mentionne également que les scolastiques ont traduit le sens empiriquement transrationnel de *theoria* par 'contemplatio', la contemplation (mystique). Ce sens est toujours présent dans des termes tels que "ordres monastiques contemplatifs". Mais avec cela, nous sommes déjà loin de la signification originale paléopythagoricienne, qui était encore trop proche de la philosophie milésienne de la nature.

3. Les jeunes philosophes de la nature.

Nous en mentionnons un : Anaxagore de Klazomenai (-499/-428), qui avait un esprit très expérimental.

Il a inventé, par exemple, l'expérience suivante pour prouver que l'air était "quelque chose" : il a rempli un sac à vin d'air et l'a pressé jusqu'à ce qu'il éclate. Il a ainsi fait comprendre à son entourage que "l'air" était quelque chose de tangible, ou du moins qu'il pouvait être "démonstré" comme une réalité tangible.

En grec de l'époque : "Opsis adèlon ta fainomena". Traduit et expliqué immédiatement : "La connaissance des choses invisibles est dans la connaissance des choses qui se montrent" -- Toujours dans la lignée des Milésiens.

Note : -- Pour plus de détails sur la méthode anaxagoricienne (dans le contexte de sa philosophie de la nature), voir D. Gershenson/ D. Greenberg, *Anaxagoras and the Birth of Scientific Method*, New York/ Toronto/ Londres, Blaisdell, 1964, dans lequel les deux auteurs - Gershenson en tant que classiciste, Greenberg en tant que physicien théorique - tentent de prouver, à l'aide de citations très convaincantes, qu'Anaxagoras, des siècles avant nos sciences naturelles actuelles, avait déjà une vague intuition de :

- a. une théorie soutenue par des faits assez solides, y compris des expériences
- b. d'une théorie sommaire (au sens actuel du mot "théorie", c'est-à-dire un système ou un ensemble cohérent de propositions) des phénomènes naturels.

Pour plus de détails concernant la conception de la science par Anaxagore en tant qu'élaboration de l'original milésien, voir Fritz Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen)*, (Histoire de la science naturelle, I (La fondation d'une science de la nature par les Grecs)), Freiburg, Rombach, 1971,-- o.c., 271,145 ; aussi o.c. 173 (145), où Krafft mentionne Herodotos.

Note : Krafft, o.c., 271, mentionne également l'atomicien Demokritos d'Abdera (-460/-370) comme adhérent du postulat "Opsis adèlon ta fainomena" : l'accès cognitif aux choses invisibles sont les phénomènes (les choses qui se manifestent). C'est encore une autre école philosophique qui développe l'héritage milésien.

La théorie platonicienne.

Nous revenons à ce que nous avons commencé E.PL. 07, c'est-à-dire à décrire ce que sont les théories de Platon. Wilmann, o.c., 20, dit que Platon définit la connaissance scientifique comme "theorètike tou ontos", la capacité de regarder tout ce qui est, avec compréhension et explication.

Ce qui nous amène directement à la pleine ontologie platonicienne. En effet : les paléopythagoriciens discutaient de la nature dans la mesure où elle pouvait être rendue transparente et compréhensible dans la mesure où elle contenait des configurations, Platon essayait de voir la même nature, avec ses hauts et ses bas (en grec ancien : genesis kai fthora, littéralement : naître et disparaître), dans la mesure où elle présentait un contenu de valeur réelle (ce qu'il appelait le " bien "). -

En d'autres termes : une chose a-t-elle frappé Platon comme étant

- a. irréel (vide, oui, rien, à moins d'être une illusion) et
- b. indigne (pas bon, mauvais, mal, etc.), alors il ne fait que se méfier, voire ne voit aucune possibilité de science.

Deuxième échantillon, -- Le théorème de Platon (vista) (12/16).

Thassilo von Scheffer, *Die Kultur der Griechen*, (La culture des Grecs), Köln, Phaidon, 1955, 90 et 120, mentionne un poète lyrique, Ibukos de Rhègion (= Rhegium) en Italie du Sud, qui vint avec le temps à la cour de Polukrates, à Samos.

En passant : Platon le mentionne Faidros 242c o m. - Sur le nom d'Ibukos figure un poème. -- "Eros, de son œil sombre, jette à nouveau un regard humide, et, par mille tromperies, tente de me prendre dans les filets inextricables de Kupris (...)". Kupris - également "Kupro-geneia", celle qui est née sur l'île de Chypre - est Aphrodite, -- avec Eros la déesse de l'amour sous toutes ses formes, -- également la plus dévorante.

L'élément paria de la nature. - Le concept de fisis, de nature, qui incluait déjà l'érotisme, n'était pas seulement saisi par les amoureux et les fiancés trompés. Les penseurs aussi s'y sont attardés.

1. La méthode éléatique. --

De - 520 à - 400 environ, l'école éléatique est florissante. Parménide d'Élée (en Italie du Sud) - (540/...) - en est le fondateur. Attardons-nous un instant sur sa double ontologie.

En guise d'introduction. -- Comme le remarque W. Jaeger, déjà Thalès de Miletos se préoccupait de "ta onta", l'être, mais alors au sens de "tout ce qui est disponible quelque part dans toutes sortes de réalités". Thalès, et avec lui toute la tradition ionico-milésiennne, pensait l'être dans le cadre d'une fusiologia, l'étude de la nature, très empiriquement orientée.

a. Aletheia : la vérité de tout ce qui est. --

Parménide introduit un élément très nouveau dans l'étude de la nature : "noein", identifier, comme concept de base. "Noèsis", identification, est le fait que notre "nous" (intellectus, en latin, -- "esprit") prend conscience de la portée correcte d'un donné, dans sa singularité ou "identité".

Par exemple, lorsque quelqu'un prend conscience de la portée correcte de sa situation, il identifie cette situation. Il en saisit la véritable essence -- en d'autres termes, "Eon" (mot dialectal de Parménide pour le mot grec générique "on" (être)) est le résumé de toutes les situations possibles.

C'est l'"être" de Parménide. Cfr. A. Rivier, *Etudes de littérature grecque*, Genève, 1975, 307/322 (*Pensée archaïque et philosophie présocratique*), --, o.c., 317s., donne toutes sortes d'explications critiques du texte.

B. Doxai : Les opinions parfois erronées de tout ce qui est. -

La traduction est fautive - dit Rivier - si l'on assimile le terme, avec Parménide, "doxa", lat. : opinio, opinion, à "erreur" ou "délire".

Soit dit en passant, Parménide n'était pas encore un "intellectuel hypercritique". Il commençait cependant à voir que les philosophies émergentes étaient sujettes à l'erreur. La "doxa" - dit Rivier - est "la fuite en avant de l'opinion établie dans la mesure où elle est sujette à toutes sortes d'erreurs". Le terme fait référence à des erreurs possibles.

Parménide tente d'en montrer l'origine : en toute rigueur logique, l'erreur commence par un "choix initial erroné" (O.c., 318), c'est-à-dire une "prémisse" erronée (bien que le terme "prémisse" ne figure pas encore dans son poème didactique). -

C'est la pensée "critique" mais dans la mentalité archaïque. D'ailleurs, au lieu de disséquer l'erreur de raisonnement, Parménide introduit une métaphore. "Jour et nuit" - une paire d'opposés ou systémie (du grec ancien ('su.stoichia', paire d'éléments) fonctionne comme une métaphore pour le raisonnement logiquement valide et logiquement invalide.

Logique (éristique, dialectique).

Le raisonnement rigoureux de Parménide met son élève et défenseur, Zénon d'Élée (-500/...), sur la voie de la logique stricte ou doctrine de la pensée. -

Aristote, par exemple, mentionne l'un des infâmes schémas de raisonnement de Zénon : "Ni vous ni moi (ne prouvons tout ce que vous prétendez) ; Zénon, comme son maître, s'empare des prémisses et des déductions qui en découlent". Ce qui est un début très timide de méthode axiomatique-déductive.

L'éristique

On appellera cela - plus tard, mais dans le sillage de la méthode zénonienne, entre autres - "tout ce qui utilise l'argumentation sur le plan logique comme méthode". Elle se développe ensuite - également avec le temps - en méthode dialectique qui peut être caractérisée - 'identifiée', pour citer Parménide - comme 'employant la conversation honnête logique comme méthode'.

Dialectique", d'ailleurs, est le nom que Platon lui-même donne à sa méthode dans la mesure où il introduit effectivement le dialogue comme méthode logique. -

Note. - D'emblée, sur le plan archaïque, naît quelque chose comme une critique de l'idéologie : une idéologie n'est-elle pas un système de raisonnement apparemment solide, logiquement construit, qui vacille dès que l'on voit que ses présupposés sont non prouvés, voire non prouvables ?

2. La méthode héraclitéenne. -

Héraclite d'Ephèse (-535/-465) est plutôt un cas à part. -

Bibl. ; A. Rivier, *Etudes de litt. gr.*, 369/395 (*L'homme et l'expérience humaine dans les fragments d'Héraclite*), Héraclite, dans ses fragments, à une exception près (Fr. 12 (o.c., 387/395)), situe l'être humain dans la nature, qu'il interprète de façon remarquablement cohérente. -

La fisis est régie par une prémisse globale, la loi divine des contraires. En d'autres termes, si les gens ne veulent pas être dépassés par la nature, ils doivent garder cette loi divine à l'esprit.

a. -- La structure d'une vie humaine. -

Dans l'esprit des Milésiens, Héraclite aussi, bien que suivant sa propre voie, était un observateur de l'ensemble de la nature, en particulier de celle des hommes. Ainsi, il est clair que la vie humaine est structurée par des paires d'opposés (comme le cosmos tout entier, d'ailleurs).

Exemples de telles "sullapsions" (terme d'Héraclite) : santé et/ou maladie, satiété et/ou faim, loisirs et/ou travail, veille et/ou sommeil, -- oui, vie et/ou mort.

Les éléments de ces paires de destins s'excluent mutuellement - celui qui vit ne peut pas être mort, par exemple - et pourtant, d'une certaine manière, ils s'excluent aussi mutuellement. C'est pourquoi nous relierions ces "sullapsies" par "et/ou". -

En passant : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der Antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 289, écrit :

"Les anciens appelaient Hérakleitos "le ténébreux" et ce n'est pas sans raison. Car - dans le véritable esprit antique - il considérait le mystère de la totalité (note : "totalité", dans le langage de Kristensen, signifie "paire d'opposés") plus important que les relations rationnelles de l'existence :

"Avec cela, Kristensen veut dire la chose suivante : il existe une fusion particulière - cachée pour la plupart des gens du moins - des opposés ; ceci est plus puissant que toutes nos 'histoires rationnelles'.

Car, quoi que nous essayions de faire, échapper à la "santé/maladie" ou aux "loisirs/travail", etc., -- nous n'y parvenons pas, même si nous y mettons toute notre énergie.

b. -- La doctrine de la sagesse de l'univers.

À travers toutes ces paires d'opposés, Héraclite avance maintenant vers ce qu'il appelle le "logos", la sagesse de l'univers. Cf. E.PL. 06 (sagesse préexistante).

"Avec 'Dieu', tout est propre, bon, juste. Mais les hommes considèrent l'un comme injuste, l'autre comme juste" (Fr. 102). Kristensen cite cet extrait, p.c., 289, pour montrer qu'il y a une sorte de "divinité" derrière ces changements de destin - par exemple, la santé de quelqu'un "tourne" au SIDA. -

Parce qu'Héraclite qualifie cette loi du monde de "divine", la vivre dans les vicissitudes quotidiennes et leurs "renversements" apparaît comme faire ressentir une "hiérophanie" (se montrer saint), oui, une "théophanie" (se montrer "divin").

Note -- Il est clair qu'Héraclite est ici en accord avec, par exemple, Aischulos d'Éleusis (-525/-456 ; le premier des trois grands poètes tragiques), où ce poète parle de la tragédie - inéluctable 'anankè' (= joug, nécessité) - de la vie humaine, dans la mesure où elle est soumise aux caprices de destins divinement voulus.

c.- Les quelques "éveillés"/les nombreux "endormis". -

Il existe de rares "égrégores", des éveillés - des éveilleurs de conscience - qui gardent un œil attentif sur ce que leur vie recèle réellement, cette loi de l'univers. Bien que la vie des non-éveillés soit entièrement modelée par la nécessité divine des contraires, ils ne semblent même pas s'en rendre compte de loin. -

Encore plus : Héraclite fonde ici une sorte de critique de l'avant-garde ("intelligentsia") de son temps. Même les poètes épiques, les géographes et ethnologues, les philosophes naturels et autres aiment se perdre dans le "polumathè", littéralement : le verbiage. Et cela, au lieu de se concentrer sur le seul "sophon", principe de sagesse, la loi des contraires.

d.-La loi divine, oui ; l'"humanisme", non.

Rivier - comme d'ailleurs Kristensen - s'oppose à une opinion moderne largement répandue, à savoir qu'Héraclite est un penseur purement "humaniste", pour qui "l'homme" devient le centre de la nature.

"Au contraire - dit Rivier, o.c., 384 - c'est l'homme qui, quoi qu'il fasse et qu'il le veuille ou non, est régi par la loi de l'univers, le Logos, en ce qu'il existe avant toutes les autres choses et établit ce qui est "réel"".

En d'autres termes, la thèse de Rivier est claire. Herakleitos doit être compris -- non pas à partir de la mentalité d'un rationaliste moderne, mais à partir de celle de son époque, l'époque archaïque, quand la religion n'était pas encore réprimée ou supprimée.

Kratulos d'Athènes. -

Aussi "sombre" soit-il, Herakleitos a été bien accueilli. Il en est de même pour Kratulos, un contemporain plus âgé de Platon qui a suivi ses enseignements jusqu'à la fin de sa jeune vie. -- "On ne peut pas descendre deux fois dans le même courant" est l'un des slogans de ce sceptique.

Les choses changent si vite - une telle vision est appelée "mobilisme" (philosophie du changement) - qu'il est impossible de connaître et de prononcer une quelconque vérité réelle de nature durable. Alors que l'on soutient une "vérité", ce dont on parle a déjà changé. -

Selon Aristote, cet Héraclite en est arrivé au point qu'il vaut mieux ne rien dire et se retirer dans le silence.

Note : -- Que Kratulos ait correctement interprété Herakleitos est une autre question. En pratique, certainement pas. Il est vrai qu'Héraclite a également mis l'accent sur le "mouvement" (grec : kinesis ; lat. : motus), c'est-à-dire sur le changement, mais il n'en a pas tiré un silence septique. -

Dans son dialogue *Theaitetos*, Platon critique les "penseurs reclus", "averses à la réalité immédiate". Pour Platon, le dialogue et même l'engagement politique dans la polis, la cité-état, sont de premier ordre. Ce qui prouve encore - au passage - que "theoria" est très discutable, traduit par "contemplation" ou même "spéculation" (étant donné les connotations actuelles de ces deux mots).

Conclusion.

Avec l'éléatisme, Platon a enseigné une dimension des penseurs archaïques, à savoir l'ontologie, c'est-à-dire l'étude du concept de "réalité" (appelé "être" à l'époque : "quelque chose est", "quelque chose est ainsi") d'une manière logiquement stricte (que Zénon a approfondie avec sa discussion logique).

L'accent était fortement mis sur l'immobilité (immutabilité) de l'être. -- Si l'on fait ensuite la connaissance d'Herakleitos, on entre en contact avec la "pensée du mouvement" (que Kratulos a apparemment très fortement réprimée), c'est-à-dire le "retournement vers le contraire". -

Cela m'a amené à opposer les deux tendances - l'éléatisme et l'héraclitéisme - l'une à l'autre. Ce qui ne doit pas être exagéré.

Troisième échantillon : la théorie platonique (transparence). (17/21).

Comme je l'ai dit, la méthode de transparence platonicienne n'est pas tombée du ciel. Il était lui-même le résultat d'une tradition séculaire. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait connu - comme l'une de ses méthodes de *theoria* - la "methodos gennetike" (nous disons maintenant : la méthode génétique). -

Nous les avons nous-mêmes présentées dans les deux chapitres précédents :

a. immédiatement, nous mettons à profit nos études sur le platonisme (car nous appliquons une des méthodes de Platon) ;

b. en même temps, nous nous familiarisons avec la prémisse de Platon, les traditions. Jusqu'à présent, nous avons vu les philosophies naturelles milésiennes et le couple "Éléatisme/Héraclitisme". -

Maintenant un quatrième facteur qui rend la méthode de Platon intelligible, le sophisme. -- Dans le sillage de Socrate, Platon a lutté contre elle.

Le Zeitgeist. W. Peremans, *De Griekse vrijheid* (La liberté grecque), Hasselt, 1978, 14, 19 (La crise dans un monde libre), donne l'atmosphère dans laquelle quelque chose comme la sophistique -- c'est-à-dire la Première ou Proto-Sophistique (à distinguer de la Seconde ou Deutéro-Sophistique (sous les "Bons Empereurs") -- pouvait naître et s'épanouir. -

Dans son *État 8* : 562v, Platon, en tant qu'observateur de son temps ; décrit l'atmosphère : "J'imagine bien qu'un État dit "démocratique", dans son désir de liberté, ne connaîtra aucune limite". (....).

"Des dirigeants qui n'ont rien et des sujets qui ont tout à dire" : tel est le mot d'ordre ! Une telle chose mérite toutes les louanges et tous les honneurs, -- tant en public qu'en privé. - Le père s'habitue à être l'égal de son fils ; le fils, à son tour, se considère l'égal de son père : il ne ménage ni ne craint ses parents ! Après tout, il veut être "libre". - Dans un tel état, le professeur craint les élèves et les flatte. Pendant ce temps, les élèves messieurs regardent leurs professeurs avec dédain.

La situation n'est pas meilleure avec le professeur à domicile. -- Les jeunes sont sur un pied d'égalité avec les vieux : ils les assument en paroles et en actes. Et les vieux s'adaptent aux jeunes. Ils se laissent aller à la plaisanterie et au rire : ils ne veulent pas donner l'impression d'être mesquins et autoritaires, -- oui, ils vont jusqu'à imiter les jeunes.

Note : Qui ne reconnaît pas dans cette "théorie" des relations humaines de l'époque des caractéristiques que notre époque présente également depuis la révolution culturelle ?

Kallikles. -- Kallikles apparaît dans le dialogue Gorgias de Platon : il est de sang noble, mais élève des Sophistes. Peut-être n'est-il pas un personnage historique.

En tout cas, il représente de façon extraordinaire la mentalité de la "jeunesse dorée" athénienne (c'est-à-dire la jeunesse riche d'environ -420). (E. De Strycker, *Beknopte geschiedenis van de antieke filosofie*, (Histoire concise de la philosophie antique), Anvers, 1967, 61). -

Les opposés "loi/ nature". -

a. Les lois. -- Les sophistes Hippias et Antiphon interprétaient les lois, dans la polis, comme étant

1. l'ordre de la nature
2. les lois établies par l'homme, qui, selon eux, restent toujours défectueuses.

Kallikles, en revanche, les considère comme des freins au libre développement illimité de la volonté de puissance d'une personnalité forte, des freins inventés par une "masse exsangue de faibles" (sic. : De Strycker, *ibid.*). - La nature. -- Kallikles, prenant pour prémisses la personnalité puissante, dit que le "nomos fuseos", *lex naturae*, la loi de la nature, est tel que :

1. les puissants s'imposent aux autres par tous les moyens qui "justifient" la fin,
2. les faibles, "par nature", sont des esclaves subordonnés aux puissants.

Modèle animal - La nature chez l'animal est encore perceptible dans son état pur, chez l'homme elle est "décomposée", "déformée". -- Malgré l'apparence de la justice, chez les hommes aussi, en fait, la morale animale prévaut.

"Tous les motifs fondamentaux de la philosophie du Père Nietzsche (1844/1900) sont ici en germe" (De Strycker, *o.c.*62). - Ce qui nous montre que l'étude de Platon est tout sauf délabrée, bien sûr.

Le sophisme. -

Bibl. :

-- J. P. Dumont, *Les sophistes (Fragments et témoignages)*, PUF, 1969 (avec, entre autres, *o.c.*, 247/251, un vocabulaire précieux) ;

-- G. Romeyer - Dherbey, *Les sophistes*, PUF, 1985 ;

-- E.R. Dodds, *Der Fortschrittsgedanke in der Antike*, Zürich/ München, 1977 (// *The ancient Concept of Progress*, Oxf. Univ. Press, 1972), 113/129 (*Die sophistische Bewegung und das Versagen des griechischen Liberalismus*), (Le mouvement des sophistes et l'échec du libéralisme grec).

Commençons par une caractérisation globale : "Le changement vraiment profond dans la vie mentale et en même temps dans la culture des Grecs a été causé par un mouvement largement répandu (...) le sophisme. (Th.von Scheffer, *Die Kultur der Griechen*, 191).

Le mot “sophistes”, sophiste.

-- Sémiologiquement (sens du mot), le groupe de sens est intéressant.--

1. -500/-400.-- “Sophistes” signifie “professeur de sagesse” (alias naturaliste), -- érudit, “intellectuel”,

2. -400+.-- Le terme “philosophos” le remplace progressivement. Tandis que ‘sophistes’ devient le nom des maîtres de sagesse itinérants, vendant ‘aretè’, la vertu.

Note : -- Le sens clairement péjoratif date de Platon et de son élève Aristote : un certain nombre de sophistes, ainsi qu’une certaine inclinaison de la sophistique, rappelaient les techniques de surenchère de toutes sortes, y compris et surtout à l’oral.

Une bonne traduction serait “fallacieux”. Pensez à l’ouvrage d’Aristote Raisonnements des sophistes (Elenchoi sofistikoï),-- mieux traduit par “sophismes”.

La performance des sophistes. -

Un sophiste voyage d’une polis à l’autre. La durée de son séjour dépend du succès qu’il remporte. -- Deux types de discours. -

a. L’enseignement scolaire. - Il était dispensé à des “élèves” au sens strict (avec des leçons et des exercices portant essentiellement sur la construction des mots). Mais il ne s’agit pas d’une école. -

b. Causes - “Genos epideiktikon”, “art du discours démonstratif”, tel était le nom : une epideixis est en fait une sorte de tour de force rhétorique destiné à un large public.

-

Note : -- Pour plus d’informations sur ce sujet, voir le cours de rhétorique.

Protagoras d’Abdera (-480/-410). -

Figure de proue. -- Un Héracléen. -- Introduction : les systématismes (paires d’opposés) de ses prédécesseurs. Ainsi ce que nous en savons, entre autres par le *Theaitetos* de Platon. -

Le même vent est, pour une personne forte et saine, bénéfique, mais, pour une personne faible ou malade, il est froid et écœurant.-.

En ce qui concerne la connaissance directe, tant les personnes en bonne santé que les malades sont dans “la vérité”. subjectivement, le même vent est bénéfique et/ou non bénéfique. -- en soi, c’est-à-dire objectivement, le même vent est “l’harmonie des contraires” (l’union des possibilités opposées). Subjectivement, cependant, seul l’un des deux est expérimenté.

Protagoras généralise cet échantillon dans la réalité : “L’homme (individuel et collectif) est la “mesure” (c’est-à-dire la norme) de la vérité sur ce qui est en soi contradictoire.” -- Ce que l’on appelle le “relativisme de la vérité”.

Les impressions sensorielles, aussi diverses soient-elles, sont toutes également “vraies”, mais elles sont la réception de situations qui ne sont pas toutes également avantageuses. Par exemple, être en bonne santé (et percevoir un vent fort comme vertueux) est préférable, alors qu’être malade (et percevoir le même vent comme calamiteux) est à fuir.

La situation de chaque personne (individu) ou d’un groupe (les bien portants, les malades, par exemple) est quelque chose qui, en soi, objectivement, est différent du point de vue des sentiments de valeur.

Note : Protagoras introduit imperceptiblement ici les “jugements de valeur objectifs”. Il ne semble même pas l’avoir remarqué dans sa relativisation de tout. -

Voilà pour un échantillon de la pensée de Protagoras qui adopte l’“harmonie des contraires” d’Héraclite, mais qui l’évalue apparemment de manière “humaniste”, c’est-à-dire avec l’être humain (individuel et collectif) comme point de départ.

Quelle différence avec l’Héraclite archaïque-religieux, qui y voyait une sagesse objective et divine de l’univers à l’œuvre -- car “quant aux divinités, je ne peux déterminer si elles existent ou non, car aussi bien l’obscurité de ce fait que la brièveté d’une vie humaine sont quelques-unes des raisons pour lesquelles je ne peux le déterminer”. (Fr. 4).

C’est le prélude à la “sécularisation”, à la “désacralisation” (la négation du caractère sacré) du cosmos et de la vie dans un tel cosmos dépourvu de divinité. Ce qui est caractéristique de l’“humanisme” véritable et réfléchi.

Gorgias de Leontini. (-483/-375). -

Un sophiste très réussi. -- Un zénoniste (E.PL. 13). -- Dans son ouvrage Sur la nature comme non-idéal, il parodie l’éléate :

a. il n’y a rien

b. si quelque chose existait, il était inconnaissable

c. s’il était connaissable, sa connaissance par les autres était incommunicable.

Gorgias tente de réaliser ces trois propositions “ nihilisantes “ par un feu d’artifice d’arguments qui enchante l’âme.

L’art de l’enchantement. -

Tout art - peinture, -- une tragédie, un discours -- sont des actes de persuasion.-- Gorgias appelle cela “ Psuchagogia “, travail, sur l’âme.--

Tout art est une sorte de tromperie. Un tableau, par exemple, crée une illusion : le spectateur a l’illusion de voir quelque chose de réel, de “vrai”. Pourtant, ce n’est qu’une fiction. Une chose inventée, imaginaire, qui annonce un “monde artificiel”.

Ainsi, ceux qui vivent l'enchantement d'une œuvre d'art découvrent des aspects du monde et de la vie qu'ils n'avaient jamais soupçonnés. C'est donc la valeur "cognitive" ou de connaissance des fictions.

Note : -- Lorsque Gorgias parle de "magie", ce n'est pas au sens religieux, mais au sens de la magie (illusionnisme). -

Il ne faut pas confondre l'apatè avec, par exemple, la performance d'un Empedokles Akragas (-483/-423), un penseur qui est habituellement considéré comme l'un des plus jeunes philosophes de la nature, mais qui, comme Puthagoras, a des traits chamaniques.

Chez les chamans, il n'est pas question d'apatè, de piège, mais d'une véritable magie qui ne "triche" pas, et certainement pas comme un jeu pour l'amusement des badauds.

Note : -- Platon revient sur l'apatè de Gorgias dans le Theaitetos et le Faidros.- - Voici un échantillon de la "philosophie" de Gorgias, qui - notez-le - pour le reste était un honnête homme.

Il s'affirme. -

Selon Dumont, o.c., 247s., le trait principal du sophiste est :

- a. d'être lui-même "belle-tion", le meilleur, et
- b. de rendre les autres "meilleurs". -

Mais "meilleur", dans le langage sophiste, signifie généralement "plus puissant grâce à des pincements". Il en va de même pour le terme "deinos", qui impressionne, encore une fois grâce aux pincements.

C'est comme si la vie se déroulait dans les âmes et que l'une d'entre elles - par le biais de sophismes - influençait l'autre, notamment par toutes sortes d'artifices. -- Ce type d'affirmation est à l'origine de la réaction farouche de Socrate et de Platon, ainsi que d'Aristote.

Impression finale. -

E.R. Dodds, o.c., 124f., dit : "La sophistique a les mêmes caractéristiques que la pensée libérale des XVIIIe et XIXe siècles. Le même individualisme, le même humanisme, la même laïcité, la même critique optimiste de la tradition du point de vue de la 'raison' comme une sorte de tribunal, la même grande confiance dans l'application de la 'raison' comme la clé d'un progrès incessant". -

En d'autres termes, Dodds considère le sophisme comme un mouvement des Lumières. La "raison" - non pas en tant que théorie platonicienne, mais en tant que "rationalité", c'est-à-dire une raison qui ne vise que cette terre et ses objectifs.

Quatrième échantillon. -- la théorie platonique (transparence). (22/30)

Jusqu'à présent, nous avons passé en revue les prédécesseurs de Platon. Pourquoi ? Parce qu'il faut les mettre en avant pour comprendre la theoria (transparence) platonicienne -- le dernier à venir est Socrate d'Athènes (-469/-399).

Au passage, avec lui commence une nouvelle période de la philosophie grecque antique :

- a. Socrate clôt les présocratiques (Lat. : Praesocratici) ;
- b. il ouvre la philosophie classique (-450/+200), une longue période qui commence avec ce qu'on appelle "la philosophie attique" (-450/-320).

Méthode socratique et méthode sophiste.-

Th. von Scheffer, *Die Kultur der Griechen*, Köln 1955, 194f., sous-entendu superbement.

a. " Les contemporains de Socrate ne voyaient pas tellement en lui le combattant des sophistes. Doté d'un 'instinct' pour l'état correct des choses, ils voyaient dans son combat et dans sa méthode plutôt une excroissance de la sophistique. (...).

Il ne faut pas se méprendre sur le fait que Socrate partait des mêmes prémisses (en termes de méthode) que celles des Lumières sophistes). -

b. (...) La grande différence réside dans le caractère consciencieux. (...). Par la même méthode que les Sophistes, Socrate s'est efforcé de bannir le relativisme nihiliste des Sophistes et d'établir une éthique (une théorie de l'action consciencieuse)".

En d'autres termes : Socrate a attaqué les Sophistes, qui semblaient sans scrupules, avec leurs propres moyens mais avec l'intention inverse. Ce faisant, il a -- comme le dit von Scheffer -- appliqué leur méthode plus brillamment qu'eux, -- compte tenu de son génie.

Aristote sur Socrate. -

Dans sa *Metaphysica* M 4 : 1078b 17/32 Aristote résume la méthode de Socrate comme suit. -- En même temps, il a été le premier à tenter de formuler des définitions générales à cette fin". Autrement dit : des définitions logiques au service d'une éthique.- - "Il y a deux points à considérer dans l'analyse des vertus.

"Il y a deux points qui peuvent à juste titre être qualifiés de "socratiques" - selon Aristote :

1. le raisonnement inductif et
2. les définitions générales. Celles-ci, à leur tour, sont deux prémisses de la 'science' (son point de départ)". -

En d'autres termes, pour parvenir à des définitions universelles, universellement valables, Socrate a dû d'abord prélever des échantillons afin d'effectuer

1. une induction sommative et
2. de les généraliser en une induction amplificatrice.

Modèle d'application. -- Dans *l'Hippias mineur* 373d/ 374c il y a un exemple que nous reproduisons comme suit. -

A. Induction sommative. -

Il s'agit du langage de la "compétence" (vertu).

1. Socrate pose la question suivante : "Quand dit-on que quelqu'un est 'un bon (= habile, sain) coureur' ?". Réponse "Si quelqu'un peut courir vite ou lentement à volonté (parce qu'il a maîtrisé la course) et donc, s'il perd, ne le fait pas par impuissance, nous disons qu'il est un bon coureur. -- C'est un premier échantillon.

2. Deuxième question : "Quand dit-on que quelqu'un est "un bon lutteur" ?". - Réponse : "Quand quelqu'un peut lutter aussi bien que mal, et ainsi ne pas perdre à cause de la suprématie de l'adversaire".

3. Question : "Quand dit-on que quelqu'un "chante bien" ? Réponse : "Si quelqu'un peut chanter en dessous de son niveau, mais ne le fait pas parce qu'il maîtrise le chant, alors il est "bon chanteur"."

Voilà pour les trois échantillons de langage sur la "compétence". Socrate peut maintenant résumer : "si - et seulement si - quelqu'un maîtrise un domaine de telle manière qu'il peut agir à la fois bien (avec habileté) et mal (sans habileté), alors il est 'habile en la matière'."

Cela résume l'information, la "connaissance" ("cognition"). C'est l'induction sommative ou sommaire des connaissances (certains les appellent aussi "induction aristotélicienne").

B. L'induction amplificative. -

Maintenant Socrate peut généraliser l'induction à tous, oui, tous les cas possibles de "contrôler de telle manière que l'on puisse agir à volonté à tort ou à raison". -

Mais il suppose ensuite que dans les cas non testés, la même formule logique s'appliquera. Ce qui est une application de la "méthode hypothétique" : comme hypothèse, on suppose, en généralisant, qu'une cause identique sera identifiable. -

Cette étape est dite "amplificatrice" car elle prolonge les connaissances acquises et testées, et est donc amplificatrice de connaissances.- Conclusion.- C'est la "science" au sens socratique, par induction, pour construire une définition générale (de l'usage du langage).

L'induction baconienne. -

E. De Strycker, *Beknopte geschiedenis van de Antieke filosofie*, (Histoire concise de la philosophie antique), 74, dit que la méthode de Socrate "est quelque chose de très différent de ce que la science moderne appelle 'induction'". -- Que devons-nous penser de cela ?

-- De Strycker dit : La science naturelle actuelle observe le lien entre deux phénomènes - par exemple, a. l'ébullition d'un bol d'eau dans des conditions normales, b. l'évaporation de l'eau bouillante à 100° C. -.

Se référant à Francis Bacon de Verulam (1561/1626), par exemple dans son *Novum organum scientiarum* (1620), De Strycker dit que l'une des choses que l'on peut observer est que :

Si le phénomène 1 (l'ébullition de l'eau) est modifié, le phénomène 2 (l'évaporation de l'eau bouillante) peut ou non suivre. Ce dernier phénomène est appelé bacon "variatio experimenti" (modification de l'expérience).

Le père Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 591, dit que l'induction baconienne est la suivante.

a. On établit un lien de causalité entre au moins deux phénomènes au moyen d'une méthode expérimentale. On l'établit un nombre limité (singulier, mieux encore car plus certain, privé) de fois. C'est l'induction sommative.

b. Sur la base des cas testés, on étend à tous, oui, tous les cas possibles - ici du lien entre l'ébullition à 100° C. et l'évaporation - : on décide d'une loi scientifique qui contient une définition universelle d'un tel lien. C'est l'induction amplificatrice.

Note : -- Il n'est pas exclu que Socrate en ait acquis une certaine compréhension : relisez E.PL. 10, qui mentionne les expériences proposées par Anaxagore de Klazomenai (-499/-428) - au milieu du cinquième siècle avant J.-C. - pour convaincre les Grecs de l'époque des phénomènes physiques au moyen de la méthode expérimentale, -- dans ce contexte, par ex.

1. en remplissant d'air un sac à vin et en le fermant,
2. en comprimant le sac jusqu'à ce qu'il éclate. -

Ici encore, a. au moins deux phénomènes, b. un lien de causalité entre eux, et ce de manière expérimentale.

Ici aussi a, induction sommative (le singulier ou mieux, le nombre privé d'expériences), b, d'où l'on peut conclure à la généralisation (d'autres répétitions confirment la règle gagnée : induction amplificatrice).-

Conclusion. La seule différence entre l'induction socratique et l'induction baconienne réside dans le fait que, dans la mentalité expérimentale des premières sciences modernes, Bacon applique la même structure d'induction non pas aux jugements de valeur (éthiques) mais aux phénomènes physiques.

L'éthique "argumentum a minore ad maius" (a fortiori). -

De Strycker lui-même donne "la bouillie dans la bouche". Socrate - o.c., 74v. - renforce ou plutôt précise son type d'induction - surtout l'induction humaine et bien plus encore l'induction morale - en raisonnant comme suit.

a. Considérons les méthodes des Grecs, par exemple dans l'agriculture, la navigation, la santé, où l'on s'appuie d'abord sur des hommes de compétence - des artisans - pour la raison du " bon résultat ".

b. "A fortiori", cela devrait, en conscience, s'appliquer dans deux domaines typiquement socratiques :

a. l'éducation des enfants ;

b. la gestion de la cité-état.

Pourquoi "a fortiori" (= d'autant plus) ou "a minore ad maius" (= du moins important au plus important) ?

Parce que - du moins dans son âme consciencieuse et civique - l'éducation et la responsabilité civique sont, dans un certain sens, plus importantes que l'agriculture, la navigation ou les soins de santé.

Après tout, c'est l'âme qui est en jeu.

Non pas pour les enchanter - pensez à Gorgias - au moyen de méthodes séduisantes, mais pour leur enseigner la conscience, également en matière d'État. -

Mais regardez bien : Socrate apprécie les méthodes physiques. Seulement, il veut introduire le même esprit rationnel dans des domaines tels que la paideia, la culture et la politique. Immédiatement, Socrate établit la philosophie éthico-politique sur une base inductive.

L'élément signifiant . -

Significa' (Lady Welby) signifie "la dissection des significations (au sens le plus large du terme) dans le contexte des processus de compréhension. -- la méthode dialogique est ici appropriée. -

Th. von Scheffer, *Die Kultur der Griechen*, 196, dit : "Socrate parlait à tous ceux qu'il rencontrait. Comme une sage-femme spirituelle (comme il se qualifiait lui-même dans la lignée de la profession de sa propre mère), il discutait longuement avec son interlocuteur d'un sujet à venir - généralement de nature compréhensible - jusqu'aux dernières conclusions, avec une acuité de raisonnement telle que l'interlocuteur confessait à la fin qu'il en savait beaucoup moins que Socrate (le "je ne sais rien)". -

Voici une phrase qui, bien que fortement construite en allemand, n'en fait pas moins apparaître d'un seul coup les préoccupations symboliques de Socrate.

L'État antique dans la vie de Socrate. -

Platon était autrefois farouchement désapprouvé pour sa conception de l'État, qui était en fait mal interprétée. Pour anticiper la politique de Platon, il suffit de ceci . -

“ L'individualisme des sophistes signifiait le démantèlement de toute éthique ; l'individualisme de Socrate, en revanche, donnait un fondement à la responsabilité morale de l'individu au plus haut degré possible. Il transférait à l'individu les exigences autrement formulées par l'État. Ainsi, “l'homme sage” (Socrate) a été contraint d'entrer en conflit avec l'État.

La mort de Socrate - ses causes et sa justification - se prête donc à des interprétations très différentes. (...). - Profondément religieux et aussi obéissant qu'il était à toutes les lois de l'État, il préparait avec ses idées un monde très différent, voire opposé : peut-être s'en est-il rendu compte lui-même. -

Il condamnait dans les termes les plus forts l'injustice que lui faisait l'État en le condamnant à mort... et puis, avec une obstination caractéristique, il se soumettait au jugement - un jugement auquel il pouvait échapper. (Th. von Scheffer, o.c. 196). -

Note : -- Il ne faut pas oublier qu'à l'époque archaïque, “la loi” des autorités de l'État était “quelque chose de très sacré”, -- à tel point que, lorsque les premiers chrétiens pratiquaient une religion autre que la religion d'État, ils étaient ipso facto “hors la loi” ; -- ceci des siècles après l'époque de Socrate. -

Platon, en tant que “bon élève” d'un tel maître, devait inévitablement - surtout au milieu d'une “démocratie” autodestructrice (E.PL, 17 : la sphère alors en déconstruction) montrer les signes d'un tel respect de l'État.

L'aura de Socrate. -

On voyait Socrate partout : dans les gymnasies, sur les terrains de sport, -- dans les symposia privées. Mal habillé, pieds nus, -- hideux.

Et pourtant : une attirance irrésistible, surtout la jeunesse venait à lui.

Nous pensons à Alkibiades et lisons son hymne (chanson) sur Socrate, -- ceci, dans le dialogue *Symposium* de Platon, comme le dit W. Windelband, *Geschichte der alten Philosophie*, (Histoire de la philosophie antique), S. 108, “Son effet sur la jeunesse était éthique-pédagogique, -- un ennoblissement moral-spirituel de l'amour des garçons grecs”. -

C'est comme si un rayonnement masculin central transformait le Socrate “laid”.

Le plaisir, oui, mais la conscience avant tout, et la religion aussi.

Socrate a combattu la soif du plaisir, entre autres, et surtout la soif du pouvoir, -- au nom de la conscience et de la morale, -- oui, même au nom de la religion. -

Dit Th. von Scheffer, *Die Kultur der Griechen*, 196 : “En tant que sophiste (du moins en apparence ou perçu comme tel), Socrate accorde une grande valeur à tout savoir ; il affirme même qu’“il ne sait rien” (note : doute méthodique). -- Mais pour obtenir des résultats positifs, pour justifier des présupposés éthiques et quelque part une vérité parfaitement valable, il doit faire appel à une croyance en la divinité.

Tout aussi “métaphysique” (note : transcendant la réalité visible et tangible), oui, presque “mystique” (note : contact direct avec le supérieur, qui peut inclure le divin), le fait que ce penseur objectif révèle qu’il possède en lui un inexplicable “daimonion” (note : un esprit extraterrestre), qui, sous la forme d’une voix qui l’avertit à temps, le protège des calamités”.

Remarque : Socrate ne possède pas seulement le rationalisme éclairé des sophistes ! Il est profondément éthique. Il est profondément religieux. Oui, il est psychiquement doué d’un “daimon” qui définit son destin, qu’il appelle son “daimonion” (le diminutif). -- Cela empêche Socrate d’être qualifié de “rationaliste” et de fondateur du rationalisme classique. Mais les historiens, surtout ceux du courant des Lumières-Rationaliste, occultent volontairement l’aspect de la religion et de la mante (capacité psychique).-- -

Note : -- La triade “plaisir/conscience/religion” se rencontre aussi dans la vie et la pensée de Maine de Biran (E.PL. 01), ainsi que de Soren Kierkegaard (1813/1855 ; figure de base de l’Existentialisme) pour qui elle se lit “esthétique/éthique” (religieux-) chrétien”. Ce qui suggère que la structure socratique (c’est-à-dire la pensée et la vie socratiques) est plus qu’“une vieille vache dans le fossé”.

La mort de Socrate. -

Bibl. : Romano Guardini, *Der Tod des Sokrates (Eine Interpretation der platonischen Schriften Euthyphron, Apologie, Criton et Phaidon)*, (La mort de Socrate (Une interprétation des écrits platoniciens Euthyphron, Apologie, Criton et Phaidon)), Berne, Francke, 1945. -- Un livre fascinant et même magnifique. -

Les relations avec la haute noblesse (Alkibiades, Kritias, Charmides), la critique approfondie de la démocratie, l’apparence disgracieuse, le non-conformisme (désaccord avec les opinions dominantes) ont fait que Socrate n’était pas aimé par beaucoup. Sa condamnation à mort n’est donc pas entièrement expliquée, mais rendue probable.

Platon, bien qu'issu d'une famille de haute noblesse (Charmide était le frère de sa mère, Kritias le cousin de sa mère), fait la connaissance de Socrate dès son plus jeune âge. Avec le temps, il est tombé de plus en plus sous le charme de Socrate. Ce sont des années d'amitié profonde - et - de réflexion.

Cela explique en grande partie pourquoi la mort de Socrate en tant que condamné d'État a marqué Platon pour le reste de sa vie. Un mot donc sur sa mort.

R. Guardini (1885/1968 ; penseur catholique), *Der Tod des Sokrates*, (La mort de Socrate), 18, dit que Platon a représenté son ami vénéré à plusieurs reprises et de préférence dans des situations réelles, -- bien qu'en tant qu'artiste et penseur très indépendant.

Nous ne devons certainement pas chercher le Socrate purement historique dans les dialogues de Platon. Ce qui n'empêche pas la *theoria*, non exprimée dans la méthode de Socrate, de déterminer la *theoria* platonicienne. C'est pourquoi nous nous attardons si longuement sur Socrate. -

Dans la *Sumposion*, il dessine Socrate comme parlant au milieu d'une célébration des réalités les plus élevées ; - dans la *Politeia*, Socrate exprime un profond sentiment de responsabilité à l'égard de la société, à la fois comme résumé de toutes les réalisations individuelles et comme condition de possibilité de chaque réalisation individuelle. -

Dans quatre dialogues, enfin - *Euthyfron*, *Apologia*, *Kriton*, *Faidon* - il entraîne l'ami-penseur dans sa confrontation avec la mort, qu'il doit affronter comme conséquence de convictions vitales.

Le Faidon sur les derniers moments de Socrate.

Faidon 115a/118 dont voici un extrait émouvant. -

Lorsque Kriton entendit cela, il fit signe au garçon qui se tenait près de lui. Ce dernier s'en alla (...) et après un long moment, il revint : il fit entrer l'homme qui devait délivrer le poison (...).

Quand Socrate vit l'homme, il dit : "Alors, mon cher, tu sais très bien ce qu'il faut faire". Ce à quoi l'homme répondit : "Dès que tu as bu, promène-toi jusqu'à ce que la lourdeur s'empare de tes cuisses ; puis couche-toi et le poison fera son œuvre tout seul".

Aussitôt, il saisit la coupe empoisonnée. -- Et, Echekrate, Socrate la prit, et il le fit volontiers, sans trembler, sans perdre sa couleur ni ses traits. Comme il en avait l'habitude, il a même regardé l'homme droit dans les yeux et lui a dit : "Que penses-tu de donner cette boisson à quelqu'un ?

Que pensez-vous de donner cette boisson à quelqu'un ? Est-ce que c'est permis ou non ?

L'homme : “ Nous n'en donnons que la quantité que nous pensons nécessaire à la mesure d'un verre “.

Socrate : “Je comprends cela. Mais on peut prier les divinités. De plus, c'est un devoir de faire en sorte que le passage de cette terre à l'au-delà soit salubre. C'est la raison pour laquelle je prie maintenant. Qu'il en soit ainsi. -

A peine eut-il parlé qu'il commença : de bonne humeur et soumis (à l'état), il but la coupe.

La plupart d'entre nous ont pu jusqu'alors se maîtriser et réprimer les pleurs. Mais quand nous avons vu comment il buvait et comment il se comportait après avoir bu, nous ne pouvions plus le faire.

Mes yeux aussi ont coulé involontairement et abondamment de larmes, et j'ai dû me détourner pour ne pas les montrer. Car ce n'était pas pour lui que je pleurais, mais pour mon propre sort : désormais, je devrais me passer d'un ami de si haut rang. (...).

Socrate a dit : “ Que faites-vous ? Vous êtes des gens rares ! C'est justement pour cela que j'ai renvoyé les femmes : pour éviter qu'elles ne fassent des histoires. -- J'ai toujours entendu dire qu'il fallait mourir dans un saint silence. -

Alors contrôlez-vous et tenez bon. Quand nous l'avons entendu parler ainsi, nous avons eu honte. Les pleurs ont cessé immédiatement. Alors Socrate s'est promené. Lorsque, comme il le disait lui-même, ses cuisses devinrent lourdes, il s'allongea sur le dos - l'homme l'avait ordonné.

Celui qui lui avait apporté le poison le toucha un moment après et examina ses pieds et ses cuisses. Puis il pinça le pied de Socrate et lui demanda s'il le sentait. Socrate répondit que non. Puis il a serré le bas des jambes et est allé de plus en plus haut, nous montrant comment Socrate est devenu froid et raide. -

Puis il le tripote davantage. Il dit que si le poison atteint la région du cœur, Socrate mourra. -- Tout le bas du corps était déjà devenu froid. À ce moment-là, Socrate se découvrit (il était couvert).

Il prononça ses dernières paroles : “Kriton, nous devons encore au dieu Asklèpios le sacrifice d'un coq. Sacrifie-le et ne l'oublie pas”. Kriton : “Sois rassuré. Je le ferai, peut-être voudras-tu dire quelque chose”.

Cette question n'a pas reçu de réponse. Peu de temps après, Socrate a eu des convulsions. L'homme l'a déshabillé : ses yeux étaient cassés. Quand Kriton s'en est aperçu, il a fermé sa bouche et ses yeux.

C'était donc la fin de notre ami, Echekrates. Un homme dont nous pouvons dire que, comparé à tous ses contemporains et à tous ceux que nous avons rencontrés, il était le meilleur et certainement le plus intelligent et le plus consciencieux. -

R. Guardini, p.c., 19, résume comme suit les quatre dialogues liés à la mort de Socrate. -

Platon ne dépeint pas Socrate de manière purement "théorique". Il l'esquisse "en situation". Existentiellement", veut dire Guardini. En effet : les theoria, au sens platonicien, ne peuvent être comprises que si on les situe dans le temps et dans les circonstances. Dans ce sens bien défini, la theoria est "historique".

1. -- Euthyfron -- Socrate est déjà accusé : dans la rue, juste avant le tribunal de l'archonte Basileus, Socrate rencontre une connaissance avec laquelle la conversation reflète déjà le destin à venir.

2. -- Apologie. -- Convoqué devant la grande cour de justice, Socrate réfute un certain nombre d'accusations concernant la mission de sa vie.

3. -- Kriton. -- Socrate est déjà en prison. Un ami vient le presser, juste avant l'exécution de la sentence, de s'enfuir. Par sens du devoir, il refuse, par entêtement.

4. -- Faidon. -- Socrate est à l'article de la mort. Dans des conversations passionnantes avec des élèves, Socrate résume une fois de plus l'ensemble de ses recherches et de ses connaissances. C'est de ce dialogue que provient l'extrait, traduit ci-dessus, concernant les derniers moments de Socrate.

Encore une fois : Platon théorise, c'est un aspect de sa théorie ; mais il montre la théorie dans ses situations de vie. Pour cela, une haute figure comme Socrate, chez qui la doctrine et la vie ne présentaient aucune divergence, était l'idéal.

Remarque finale. -- Nous avons vu la theoria émerger, -- à partir d'une série de prédécesseurs. Seule la sophistique ne s'y inscrit pas vraiment : comme les sceptiques ultérieurs, elle refusait déjà, en substance, de percer à travers les données immédiatement perceptibles jusqu'à ce qui se cache derrière elles.

Cinquième échantillon. -- la théorie platonique (transparence). (31/37)

Nous n'avons vu jusqu'ici que ce que les plus grands prédécesseurs - après tout, il y a quelques centaines de présocratiques - ont enseigné à Platon.

Nous allons maintenant nous intéresser à ce que devient sa contribution. Nous disons "devient", car tout au long de sa vie, Platon a "évolué" : de nouvelles idées ont constamment émergé, qu'il a fait siennes dans un sens ou dans un autre.

La vérité est fondamentale pour le platonisme. Comme elle l'était pour tous ses prédécesseurs, sauf en partie les sophistes. - En grec, notre terme "vérité" est représenté par le mot "alètheia", littéralement : un.hiddenness, le fait que quelque chose se montre tel qu'il est. Cf. E. PL. 12 (le concept de vérité de Parménide).

La vérité ontologique. -

Ontologie " - l'une des nombreuses préoccupations platoniciennes est la " théorie de la réalité ". Par là, la " réalité " est prise au sens complet ou absolu : rien, absolument rien ne lui échappe. Ainsi, un rêve nocturne est une "réalité" (même si la personne qui se réveille dit "Mon rêve est quelque chose d'irréel").

Ainsi, un roman de science-fiction est "réalité" (même s'il est interprété comme une pure fiction). De même, un rêve idéal est une "réalité" (même si l'on dit qu'il est réfuté par la "réalité"). Ainsi l'absurde (l'incongru) est quelque chose d'indirectement "réel" (car les mathématiciens, par exemple, n'utilisent pas l'absolu - sont de lui comme un moyen de prouver quelque chose comme réel).

Conclusion.

Ne soyez pas comme tant d'autres, même ceux qui ont une formation scientifique, qui pensent que le langage quotidien concernant la ou les "réalité(s)" - "être" et "être" - coïncide avec le langage ontologique strict de définition logique.

Tout ce qui n'est pas rien est quelque chose et donc "réel". Réel dans le sens englobant ou transcendantal (ne pas confondre avec le "transcendantal" de Kant) de ce mot. Où l'extérieur non seulement n'est pas, mais peut même ne pas être. -- En d'autres termes, le néant absolu est le néant absolu ou total.

"Vrai" -

Au sens ontologique, le "vrai" est un attribut de la "réalité" au sens global. Tout est donc "vrai" ". Que peut signifier "vrai" ici ? Rien d'autre que " intelligible ", " sensible ", " non narratif ", " non absurde ".

On dit parfois " rationnel ". Tant mieux, mais ce terme rappelle trop le rationalisme antique ou moderne.

Le contre-modèle. -

Supposons que quelque chose ne soit pas directement et/ou indirectement connaissable et concevable de quelque point de vue que ce soit, cela coïnciderait avec le néant absolu. Ce quelque chose (imaginé) serait absolument rien.

On peut donc conclure : une chose est ontologiquement vraie dans la mesure où elle est susceptible d'être connue directement et/ou indirectement. -- Nous disons bien "susceptible", "connaissable", "concevable". Affirmer que "tout ce qui est" est "vrai", c'est-à-dire connaissable et concevable de manière minimale, ne signifie pas qu'il est donc déjà factuellement connu, factuellement pensé.

Note - "Vérité logique" -- Un jugement (énoncé, proposition) est "vrai" au sens logique, mieux "épistémologique", dans la mesure où il correspond à la réalité sur laquelle il s'exprime.

En épistémologie, on appelle cela la "théorie des correspondances", -- aussi la "théorie des images" : la correspondance entre le sens et la réalité exprimée en ce sens est alors appelée "correspondance" ou "image". -- "vérité éthique (= morale)".

Une conscience, se manifestant dans la vie intérieure et le comportement extérieur, est alors conforme aux exigences éthiques de la réalité dans laquelle elle se situe. On peut aussi parler d'"authenticité morale".

Conclusion. -- Les vérités épistémologiques (communément appelées "logiques") et éthiques ne sont possibles -- concevables -- que dans la mesure où le jugement et la conscience se situent dans un monde absolument sensible -- dans "l'être véritable", comme l'exprimaient les anciens. -

D'ailleurs, ce que nous venons de dire n'est qu'une autre façon de dire ce que l'on appelle la sophiologie (E.PL. 05v. : "la sagesse" est le sens). La réalité est sagesse.

'Aletheiologie' Certains intellectuels aiment donner de nouveaux noms à de vieilles choses... Bibl. :

-- Martin Heidegger, *Hegel und die Griechen*, (Hegel et les Grecs), in : Wegmarken, Frankf.a.M., 1967 ;

-- J.A. Aertsen, *Wendingen in waarheid (Anselmus van Canterbury, Thomas van Aquino, Gianbatista Vico)*, (Tours dans la vérité (Anselmus van Canterbury, Thomas Aquino, Gianbatista Vico)), in : Tijdschr v. Fil. 49 (1987) : 2 (juillet), 187/229. -

Pour Heidegger, le penseur existentialiste, la "philosophie", "l'aléthéologie", est "l'élévation de la vérité" "Die Wahrheit ist die Sache des Denkens" : l'inconditionnalité de l'être (telle que Heidegger l'interprète à sa manière personnelle) est l'objet par excellence de la pensée (telle qu'il l'interprète). -- *Von Platon bis Nietzsche* (De Platon à Nietzsche), - une expression très populaire aujourd'hui - on a à côté de "la vérité" telle que l'interprète par exemple Heidegger, bien sûr. Dans le sens où ce penseur - fondamentalement postmoderne - l'entend, c'est bien sûr tout à fait correct. -

Mais cela ne signifie pas que “von Platon bis Nietzsche”, chaque penseur - à commencer par Platon - a simplement pensé à côté de la réalité. On lit, par exemple, les trente premières pages de ce cours : pour Platon, les présocratistes qui ont tant de faveurs pour Heidegger étaient beaucoup plus proches que pour Heidegger.

L'intentionnalité. -

La réalité est ontologiquement “ vraie “ de telle sorte que des jugements épistémologiquement vrais peuvent être portés sur elle et que des consciences éthiquement vraies sont possibles. -

Tout cela présuppose que notre jugement et notre conscience acquièrent une connaissance directe des données de la réalité. -- Depuis S. Augustin de Tagaste (354/430 ; le plus grand père de l'Église en Occident), le terme “intentio”, orientation vers, est en circulation.

Les scolastiques médiévaux (800/1450) ont la théorie suivante sur l'orientation de notre esprit (= intellect/raison, esprit, volonté). -

Bibl. : Ch. Lahr, *Logique*, 1933-27, 494s.--

a. L'“intentio prima”. -- Quand je vois une fille jouer avec une poupée, mon attention - le terme “conscience” est utilisé depuis R. Descartes - est directement focalisée sur la réalité immédiatement donnée. C'est l'orientation “première” (“prima”) ou encore spontanée. --

b. L'“intentio secunda” -- Lorsque, cependant, je pense à l'attention même que je porte à la jeune fille qui joue, alors mon mouvement de connaissance et de pensée est bouclé, réflexif. Au lieu de se concentrer sur la première chose, il se concentre sur la première chose et surtout sur la chose donnée, mon attention à elle.

Une pensée (“ens rationis”). -

Qu'est-ce que je découvre lorsque je me trace dans une boucle ? Une chose dans mon esprit. Par exemple, mon attention pour la fille qui joue. Appelons cela un “ens rationis”, une pensée. -

Cette pensée est double :

a. elle est l'attention de mon esprit sur, par exemple, la fille ;

b. elle est aussi un contenu subjectif, à savoir la notion de “cette fille là-bas qui joue avec sa poupée”.

Ce contenu est la représentation, l'image, la “correspondance” de ce que je perçois. Voilà donc un exemple de ne pas penser en dehors de la réalité, -- de la vérité épistémologique.

Gardons cela à l'esprit lorsque nous nous tournons maintenant vers les Grecs anciens.

Note : -- Le terme “intentionnel” (“intentionality”) est utilisé dans plus d’un sens.

a. Franz Brentano (1838/1917 ; figure de l’école autrichienne) a réintroduit le concept traditionnel d’“intention” dans la psychologie et la philosophie, dépassant le psychologisme et préparant immédiatement la voie à son élève Edmund Husserl (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle). --

b. Donald Davidson (1919/2003 ; philosophe, Université de Californie (Berkeley)) utilise le terme “intentionnel” dans un sens différent : dans la rue, je vois quelqu’un venir vers moi ; tant que je ne connais pas les pensées et les raisonnements de cette personne, son état d’esprit et sa volonté, je peux - en décrivant de manière comportementale comme un béhavioriste - constater ses actions extérieures mais, en fait, je ne sais pas vraiment ce qu’il fait.

Eh bien, une description “intentionnelle” à la Donaldson présuppose cette connaissance : “Savoir ce que quelqu’un fait, c’est connaître la ‘raison’ pour laquelle il/elle le fait”. C’est une sorte de méthode ‘verstehende’ (cfr Dilthey).

Bibl. : F.Buekens, *Het filosofisch project van Donald Davidson*, (Le projet philosophique de Donald Davidson), in : Tijdschrift v. Filos. 51 (1989) : 2 (juin), 316/329.

-- D.C. Dennett, *The Intentional Stance*, (La position intentionnelle), Cambridge (Mass.), MIT Press, 1987 : dans la mesure où le comportement de l’homme peut être interprété en fonction de sa “position intentionnelle” (croyances, désirs, etc.), Dennett le qualifie de “système intentionnel”. -

Conclusion. -- L’intentionnalité, chez Brentano, considère l’attention comme une “relation sujet-objet” (moi, sujet, je dirige mon attention vers quelqu’un vers qui je vais, objet).

La description intentionnelle de Donaldson ou Dennett me considère, sujet dirigé vers un objet, de l’extérieur pour me signifier en tant que je vais vers quelqu’un, comme un système intentionnel.

Le joug noble. “ Kalon zugon “, littéralement : joug (fusion) noble (propre, au sens platonicien de “ provoquer l’étonnement et l’admiration “). Le terme fait penser à “xu.zeuxis”, deux-panneaux. Dans ce terme, Platon enregistre toute une tradition qui l’a précédé.

1.-- Joug magiquement noble. -

Bibl. :

-- Th. van Baaren, *Doolhof der goden* (Le labyrinthe des dieux), (Introduction à la science religieuse comparée), Amsterdam, Querido, 1960, 189/196 (Magie et mante).

-- James Frazer (1854/1941 ; scientifique religieux ; *The Golden Bough* (Le Rameau d'or), (1890)), a essayé de classer les méthodes utilisées dans toutes les sortes de magie.

Il est arrivé à une méthode métaphorique (il l'appelle 'imitative' (aussi : 'homéopathique'), et à une méthode métonymique (il l'appelle 'contagieuse', 'contagieuse'). -

Dans la méthode métaphorique ou imagée, l'axiome est "similia similibus" : un original, par exemple un adversaire, est travaillé par l'intermédiaire d'un modèle, qui le représente ('imite', mime), par exemple une poupée de cire avec une aiguille dans la région du cœur, bien sûr à distance, le magicien comptant sur le fait qu'à travers le modèle - la poupée travaillée - l'original - l'ennemi travaillé - sera atteint. -

Dans la méthode métonymique ou de contact, c'est l'axiome "toucher, c'est attirer" qui prévaut : on enduit, avec la salive d'une personne "sainte" (signifiant ici "chargée de force vitale", "chargée de pouvoir"), une partie du corps frappée, afin que cette partie guérisse ; -- on boit de l'eau dans laquelle on a mis la poussière d'un lieu "saint", afin que, par cette attraction, le corps entier guérisse, -- grâce à ce contact.

2 - Autres types de joug noble. -

En voici quelques exemples.

a.--Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438 ; célèbre poète lyrique). -

Il désigne "le rayon de soleil qui voit tout" comme le métronome, la mesure, de nos yeux au moment où nous voyons quelque chose avec lui (Isthme 5:67). -

O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I, 246, dit : "Pindaros anticipe ici une idée de Platon qui dit que la lumière

- a. à la fois l'œil l'image (représentation) des choses
- b. et les choses elles-mêmes leur visibilité.

Ce qui est l'interprétation spéculative - c'est-à-dire théorique - de la doctrine selon laquelle "le semblable est connu par le semblable". -- En effet, le latin "similia similibus" signifie "les choses égales (original) au moyen des choses égales (modèle)".

b.-- Les Palépythagoriciens. -

O. Willmann, *Gesch.d.idealismus*, I, 282, cite Sextos Empeirikos (= Sextus Empiricus) de Mutilene (+/- 150) : " Les pythagoriciens enseignent que l'esprit, dans la mesure où il est formé aux mathèmata, aux formes des nombres, est le critère (la mesure) des choses.

En particulier, comme l'a dit Philolaos de Kroton (-469/-399), l'esprit - dans la mesure où il est 'theoria', l'intuition - a une affinité avec la nature de l'univers, puisque bien sûr "le semblable (original) est connu au moyen du semblable (modèle)". -- En grec : "hupo tou homoïou to homoïon" (par le modèle, l'original).

Ainsi dit Sextos dans son *Contre les Mathématikoi*. -

Filolaos précise dans un fragment : tant les choses individuellement que dans leurs relations sont des “harmonies de forme-nombre”, des “arithmoi” (configurations qui s’accordent bien et peuvent être spécifiées par des nombres (E.PL. 09)) - de celles qui sont des harmonies de forme-nombre, les harmonies sont dans notre esprit connaissant et pensant des “images” (modèles de l’original dans les choses perçues elles-mêmes).

Ainsi O. Willmann, o.c., 282. Willmann élucide encore : ce qui constitue les choses (= sagesse constitutive), informe l’esprit connaissant-pensant (= sagesse informative) ; ce qui donne aux choses la réalité, qui donne à notre esprit la vérité. Lire E.PL. 06 :

a. la nature comme sagesse réalisée (= sagesse constitutive) ;

b. la connaissance comme sagesse informative.

Pour les pythagoriciens, la “sagesse” était une con-figuration (de nature géométrique) exprimable en nombres et présentant une harmonie (bonne unification). Tout comme elle peut s’exprimer, par exemple, dans les danses archaïques.

c. Bien sûr, pour les pythagoriciens naturellement religieux, cette configuration était fixée par la divinité dans la nature, dans l’ordre de l’univers (= sagesse préconstitutive, préexistante) et était

d. la même configuration la mesure (= norme, règle) de l’action (= sagesse déontique, normative, éthique). -

Nous avons immédiatement la structure quadruple de l’ancienne sophiologie ou théorie de la sagesse, dans laquelle la connaissance est le processus par lequel - par la rencontre avec les choses - une ressemblance (modèle) des choses rencontrées (contactées) (originales) apparaît dans notre esprit, qui acquiert ainsi la “sagesse”.

c.-- Parménide d’Élée (-540/...).

Fr. Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen)*, (Histoire des sciences naturelles, I (La fondation d’une science de la nature par les Grecs)), Freiburg, 1971, 237, dit ce qui suit.

-- Le fragment 5 dit :

“Pour le (étant) la pensée et l’être sont la même chose”. Krafft : “L’esprit et l’être vont de pair, -- tout comme l’œil et les choses visibles. -

Selon une tradition ancienne, la connaissance et la saisie de quelque chose - sous quelque forme que ce soit - n’interviennent que parce que “ce qui est égal est égal, connaît (...). -- Ainsi, pour Parménide d’Élée, l’esprit et l’être sont identiques”.

Après ce qui précède, le texte de Krafft n’a pas besoin de beaucoup d’explications : le texte de l’Éléate reflète une prémisse ancienne.

d. Platon d'Athènes (-427/-347). -

Dit O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I, 439) : “ A partir de l’ancienne prémisse - L’égal (original) est connu par l’égal (modèle) - Platon, dans sa *Politeia*, relie sa doctrine de l’unité de l’être et de la connaissance dans les idées . -

Ainsi l’œil est capable de connaître le soleil parce que, de tous les sens, il porte en lui la forme la plus pure du soleil.

Autrement dit : la visibilité (note : objective) et la vue (note : subjective) sont accordées l’une à l’autre par le grand Dèmiourgos (note : dans la langue de Platon, le nom de l’être divin qui a créé l’ordre (= cosmos) dans le désordre des choses). Ils sont un xuzeuxis, une paire de chevaux, tenus ensemble par un noble joug. -- Ce noble joug est ici la lumière.

Lisez E.PL. 08, où l’opsis, la vision, est mentionnée comme une donnée fondamentale de la philosophie milésienne.

Note : -- On voit que les Grecs anciens connaissaient le concept d’intentio, le fait qu’un sujet (l’œil) rencontre un objet (ce que l’œil voit) : le terme platonicien “paire” réunie par un joug (ce qui tient ensemble) l’exprime métaphoriquement.

La lumière du bien (= valeur suprême). -

Nous anticipons maintenant une exposition de la doctrine des idées. Willmann poursuit : “Ce que le soleil est dans le monde visible, dans le monde des idées (le monde transcendantal ou intelligent), le bien est sans conteste l’idée de tout ce qui est bon -- la divinité. Elle donne -- comme ce que donne le soleil :

- a. la connaissabilité des choses (note : vérité au sens ontologique ; E.PL. 31vv.) et
- b. la connaissance des âmes. (...).

Note : Dans le monde des idées, domaine qui par son pouvoir de synthèse régit toutes les instances possibles d’un ensemble et/ou d’un système, la même loi prévaut : le binôme, quelque chose peut être connu, et on possède la capacité de connaître (objet et sujet de l’intentio), y trouve son origine divine.

Note : O. Willmann, *Gesch. d. Id.*, I, 549, dit que l’élève le plus brillant mais obstiné de Platon, Aristote de Stageira (-384/-322), la figure qui a dominé la haute école médiévale (1200/1300), a adopté la prémisse du “même par le même” dans le processus de connaissance.

Sixième échantillon. -- la doctrine de l'ordre(s) platonicien(ne)s (38/46)

Nous avons maintenant une idée approximative de ce qu'est la "theoria" platonicienne, l'intuition.

-- L'"historiè" (exploration) milésienne, qui dépasse l'"opsis" (connaissance directe),

-- la "theoria" paléopythagoricienne (la compréhension des phénomènes dans la mesure où ils présentent un "arithmos", une harmonie de points qui peuvent être représentés spatialement, exprimés en nombres, selon le cas),

-- l'"alètheia" éléatique, qui passe par les "doxai", les opinions précaires, à la connaissance de l'"être" (réalité réelle, éternelle), c'est-à-dire de la "vérité",

-- la "dialectique" héraclitienne, qui, à travers les couples d'opposés, avance vers une loi divine de l'univers ("Logos"),

-- l'induction socratique qui, à travers les cas singuliers et/ou privés, avance vers la représentation universelle (le concept général). -

Toutes ces formes antérieures de poussée à travers des phénomènes immédiatement donnés vers une réalité indirectement présente ont préparé la voie à la conception platonicienne de la "theoria". La contribution de Platon consiste en un résumé brillant de ses prédécesseurs, soutenu par sa doctrine des idées, qui sera expliquée plus en détail par la suite. -

En résumé. - De manière très différente, notre esprit humain est capable de :

a. de percevoir des phénomènes, c'est-à-dire des réalités immédiatement évidentes, parce que données, (l'élément perceptif).

b. pour que son arrière-plan - qui peut être très divers, comme l'a bien montré la liste des prédécesseurs de Platon - soit progressivement ou soudainement exposé (l'élément "transparent"). C'est la theoria, d'un point de vue platonicien.

La dialectique.

À proprement parler, la dialectique de Platon comprend deux éléments.

a. une harmologie, c'est-à-dire une théorie de l'ordre, oui, une théorie de l'ordre, qui se concentre sur les relations entre les données, prépare la voie, comme Josiah Royce (1855/1916 ; penseur américain) l'a vu très clairement et l'a écrit (Theory of Order),

b. une théorie de la pensée (logique), qui déduit des inférences, strictement ordonnées, à partir de propositions, traite des concepts (éclairés par des idées), des jugements et surtout des raisonnements. -

Bien sûr, il y a aussi le sens plus large de "dialectique platonicienne" : il se réfère à l'ensemble de la pensée de Platon, qui, cependant, se tient ou tombe avec sa doctrine d'ordre(s), que nous sommes en train d'esquisser.

Harmologie, --

Bibl. :

- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde* (La philosophie des mathématiques), Antw./ Nijmegen, 1944, 32v. (Stoïchiosé) ;
- E. De Strycker, *Beknopte geschiedenis van de Antieke filosofie*, (Histoire concise de la philosophie antique), Antwerpen, 103v. (Méthodes) ;
- Albert Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 123 ; 125/129 (Einheit/ Vielheit) ;
- O. Willmann, *Gesch.d. Idealismus*, I, 390/401 (Das pythagoreische Element) ;
- A. Mansion, *Kritische studie*, (Étude critique).
- *Ideeën en ideegetallen in Platon's metafysiek* (Idées et nombres d'idées dans la métaphysique de Platon), in : Tijdschr.v.Phil. 6 (1944) : 3A, 377/387.

Le concept ontologique d'ordre. -

Commençons par une citation qui, d'une manière détournée, fait sentir l'harmologie de Platon. P.L. Landsberg, *Die Welt des Mittelalters und wir (Ein geschichtsphilosophischer Versuch über den Sinn eines Zilitalters)*, (Le monde du Moyen Age et nous (Une tentative historico-philosophique sur le sens d'un âge cilital)), Bonn, 1925, 84/89 (Mathematik) -

L'auteur dit, o.c., 84f. : "La réalité entière présente 'ordo', 'ordre(s)', -- comme la réalisation d'un plan. Le contraire de l'"ordo" se limite au domaine de la liberté dans la mesure où il s'oppose - en 'défection' - à tout ordre : là seulement règne le désordre. - Il y a d'abord et avant tout le 'cosmos' (note : le mot grec pour " monde ordonné et immédiatement beau ").

a. Si l'on parle de désordre, ce n'est donc que sur le fond de ce cosmos .

b. Si des réalités opposées, " renégates ", peuvent créer du désordre, alors seulement sur le fond de ce même cosmos . --

La primauté ontologique de tout ce qui est édifiant s'applique ici encore :

a. il existe un cosmos sans désordre ;

b. le désordre sans un ordre préétabli et global est inexistant :

Conclusion - La prémisse du désordre est a, l'ordre, b. dans la mesure où il est perturbé. On ne pourrait pas, c'est-à-dire même remarquer, "voir" le désordre comme désordre, s'il n'y avait pas la notion d'ordre qui éclaire.

Modèle applicatif. -

Pour ne pas rester dans le général, un exemple concret du fait que Platon ordonne les données. *Filebos* 18b/d.-- "Quelqu'un, soit une divinité, soit un homme divin - selon un mythe égyptien, il s'appelait Theuth - remarqua que le son était infiniment divers ('many'). -- Il fut le premier à reconnaître les éléments suivants.

1. les voyelles - dans cette variété infinie - ne sont pas une mais plusieurs.

2. Il existe d'autres sons (semi-voyelles), qui, bien que n'étant pas des voyelles, ont tout de même une certaine valeur sonore ; de ceux-ci aussi, il y en a un certain nombre.

3. On peut en distinguer une troisième sorte : nous les appelons désormais consonnes. -

Puis il divisa les consonnes jusqu'à ce qu'il puisse les distinguer séparément, et fit de même avec les voyelles et les semi-voyelles jusqu'à ce qu'il connaisse aussi leur nombre. -- Il a appelé chacune d'entre elles et toutes ensemble des "lettres".

Mais il reconnut qu'aucun d'entre nous ne pouvait comprendre une seule lettre sans toutes les autres, car il pensa au fait qu'il y avait là une cohérence qui faisait qu'elles ne faisaient qu'une... C'est pourquoi il leur assigna une science qu'il appela 'parole' (grammaire)". -

Note : -- Dans les cultures archaïques, un fait culturel (une invention, un exploit, un événement héroïque) est attribué à un être supérieur - "divin" (soit une divinité réelle, soit un être psychique (ce que l'on appelait "doué divinement"). Ainsi, chez les anciens Égyptiens, l'inventeur/importateur de l'écriture hiéroglyphique était considéré comme un "apporteur de salut", un "sauveur".

Le dieu Theuth ou Thoth est vénéré comme l'"initiateur" ("Urheber" (Nathan Söderblom)) du système hiéroglyphique. -- Platon exprime ici une caractéristique de sa pensée : bien qu'au-delà du mythe, il s'est néanmoins lié au mythe, étant convaincu que les mythes ont eux aussi une valeur "rationnelle".

Analyse. -

a. Notez l'agencement : "voyelles/ semi-voyelles/ consonnes" qui forment une sorte de différentiel. Or, en langage paléopythagoricien, un différentiel, en tant que multitude ordonnée de lieux à valeurs qualitatives, est un "arithmos", c'est-à-dire un ensemble spatialement ordonnable de valeurs.

b. Notons la division des totalités en éléments finaux. Notez l'inverse : le rassemblement de ces éléments divisés sous deux perspectives

1. chaque individu (= élément) / tous ensemble (= collection),
2. un élément individuel / tous les autres éléments (= système). -

Ainsi, nous voyons les deux grandes propositions d'ordre de Platon à l'œuvre dans l'exemple des lettres grammaticales :

- a.** le tout (collection), o.k. similitude,
- b.** le tout (système), en termes de cohérence. En d'autres termes : points de vue métaphorique et métonymique. -

Nous allons maintenant expliquer cela un peu plus, en revenant aux termes et autres, dont Platon disposait à l'époque.

Note : -- La constatation de similitudes est, à l'époque de Platon, vieille de plusieurs siècles. -- A. Rivier, *Etudes de littérature grecque*, Genève, 1975, 347ss. (eokota), dit ce qui suit . -

Une connaissance de la plus ancienne littérature grecque - par ex. l'Iliade 1, 47 d'Homère ("Apollon descend du mont Olumpos "comme s'il était la nuit" ; ce qui signifie qu'il représente l'irrésistibilité et la terreur de la nuit balladique) ; l'Iliade 3, 196 ("Priamos appelle Odusseus "comme un bélier", semblable au "mâle au pelage épais qui inspecte son troupeau" ; ce qui indique le tempérament et le caractère d'Odusseus) - ; une caractéristique également de toute la littérature ultérieure est "l'utilisation de la comparaison comme moyen d'identification".

Non pas comme un remplissage superflu du texte. -- Quelque chose à partir duquel la méthode analogique se développera, en s'appuyant sur la comparaison et en remarquant la similarité partielle et la différence partielle. -- Ce - dit Rivier - "mode de pensée paradigmatique" est visible dans la littérature "rationnelle" ultérieure, la cosmologie (description de l'univers), la science de la santé, la doctrine politique, -- dans les autres sciences de la matière comme la géographie et l'histoire. --

Note : -- Qu'on le dise une fois pour toutes : l'ordonnancement n'est possible que sur la base de la comparaison. -

Ce que dit Rivier prouve qu'à l'époque de Platon, la méthode comparative était en usage depuis l'époque archaïque, sous de très nombreuses formes. -

Relisez le texte de Platon ci-dessus et pensez à la comparaison des données phonétiques et phonologiques.

Holisme. -

Holos " , en grec ancien, signifie " total " (soit en tant que collection : tout ; soit en tant que système : entier) - " Holisme " est un terme plutôt récent... pour une question très ancienne. -

Une définition : " il y a totalité lorsqu'un fait singulier est situable dans une collection ou dans un système " . -

La pensée de Platon est radicalement "holistique". Les perspectives "tout/entier" reviennent sans cesse, sans qu'il en fasse explicitement la théorie.

Nous renvoyons à ce sujet à A. Guzzo, *Le concept philosophique de 'monde'*, in : *Dialectica* (Neuchâtel, CH) 57/58 (vol. 15:1/2 (15.03.1961), 89ss., où l'auteur parle du concept platonicien de "cosmos", ensemble ordonné et propre. Selon *Theaitetos* 205a, les termes "tout" et "entier" sont "équivalents", car ils signifient tous deux "toutes les parties".

Dans le dialogue Parménide, Platon souligne régulièrement que la raison de cette équivalence réside dans le fait qu'on ne peut pas penser "tout ce qui est un" (c'est-à-dire l'unité dans la multitude, c'est-à-dire la totalité) sans ses "parties" et vice versa.- Dans *Filebos* 15d/ 17a, Platon confirme cette thèse : rien ne peut être pensé sinon comme le nombre bien défini de ses "parties".

Dans *Filebos* 15d/ 17a, Platon confirme cette thèse : rien ne peut être pensé sinon comme le nombre bien défini de ses "parties" bien définies. C'est ainsi que Platon comprend le concept de "cosmos" - qui est un concept de base en Hellas depuis les Paléopythagoriciens - comme une unité bien ordonnée et donc belle dans la multitude.

On sent que le concept de "parties" de Platon désigne à la fois les éléments d'une collection et les parties d'un système.

L'“équivalence” du “tout” et de la “totalité”.

Quand on lit Platon, on a souvent l'impression que collection et système sont liés. Un mot d'explication. -- Homère Iliade 1:47.

Apollon, arc en main, flèches frémissantes sur le dos, s'apprête à frapper la mort dans les rangs des Achéens ; Homère dit "qu'il s'en alla comme la nuit". C'est clair :

a. Apollon, en tant que tueur d'hommes, ressemble à la nuit irrésistible et terrorisante (ce qui est une métaphore) ;

b. en même temps, Apollon, précisément à cause de cela - par cette imitation de la nuit qui cherche la mort, participe à son pouvoir de tuer (ce qui est une métonymie). En d'autres termes : en ressemblant à la nuit meurtrière, il fait preuve de cohérence avec elle.

La ressemblance et la cohérence, concepts de base de la collection (caractéristique commune) ... et du système (ensemble commun), s'entremêlent dans ces textes. -- Dans les textes médiévaux, on appelle cela "similitudo participata", une similitude qui contient une participation (cohésion).

Le terme antique et médiéval pour "cohérence" est régulièrement "participation" (methexis, participatio).

Note - Que Platon se situe dans une longue tradition avec tout cela est prouvé par Th.L. Heath, *A Manual of Greek Mathematics*, (Un manuel de mathématiques grecques), Oxford, 1931-1, New York, 1963-2, 38 : "La première définition du "nombre" est attribuée à Thalès de Miletos, qui le décrit comme "monadon sustèma", un ensemble cohérent d'unités.

Cette définition est presque identique à celle d'Eukleides d'Alexandrie (-323/-283 ; *Éléments de géométrie*), à savoir "une collection d'unités". Eudoxos de Knidos (-406/-355) définissait le "nombre" comme "plèthos horismenon", collection bien définie".

D'ailleurs : O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I, 272, écrit : le monas (= monade, unité) chez les pythagoriciens existe pour chaque nombre, car dans la vision grecque antique, les nombres à partir de deux ne sont que des nombres réels, c'est-à-dire une multiplicité d'unités. Pourtant, cette même unité - qui n'est donc pas un "nombre" en termes grecs - est présente dans tous les nombres, à savoir en tant que "partie" d'une totalité de "parties".

Plèthos. sustèma. -

Bibl. : M.A. Bailly/ M.E. Egger, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1903. -- Le terme "plèthos" signifie "quantité, nombre", -- disons "collection" (car un nombre est toujours une collection);--

a. une quantité indéterminée mais avec l'intention de la déterminer : "Quel était le "nombre" de moutons ?"; --

b. une quantité certaine :

b.1 une petite quantité ;

b.2 une grande quantité, une plaine incommensurable, une masse d'or, une grande multitude. Ce dernier terme trahit un différentiel (du petit au grand).

Le terme "sustèma" signifie à la fois "collection" et "système", mais avec une prédominance du "système". Physique : un sac de pierres précieuses est un "sustèma" - pour des raisons de cohérence. Biologique : le corps de la plante, de l'animal, de l'homme est un "sutèma". Culturologique : sociologique (tout groupe de personnes (une foule), toute association (guilde, ligue) est "sustèma", juridique (une constitution);-- esthétique : un vers rimé, un accord musical ; doctrinal : un exposé cohérent, un système philosophique.

Stoicheion' -

Toujours selon Bailly/ Egger.-- Sens général : "tout ce qui fait partie d'une ligne ou d'un rang (ordre)".

1. L'aiguille qui indique, oui, détermine l'heure : cadran solaire.

2. La lettre non pas en tant que chose séparée mais en tant que signe qui définit une syllabe ou un mot entier (ainsi dans le *Theaitetos* 202e de Platon : "grammaton stoicheia", les lettres du mot écrit).

3. Un facteur, c'est-à-dire une partie qui co-détermine quelque chose (ainsi dans les Lois 790c, dans le *Theaitetos* 201 : les facteurs qui gouvernent ('déterminent') l'univers ; les points principaux qui gouvernent ('déterminent') une description ou une histoire, qui gouvernent ('déterminent') un raisonnement - pensez au *Stoicheia geometrias* d'Eukleides (*Elementa geometriae*, *Eléments de géométrie*), dans lequel le point, la ligne, le plan et le corps sont de tels éléments. -

A propos : les "rhizoimata", racines (littéralement), d'Empedokles d'Akragas (-483/-423) sont appelées "stoicheia" par Platon (*Sophistes*, *Timaios*).

“

Stoïchiose (elementatio). -

On pourrait traduire cela par “analyse factorielle”. -

Bibl. : E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde* (La philosophie des mathématiques), Antw /Nijmegen, 1944, 30, 42. -- Un stoicheion, élément, est

a. une “partie” (élément et/ou partie) d’une totalité (ensemble et/ou système),

b. de telle sorte qu’en mettant ce stoicheion, élément/partie, au premier plan, les autres éléments/parties et la totalité (collection/système) deviennent compréhensibles (‘vrais’, sensibles, concevables, intelligibles, possibles).

Ainsi - à proprement parler, même à l’envers - la totalité est un “élément/partie” de chaque élément à mettre en premier, car bien qu’elle soit imbriquée avec lui, elle est distinguable, oui, séparable de ces éléments. -- C’est donc la méthode factorielle ou stéchiotique de Platon (et déjà de ses prédécesseurs).

Le double sens du mot “élément”. - Beth, o.c., 44, résumé.--

a. Le sens holistique, -- “Élément” (“facteur”) a toujours à voir avec la totalité. C’est en cela qu’il se situe. -

Note : -- Aristote, notant la dualité comme une nuisance, a distingué ‘élément’ de ‘principe’ (prémisse).

b. Le sens hypothétique -- L’élément dans ce sens (si élément, alors intelligible) est alors le même que la prémisse (principe).

Note : -- Aristote poursuit également la distinction : il utilise le mot ‘archè’, (Lat. : principium, principe) au lieu de ‘stoicheion’. Ainsi, par exemple, (de manière holistique) “Les lettres sont les constituants d’un mot” et (de manière hypothétique)

“Les lettres d’un mot sont, en tant que constituants d’un mot, une prémisse de ce mot qui devient ainsi intelligible”). -

Notez que bien que distincts, le holistique et l’hypothétique sont indissociables.

Argument d’autorité.

E.W. Beth, o.c., 44, cite G. Milhaud, *Les philosophes-géomètres de la Grèce*, Paris, 1990, 341 : “ Le point n’est plus, aux yeux de Platon, un constituant de la ligne. Il n’est plus un “stoicheion”. Il est une prémisse, un “arche”. -

Le point qu’il critique est donc la conception naïve du point géométrique comme “un fragment de ligne” (la ligne étant interprétée comme la “somme des segments de ligne”).

Milhaud comprend le point, mais oublie que stoicheion est aussi archè.

Note : -- Il est évident, pour ceux qui connaissent la logique, que le sens hypothétique de “élément” est une application directe de la prémisse de base “Tout être a - soit à l’intérieur, soit à l’extérieur - ses raisons nécessaires et suffisantes (conditions, prémisses, “motifs”). - ‘motifs’)”. Ces “motifs” rendent quelque chose compréhensible.

Note : -- Parfois, le titre d’un ouvrage ancien peut confirmer ce que nous venons de dire. -- Aristoxenos de Taras (= Tarentum) (+ -375/.....), musicologue, était un élève d’Aristote mais influencé, bien sûr, par la philosophie musicale des pythagoriciens.

Titres de ses œuvres : *Rhuthmika stoicheia* (Éléments du rythme. -- Archai kai stoicheia harmonikès (Prépositions et éléments d’harmonie). -

Ce qui confirme le langage d’Aristote, qui introduit une distinction entre. ‘archè’ prémisse, et ‘stoicheion’, élément.

Clarification. -

En anglais, le facteur (ou le paramètre) est un élément qui est mis en avant pour expliquer quelque chose. Un facteur “ régit “ (le sens originel de “ archè “ régit tout) un fait.

Modèle appl.

a. “ Le fait qu’Elsie était très sage est un ‘facteur’ décisif dans son parcours de vie “ (facteur interne). -- “Le fait que ses parents soient des agriculteurs actifs est un ‘paramètre’ non négligeable dans son parcours de vie” (facteur externe). -

b. Converti : “Si l’on met en avant le facteur ‘Elsie était raisonnable’, alors son ascension rapide devient compréhensible” (le facteur se trouve en elle). -- “Si l’on met en avant le facteur ‘Ses parents étaient des agriculteurs actifs’, alors on comprend qu’elle s’élevait rapidement” (le facteur se trouve en dehors d’elle, mais fonctionne en elle).

Langage mathématique. -

Un élément d’un ensemble est en fait un facteur de cet ensemble. -- Plus près : le facteur est l’un des nombres qui déterminent (‘contrôlent’) une multiplication. Par exemple, dans le produit “ $2bc$ “, il y a trois “ facteurs “. Factoriser, c’est enlever les facteurs du ‘complexe’.

Epistémologie générale.

L’analyse factorielle est la méthode qui permet de détecter les éléments qui composent les “corrélations” (relations qui incorporent des éléments). Voir le cas d’Elsie ci-dessus : hausse, est une corrélation d’éléments qui “ expliquent “ la hausse.

“.

Le dernier Platon. -

Le déjà mentionné Aristoxenos - *Harmonie* 44 : 1/15 - donne, sur l'autorité de son maître Aristote, le contenu d'un discours "Sur le Bien" de Platon à la fin de sa vie.

À la surprise de beaucoup, il ne parle pas immédiatement du "Bien" (c'est-à-dire de tout ce qui a de la valeur) dans la vie humaine mais des "nombres" des Pythagoriciens. Ces "arithmoi" (formes-harmonies de nombres) étaient les premiers éléments du cadre d'une théorie. -- Habituellement, en néerlandais, on parle de "nombres-idées".

En passant : E.PL. 41, nous avons entendu Guzzo parler de "l'idée du cosmos" qui, selon lui, compte aussi comme une idée. Eh bien, c'est du même ordre : les concepts "un/beaucoup", "plus grand/petit" etc. - alors concepts de base en mathématiques - sont déterminants dans l'ordonnement, comme nous l'avons vu brièvement ; ils se situent donc dans le monde supérieur des idées comme "éléments" informatifs. Analysons brièvement l'exposé de Platon.

A.-- Le modèle. -

Le linguiste place Platon en premier comme modèle. -- Pas étonnant, quand on relit E.PL.. Le langage - selon Platon - est un tout. Mais, avant d'aborder la totalité, il examine les parties qu'il place en premier.

Ce sont :

- a. les mots,
- b. les syllabes,
- c. les sons, dont une langue peut être composée. -

Où Platon veut-il en venir avec cette salutation ?

B. - L'original. -

La philosophie naturelle peut être décrite par ce que fait la linguistique : de même que le linguiste dissèque la langue entière et ses éléments, de même le vrai philosophe naturel fait de même : avant de décrire le cosmos entier, il doit retracer les éléments dont il est composé. Ainsi les corps célestes, etc. en font partie.

Conclusion. - Le Platon postérieur, fortement pythagoricien, s'en tient au stoïcisme, à l'analyse des facteurs, qui repose sur les concepts de "tout" et de "totalité" et tout ce qui s'y rattache. -

Note -- Dans ce contexte, Platon parle des nombres dits d'idées (aujourd'hui sujet de controverse), -- par exemple "le un défini" et "le deux indéfini". Nous n'en parlerons pas ici. -

Note : -- C'est comme si le vieux Platon voulait construire une sorte de "mathesis universalis" (R. Lull (1235/1315) ; R. Descartes ; G.W. Leibniz (1646/1716) ; les logiciens plus récents).

Septième échantillon. -- La théorie platonicienne des concepts (49)

La dialectique platonicienne commence, du moins logiquement, par une harmonologie qui fournit les prédictions de l'ordre et de l'ordonnement.

Cette dialectique se poursuit - toujours si logiquement programmée - par la logique (théorie de la pensée).

Le premier chapitre - meilleur et plus platonicien : les " éléments " sont les concepts... Donc un mot là-dessus.

Vue d'ensemble.

V.Goldschmidt, *Les dialogues de Platon (Structure et méthode dialectique)*, PUF, 1947, 41 cite la Septième Lettre : " En ce qui concerne toute réalité, il y a trois aspects qui permettent d'en fonder la science ; cette science elle-même est le quatrième aspect.

Le cinquième aspect est l'objet lui-même dans la mesure où il est connaissable et réel.-- Le premier aspect est le nom,-- le second la définition,-- le troisième l'"image" (note : comprendre : copie).

Le quatrième, comme indiqué ci-dessus, est la science. Notons que le cinquième aspect, apparemment, est l'"eidos" ou l'"idée" - tous deux habituellement traduits par "idée" (aussi "être-forme" ou même "forme" seule) - qui est central dans le platonisme.

Modèle applicatif. -

Immédiatement après, Platon lui-même dit : " Prenons un exemple pour expliquer ce que je viens de dire. Et - en passant - appliquons-le à tout. -

1. Premier aspect 'Kuklos' (traduisible par 'tout ce qui est rond', 'cercle') est le nom dans lequel s'exprime 'quelque chose' comme je prononce 'kuklos'. --

2 Deuxième aspect -- L'essence (définition). Une définition se compose de noms et de verbes. Dans ce cas, "Tout ce qui a des limites extrêmes qui sont partout également éloignées du centre". -- Ainsi la définition de l'être (forme) est "tout ce qui est rond, circulaire, cercle (cours)".

3. Troisième aspect . -- Le cercle d'abord tracé puis effacé par celui qui le trace ; la forme ronde d'abord formée puis détruite par un tourneur;--

Il s'agit de l'application du couple d'opposés "genèse (survenir, monter) / phthora (disparaître, descendre) ; Selon Platon, ce qui est soumis à ce couple d'opposés n'est pas une réalité durable - "réelle" - car il est soumis à la nécessité de monter et de descendre.

Le terme “image” est bon dans le sens où, aux yeux de Platon, une copie de par exemple “tout ce qui est rond” est une représentation réelle du concept général, oui, de l’idée.

Mais - contrairement à l’idée “tout ce qui est rond” - tant notre concept qu’une copie sont limités par le temps : il fut un temps où nous avons vu le concept “cercle(s)” surgir dans notre esprit (alors que l’idée “cercle(s)” est éternelle aux yeux de Platon, -- certainement préexistante (“préexistante”) à notre concept de celui-ci ; -- il fut un temps où un dessinateur ou un tourneur a dessiné quelque chose de rond ou par ex. l’a moulé dans l’argile . Il était une fois un dessinateur ou un tourneur qui a dessiné quelque chose de rond ou qui l’a moulé dans l’argile... longtemps après que l’idée préexistante “ronde” ait déjà existé “de toute éternité”.

C’est pourquoi, dans le langage de Platon, une copie n’est qu’une “image” imparfaite et défectueuse.

En d’autres termes, le terme “image” contient une connotation péjorative. -- De plus : il y a des grands et des petits cercles ! Les spécimens sont soit grands, soit petits. L’idée n’est ni grande ni petite, mais peut-être grande, peut-être petite : le différentiel est dans le concept et bien plus dans l’idée elle-même.

Le terme “spécimen” est bon, car il indique que, de la taille infinie de l’idée (et du concept) tout ce qui est autour, une ou plusieurs applications sont mises en évidence, que la collection infinie de tous les cercles possibles, par exemple, n’égale même pas de loin.

En d’autres termes : les spécimens sont des échantillons (E.PL. 23 : induction sommative). Mais ils ne sont pas plus que des échantillons : ils puisent dans la richesse illimitée de ... spécimens (et échantillons possibles) inhérents à l’idée (et même à notre compréhension humaine de celle-ci).

Aspect “science/ transparence/ opinion vraie” . -

Ces termes ne signifient pas la même chose dans la langue de Platon. “ L’opinion vraie “ ne va pas aussi loin que la “ transparence “, par exemple.

Une “ opinion “ - “ doxa “, opinio - n’est pas fondée sur la pénétration de notre esprit jusqu’à l’être même. Il y a là quelque chose d’accidentel.

4. Quatrième aspect. -- A savoir : la science, l’intuition et l’opinion véritable. -- Ces trois formes de perspicacité -- selon la suite du texte de Platon -- vont ensemble. Raison : elles ne se situent ni dans la parole ni dans les formes matérielles mais dans les âmes.

Conséquence : la science, l’intuition et l’opinion vraie ne sont pas les trois premiers aspects (c’est-à-dire le nom, la définition, le spécimen), ni “tout ce qui est circulaire en soi”.

Il convient de noter que la parole et une forme matérielle sont toutes deux limitées dans le temps : une parole commence et finit (naît et disparaît), une forme matérielle commence et (généralement du moins) finit ou se désintègre, tandis que l'idée éternelle n'a ni début ni fin. -

L'âme humaine, selon Platon, semble être "éternelle" comme les idées. Du moins échappe-t-elle au surgissement et à la disparition de tout ce qui est purement matériel (comme les mots ou les corps matériels). Il en résulte que la science, la perspicacité et même l'opinion vraie participent à ce statut (manière d'être) de l'âme immortelle.

Aspect de la "vraie réalité". -

Dit Platon, toujours dans la Septième Lettre : "Parmi les trois - science, transparence, opinion vraie - la transparence est celle qui, du point de vue de l'affinité, se rapproche le plus du cinquième aspect. Les deux autres sont plus éloignés".

Note : -- La "vraie réalité" n'est pas tant notre compréhension, qui surgit dans notre esprit en fonction des circonstances, -- qui se développe dans notre esprit en fonction des circonstances de toutes sortes.

Ces concepts, aussi strictement définis soient-ils, ne sont que des images, voire des copies de l'idée. En ce sens, toute conception humaine est comme les choses matérielles comparées aux choses incorporelles.

Même si le concept humain de quelque chose - prenons la "justice" - est quelque chose qui, par son caractère purement spirituel, s'élève bien au-dessus du monde matériel, il n'est, par rapport à l'idée de "justice", qu'une faible représentation : une personne interprète la "justice" comme "tout ce que les traditions d'un peuple appellent "justice" " ; une autre interprète la "justice" comme "tout ce que je pense personnellement de la justice". Et les deux peuvent être très différents. -

Pourtant - dit Platon - les deux concepts convergent vers une seule vision supérieure des "choses justes", à savoir "tout ce qui est juste en soi", c'est-à-dire indépendamment des interprétations individuelles ou collectives. Ce "juste en soi" est l'idée de "justice".

Conclusion. -

a. Une idée a quelque chose de nos concepts humains, car elle est par exemple également universelle (selon la taille).

b. Mais une idée est quelque chose qui dépasse largement nos concepts (selon son contenu) : par exemple, "tous les concepts possibles" ainsi que "toutes les applications possibles" (comprendre : réalisations, -- 'images ; 'spécimens) sont contenus dans l'idée. -

Huitième échantillon. -- La théorie platonicienne de la compréhension. (50/52)

Jusqu'à présent nous avons vu que la théorie platonicienne des concepts - à part les échantillons (images - spécimens), qui se réfèrent à la portée du concept, et, les définitions qui reflètent le contenu du concept - fait appel aux idées. -- Le nom que mérite une telle théorie des concepts est, en fait, la méthode idéative. -

Bibl. : Platon, *Der siebente Brief (An die Verwandten und Freunde des Dion zu Syrakus)*, (La septième lettre (Aux parents et amis de Dion à Syracuse)), Calw, Verlag Gerd Hatje, 1948, 37.

“Ce qui a été dit plus haut en titre, à titre d'exemple - Platon poursuit ainsi le texte cité au chapitre précédent de “tout ce qui est circulaire” s'applique maintenant, bien sûr, tout autant à la figure et au dessin rectilignes qu'à la figure et au dessin circulaires, -- au concept du bon, du beau et du juste -- à tout ce qui est corporel (que ce soit artificiellement ou naturellement), -- au feu et à l'eau et à tous les éléments de ce genre, -- à chaque créature du monde animal et à chaque individualité de l'âme humaine, -- à toutes les causes et à tous les fonctionnements. -

V. Goldschmidt, *Les dialogues de Platon*, 5, dit : “Cette délimitation du champ de la philosophie donne l'impression d'englober l'étude de tout ce qui n'est qu'un léger objet de connaissance.” Ce qui, bien sûr, est exact. L'idéation est un processus global qui renvoie à tout ce qui n'est pas les idées elles-mêmes, dont l'ensemble est “kosmos noëtos”, monde des idées.

Application au travail artistique. -

Bibl. :

-- O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I, 433f. (Die Platonische Idea) ;

-- P.Fierens, *Les grandes étapes de l'esthétique*, Bruxelles/ Paris, 1945, 36/53 (Platon).

A.-- O. Willmann,

se basant sur la *Politeia* x, distingue un triple caractère :

1. L'idée, appelée aussi archétype ('archetupos'), c'est-à-dire le parangon. Platon dit 'paradeigma', Lat. : paradigme - prééminence de quelque chose, -- ici de l'image d'une déesse ;

2.1. Le spécimen visuel (ressemblance, image) - en grec “homoiama”, “eikon”, nous prenons par exemple les deux déesses germaniques Frigg et Freyja, identifiée plus tard (les deux déesses ont donné leur nom à notre “vendredi”, le jour de l'eros (pulsion amoureuse) : “fria” est après tout, en vieil allemand, “faire l'amour”).

2.2. L'œuvre artisanale ou artistique, -- ici par exemple une sculpture représentant les déesses.

On voit immédiatement que l'“image” artisanale ou artistique est à sa manière une “copie” ou une “représentation” (“ressemblance”), car elle représente à la fois l'idée “déesse” et les deux déesses vivantes (qui sont elles-mêmes des “représentations”, des “copies” de l'idée).

A. -- P. Fierens,

Dans le chapitre sur l'esthétique platonicienne (= théorie de la beauté, par exemple dans l'art), on distingue un quatrième aspect, à savoir le modèle de l'artiste. Par exemple, les deux jeunes filles qui - afin d'inspirer le sculpteur - “se tiennent debout ou s'assoient” comme modèles. -

Plus encore : Fierens distingue un cinquième aspect, à savoir le dessin -- dans le langage de Fierens, “idéal” (ce qui est trompeur). Cette conception de l'image de la déesse que l'artiste a dans sa tête, dans son esprit, est aussi un concept : ce n'est pas seulement un concept théorique, mais un concept artisanal et/ou artistique de “quelque chose qui doit être fait”.

Note : -- Imaginons un artiste en contact étroit avec ce qu'on appelle aujourd'hui le “New Age”. Une sorcière lui demande de réaliser une double image traditionnelle - dos à dos, comme Frigg et Freyja étaient représentées - pour ses réunions.

a. L'expression “ statue dos à dos “ est un terme.

b. La notion de figurine dos à dos que la sorcière porte dans son esprit est une seconde notion qui ne coïncide pas nécessairement avec celle de l'artiste.

c, La notion de statue dos à dos qu'il veut créer est une troisième notion. -
Dans les trois cas, l'idée de “sculpture dos à dos” est représentée.

Genèse d'un concept de design. -

L'artiste qui veut travailler sérieusement la proposition de la sorcière consultera des livres, des articles (un manuel de science religieuse qui traite de l'idée de “déesse”, par exemple).

Dans ces livres, il pourra trouver - si le livre est bien fait, par exemple - des données sur le concept de la “ déesse de fonction “ (Usener) ou sur le concept du “ causateur “ (Söderblom), c'est-à-dire le “ faire l'amour “ dans ce cas comme le domaine des deux déesses germaniques.

En outre : des sculptures dans un style typiquement nordique-scandinave (art viking). De plus, comme les sorcières pratiquent la magie, des informations sur le fait que les deux déesses étaient des magiciennes, qui pouvaient influencer le destin pour le meilleur ou pour le pire, -- non sans lien avec le fait qu'elles étaient aussi des déesses de la fertilité.

Note : -- À l'époque de Platon, on vénérât également les Muses, des déesses qui "inspiraient", entre autres, les œuvres des artistes.

Le concept d'"idée". -

E. De Strycker, *Bekn. gesch.v.d. Antieke filosofie*, 95, n. 39, dit : "Les termes 'eidos' (op. : vue, existence, -- littéralement) et 'idée' se réfèrent à une structure objective, -- non à une représentation dans notre esprit, (...)". Il ajoute une remarque très importante :

" Pour qu'un artisan fasse un " bon travail ", il doit " regarder l'idée " ; elle doit " flotter devant son esprit ". Elle doit être " présente dans son esprit ". - C'est ainsi qu'au XVIe siècle, le terme "idée" a été utilisé pour désigner "une représentation idéale dans l'esprit". Plus tard encore pour tout "concept". Cela n'a jamais été le cas dans l'Antiquité. -

Note : -- En d'autres termes, d'une pure idée platonicienne, le concept d'"idée" a dégénéré, en Europe occidentale, en un produit humain.

Mise à jour. -

Bibl. : Suren Erkman, *Ce gène qui photocopie l'ADN*, dans *Journal de Genève* 26.03.1988.-- Un gène, à l'origine d'une image ("copie") de l'ADN (acide désoxyribonucléique) humain, vient d'être libéré. -

a. Les scientifiques avaient déjà découvert quelques types de gènes de ce type dans des organismes primitifs - virus, bactéries ou levures.

b. Mais c'est la première fois qu'un tel type de gène a été isolé dans une cellule humaine.-- Le DNZ est une très "longue" molécule présente dans chacune de nos cellules. Elle contient des informations.

Note : Traduisez par " idées partielles " ou " idées " - qui permettent à chaque cellule de

1. de vivre et
2. de remplir ses fonctions.

Or, à chaque fois qu'une division cellulaire a lieu dans notre corps, cette molécule DNZ doit produire une copie d'elle-même - une "photocopie" si vous voulez - afin que chacune des cellules qui émergent de la division cellulaire dispose de toutes les informations nécessaires (...). -

Voici l'annonce du groupe de travail scientifique de l'université de Stanford qui a fait cette découverte. -

Note : -- Le DNZ contient donc un modèle, une cause "exemplaire" (= exemplaire) (comme on a commencé à le dire après Platon), appelée "informations". Voilà un exemple d'une véritable idée platonicienne, qui n'est donc pas un produit de l'esprit humain, mais qui est active dans la réalité en tant qu'exemplaire ('paradeigma').

Neuvième échantillon : la théorie platonicienne de l'entendement. (53/56)

Jusqu'à présent, nous avons parlé presque exclusivement de la conception de Platon. -- Nous introduisons maintenant une comparaison. Dans le dialogue Hippias majeur, 287e, Socrate (en fait Platon lui-même, encore et encore) pose une question générale : "Qu'est-ce que la beauté ?". Hippias d'Elis (-.../-343), un sophiste, répond : " Une belle fille,-- c'est cela la "beauté" ". -

Note : Les sophistes, en règle générale, ne croyaient pas aux concepts vraiment généraux (= universels) :

a. synchronique, toutes les belles choses, diffèrent individuellement à tel point qu'on ne peut que 'produire' une sorte d'image générale délavée dans l'esprit ou l'imagination (mais c'est alors une sorte d'artefact, une chose artificielle) ;

b. diachronique, toutes les choses dites "belles" changent, individuellement, à tel point que, si l'on dit maintenant qu'une chose est belle, elle peut bientôt être complètement transformée en son contraire - tout ce qui est laid. -

Conclusion. - En termes pratiques, le mot "beau" est un nom, onoma, nomen, de sorte que si nous le définissons un tant soit peu, nous ne faisons que présupposer une définition basée sur le mot ou le nominal comme quelque chose de très imprécis et provisoire.

En d'autres termes, il est impossible de donner une définition vraie ou réaliste.

Explication. -

Examinons cette phrase sophistique "Une belle fille, -- qui est 'belle'" avec les yeux d'un bon linguiste, qui garde à l'esprit les tropes -- métaphore (ressemblance), métonymie (cohérence) et synecdoque métaphorique et métonymique. -- Au fond, Hippias dit une synecdoque (une métaphore) out,-- pour ne pas admettre qu'il y a bien une généralité minimale et essentielle. En particulier :

a. il se réfère à un échantillon concret, une belle fille (qu'il peut avoir à l'esprit) ;

b. mais en même temps il se réfère aussi à toutes les autres belles choses : la 'co-signature' est la procédure du 'sun.ek.dochè' (ce qui signifie littéralement 'je prends un exemplaire de toute la collection ('tous'), mais en fait ils viennent tous avec cet unique exemplaire').-

Conclusion. -- Hippias cache son impuissance logique derrière le paravent d'une figure de style, la synecdoque.

Or la synecdoque n'est pas concevable sans la notion de "collection", etc. Mais c'est précisément ce concept de base de "tout" (= collection) qui constitue la position de Platon.

Actualisation. -

Il ne s'agit pas de "vieilles vaches sorties du fossé" : D. Nauta, *Logica en model*, (Logique et modèle), Bussum, 1970, 258vv, expose brièvement les trois propositions principales concernant les "produits de la pensée mathématique".

a. Martin, avec son formalisme (= logique mathématisée et, immédiatement, mathématiques) est nominaliste (comme les sophistes, mais modernisé) : les termes du langage mathématique sont des "noms", rien de plus.

b. Brewer, l'intuitionniste, est conceptualiste : les termes du langage logico-mathématique sont des "constructions valides de l'esprit humain".

c. Cantor, Fraenkel, -- Platonistes, bien sûr -- sont conceptualistes, "logicistes" : les termes mathématiques-logiques recouvrent des idées, indépendantes de ce que pense notre esprit humain.

Note : -- Karl Popper (1902/1974), avec Imre Lakatos (1922/1974), Thomas Kuhn et Paul Feyerabend, l'un des quatre épistémologues célèbres du XXe siècle, distingue quelque chose d'analogue :

- a.** le "premier monde" est constitué des choses physiques qui nous entourent ;
- b.** le "deuxième monde" est constitué de la totalité des états de conscience humains
- c.** le "troisième monde" est constitué de "tout ce qui est connaissance objective". -

Popper - si on le lit attentivement - donne l'impression à certains critiques

a/ d'être un conceptualiste (les connaissances objectives sont avant tout des "constructions valides de l'esprit humain")

b/ mais en même temps un logiciste (ces constructions valides, une fois établies, créent des problèmes indépendamment de nous, qui ne sont donc pas construits mais découverts). Ce qui se résume en gros à a. un conceptualisme b, avec un soupçon de logicisme.

Abstractionnisme (Conceptualisme). -

Le terme "conceptualisme" est apparemment ambigu : Nauta l'utilise pour désigner une sorte de conceptualisme, d'autres pour désigner une variante du nominalisme.

Je préfère donc un terme plus clair, directement redevable à Aristote et à sa théorie de l'abstraction, à savoir l'abstractionnisme. -- Pour clarifier cette position, nous faisons une diversion.

L'abstractionnisme de Russell. -

a. G.J. Warnock (1923/1995), spécialiste de Berkeley, membre de la philosophie analytique ou de l'analyse du langage, a critiqué la généralité des concepts. Ceci, dans la longue tradition nominaliste anglo-saxonne depuis J. Locke (1632/1704), la figure de proue des Lumières anglo-saxonnes, un Rationalisme.

b. Bertrand Russell (1872/1970) - alors encore plus ou moins platonisant, apparemment - répond à Warnock par un article de revue *Logic and ontology* (1957). Voici ce qu'il dit . -

1, La philosophie est bien plus qu'une simple analyse du langage,-- en recherchant, par exemple, les variations de sens dans les dictionnaires. Ce qui était une spécialité des analystes du langage de l'époque,--

2. Concernant le fait que, selon Warnock, il n'y a que (en dehors de notre esprit, du moins) des réalités singulières, Russell ironise avec une parabole (un modèle de l'original de Warnock).

“ Il y a longtemps, il y avait une voix qui vivait au bord d'une rivière. Certains disent que ce fleuve s'appelait 'Isis' et les membres de la tribu 'Isidiens'. Mais peut-être n'est-ce là qu'un développement ultérieur de la légende originale. -- La langue de la voix connaissait les mots “gardon”, “truite”, “perche” et “brochet”, mais pas le mot “poisson”. Un groupe d'Isidiens qui avaient descendu la rivière depuis leur ville natale ou plus loin que d'habitude, ont attrapé ce que nous appelons des “saumons”. -

Un vif débat s'est immédiatement engagé... Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une sorte de

Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une sorte de “ brochet “ ; d'autres qu'il s'agissait de “ quelque chose de sombre et de terrible “ et immédiatement que quiconque le mentionnait devait être expulsé du vote. - À ce moment-là apparut un étranger - venu des rives d'un autre fleuve - que les Isidiens méprisaient : “Dans notre langue - dit-il - nous avons le mot “poisson” qui s'applique aussi bien aux gardons qu'aux truites, aux perches qu'aux brochets.

Et aussi à l'animal qui suscite ici tant de controverses”. -- Les Isidiens sont indignés : “A quoi bon, disent-ils, des mots si nouveaux ? Pour tout ce que nous attrapons dans la rivière, nous avons, dans notre langue, un mot. Car c'est toujours ou un gardon ou une truite ou une perche ou un brochet. -

Vous pouvez argumenter contre ce point de vue avec ce qui se serait passé récemment dans une partie basse de notre rivière sacrée. Mais à notre avis, l'économie de la langue (note : tous les mots inutiles sont interdits) exige une loi qui interdit de mentionner cet événement... Nous considérons donc le mot “poisson” comme un échantillon de pédanterie sans valeur.

Voilà pour l'ironie mordante de Russell sur le nominalisme conceptuel avec son affirmation de “termes superflus . abstraits - généraux”.

“Abstraction” -

Il ne faut pas confondre “abstrait” et “étranger” (bien que cet usage soit en vogue)... Chez Aristote “af.airesis” - par exemple *Anal. post.* 1:18,7 (“ex affaireseos”, grâce à l’abstraction) - le fait que notre esprit “ne tient pas compte des caractéristiques qui rendent une chose simplement individuelle”. -

Ainsi, il qualifie la poésie - pensez à l’épopée homérique, aux poèmes tragiques d’Aischulos - de “plus philosophique” (c’est-à-dire plus orientée vers le général) que, par exemple, l’historiographie d’Hérodote. Pourquoi ? Parce que dans la poésie, on discute de personnes, d’événements, d’actions singulières ; mais avec l’intention de transcender l’unique vers un intérêt général (les problèmes de la vie).

On dira que les œuvres historiques peuvent aussi transcender le singulier de manière similaire. Cela est vrai. Pourtant, la première chose dans l’historiographie réelle, véritable, n’est pas le général mais le singulier.

C’est pourquoi, depuis le XIXe siècle, on l’appelle “idiographie” (individuologie). En effet, une tragédie d’Aischulos traite avant tout d’un problème culturel général, l’“ananke”, c’est-à-dire le fait que les gens qui croient encore aux mythes primitifs sont contraints de commettre des actes “insensés”, contraires au bon sens et à la pensée et à l’action “rationnelles” ordinaires, comme la victimisation d’Ifigénie à Aulis (un port de Boiotia) par Agamemnon, son père de sang, à la demande de la déesse Artémis.

Le poète Aischulos pourrait tout aussi bien “dépeindre” le même problème général dans un poème qui dépeint un autre élément de la mythologie”. L’historien, lui, lorsqu’il écrit sur la vie d’Aristote, ne peut tout aussi bien substituer un autre morceau d’histoire. Il ne peut pas simplement “s’abstraire” de l’unique Aristote.

Retour au nominalisme de Warnock. -

La voix autre que les Isidiens qui ont le mot “poisson” peut “faire abstraction” de “gardon”, “truite”, “perche”, “brochet”. Pour dire qu’un nouveau poisson est “un poisson”, les Isidiens doivent dire - en l’absence du mot “poisson” - “un brochet non gardon, non truite, non perche, non brochet”.

Par conséquent, au lieu d’économiser des mots (principe d’économie), il y a un gaspillage de mots : après tout, le terme “poisson” résume et . est plus économique en termes de mots.

Dixième échantillon. -- La théorie platonicienne de l'entendement. (57/60).

Jusqu'ici nous avons expliqué la théorie platonicienne des concepts, d'abord sur la base de ses propres thèses sur le sujet, dans le petit chapitre précédent sur la base de ceux qui ne sont pas d'accord avec lui, à savoir les nominalistes (depuis les premiers Sophistes jusqu'à un Warnock et al.) et les abstractionnistes (à partir d'Aristote). -

Maintenant, nous nous tournons à nouveau vers le platonisme authentique. En particulier : nous abordons un problème décisif, à savoir la méthode lemmatico-analytique de l'idéation. Les stoicheia constitutifs, les éléments - de cette méthode sont contenus dans les deux sous-termes :

a. "lemma", hypothèse préliminaire, et

b. "analysis", analyse. -- On peut la formuler comme suit :

a. on soupçonne une stoicheion, un facteur, à l'œuvre, mais on ne le connaît pas (l'idée qu'on s'en fait, la compréhension qu'on en a sont inconnues) mais on le soupçonne et au moins on le situe dans une situation, un réseau de relations. En d'autres termes : une stoichiose, une analyse factorielle, nous a mis sur la voie.

b. On avance un "concept" hypothétique (une "idée" présumée) : "A supposer que nous sachions précisément ce qu'est "x", nous (...)".

Note : -- François Viète (Lat. : Vieta ; 1540/1603 ; un des fondateurs de l'algèbre moderne) est connu pour le fait qu'au lieu de chiffres connus (théorie des nombres), il a introduit des lettres comme "inconnues" (théorie des lettres).

Celui qui procède de cette manière, procède de façon platonicienne : les lettres sont autant de "lemmata", de "x", avec lesquels on travaille, bien qu'on ne les connaisse que par le réseau dans lequel elles sont incorporées. -

Ceci, pour planter le décor et, surtout, pour montrer que la méthode lemmatico-analytique n'est pas une "vieille vache sortie du fossé", mais une réalité quotidienne dans les mathématiques d'aujourd'hui.

La critique de John Locke de l'idée d'"être"...

Bibl. : O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, (Aperçu de la philosophie), Wien, 1959-5, 366.-- J. Locke (1632/ 1704 ; Lumières anglo-saxonnes - rationaliste de tendance empiriste), en bon nominaliste, remet radicalement en question la connaissance de l'être (essence, idée). -

Pour se complaire dans ce qui passe pour "être", il observe que "l'orfèvre sait mieux - sans connaître la soi-disant improbable "essence" - ce qu'est l'or que, par exemple, l'abstractionniste ou - très certainement - le platonicien".

La réponse de O. Willmann. -

Nous développons, plus longuement que lui, sa contre-argumentation. Car il est plus qu'intéressant.

1. - Le droit de Locke. -

Il est évident qu'un orfèvre, en vertu de ses connaissances quotidiennes, a développé une compréhension très précise de "l'or". Plus il connaît de détails, plus la connaissance expérimentale de l'orfèvre est approfondie. -

C'est tout simplement la méthode inductive de Socrate (Platon). Et cela ne réfute en rien la thèse de Platon.

2.1.-- L'erreur de Locke. -

L'orfèvre - ou le chimiste - sur la base d'un échantillonnage empirique - induction sommative et amplificative - acquiert un ensemble de caractéristiques, les soi-disant propriétés physico-chimiques de l'or, --.

La question se pose : "Que savent l'orfèvre et le chimiste de l'or ? Ce dont parlent l'abstractionniste et surtout le platonicien - l'idéationniste -, à savoir l'essence (essence, -- platonicien : l'idée), formulable dans une formule à double sens "tout ce qui est or" (divisible en "tout ce qui est ... est" (la portée conceptuelle) et "or" (le contenu conceptuel)). -

Plus pratiquement : ce par quoi les propriétés individuelles constituent en fait une structure, c'est-à-dire un tout (système) composé d'éléments. - Si l'on veut : l'essence est la métonymie (aspect de cohérence) des éléments détachés. Les nombreuses "notae" (parties du concept), platoniques : idées partielles, constituent une et une seule idée cohérente.

Arrêtons-nous un instant. -

L'or, aurum, est

1.1. un métal,

1.2. dont le numéro atomique figure dans le tableau de Mendelejef (79). C'est

2.1. un métal pratiquement inaltérable (résistant à toutes sortes d'influences naturelles) et pourtant très malléable ("susceptible de toutes sortes de moulages") ;

2.2. il fond à 1 063° C. (thermomètre international, standard), il bout à +/- 2 600° C.

2.3. Il est soluble, par exemple, dans le mercure.

3.1. Il possède une masse (par laquelle, dans l'atmosphère terrestre) l'or "pèse" ;

3.2. il possède, en chimie nucléaire, dix-huit isotopes connus. Et ainsi de suite ! -

a. Pour Locke, s'il est cohérent avec son nominalisme, il s'agit de détails lâches et jointifs.

b. Pour ceux qui supposent un "être" véritable, cela n'est pas possible : l'être, que Locke veut ridiculiser, fonctionne comme une véritable structure, c'est-à-dire qu'il structure, ordonne, organise les détails en une structure physico-chimique, que l'on peut découvrir progressivement.

En d'autres termes : l'idée "tout ce qui est or" n'est rien d'autre que la prémisse du fait innombrable et répétable que les caractéristiques essentielles de "l'or" sont toujours perçues ensemble. Un tel fait certain ("positif") nécessite une explication.

Quiconque explique les propriétés de l'or par le hasard, explique une cohérence systémique par le hasard. Une explication par le hasard est la plus pauvre explication du monde (si l'on peut encore parler d'"explication").

2.2.- L'erreur de Locke. -

Ce qui est vrai - la thèse de Locke le contient - c'est que l'"être" ne se connaît pas par la seule perception des sens. En ce sens, l'être reste "une chose obscure". -- Mais cette obscurité a une structure parfaitement intelligible au sein du platonisme. -

1. Pour l'instant, ni le philosophe (abstractionniste, idéationniste) ni l'orfèvre (ou même le chimiste, peut-être) ne peuvent indiquer de quelle propriété de base (élément principal) découlent toutes les propriétés et impliquent leur unité (cohésion). -

Conséquence : "Dans la mesure où l'être est un 'x', une 'qualitas occulta' (signifiant propriété provisoirement cachée)". (O.c., 366). -- Locke se trompe lourdement en imaginant que les personnes qui croient en l'essence de quelque chose savent déjà tout de cette même essence par le fait même ! -

2. La méthode lemmatique-analytique - souvent abrégée en "méthode analytique" - est une forme de formation d'hypothèses. -- L'orfèvre, voire le chimiste, partent de l'hypothèse que l'or sera, au moins à terme, très distinct du reste de la réalité. -- Cette dichotomie (complémentation) :

a. le discriminable,

Cette dichotomie (complémentation) : a. le discriminable, b. le reste, de sorte que le discriminé n'est pas, ou peut être, ce reste, se résume à la définition de l'essence ou de l'être, qui n'est rien d'autre que "ce par quoi une chose diffère de tout autre "être" en vertu de propriétés de préférence systématiquement liées". -

Ainsi : **a.** Jusqu'à présent, les propriétés de l'or ont été "zusammengeratene" (expression de Willmann : "réunies") et l'essence est encore une "boîte noire", dont on sait ce qui peut entrer ou sortir, mais pas ce qu'elle contient ;

b. Mais en même temps, le philosophe - abstractionniste ou -idéationniste suppose que, par une analyse patiente (le deuxième aspect de la méthode), le facteur qui détermine l'unité, la cohérence - " maîtrisée " - sera un jour exposé.

De la définition nominale à la définition réelle.-

Bibl. : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 498s. (Définition de mots et définition de choses). -

1. La définition verbale (lexicographique) ou nominale. -

Un cas limite est la définition stipulative, qui introduit des significations purement arbitraires (par exemple, lorsque des voisins se mettent d'accord pour appeler quelqu'un "l'âne"). -- Une véritable définition verbale présuppose un système linguistique existant, dont elle extrait les termes nécessaires et suffisants pour nommer un nouveau phénomène qui peut apparaître, --

Modèle d'application. -- On peut définir le terme "âme humaine" en disant "l'âme de l'homme en tant qu'homme est le principe de la conscience", -- ce par quoi on avance à la fois "principe" et "conscience" comme déjà définis.

2. La définition commerciale (scientifique) ou réelle. -

Ici, on présuppose non seulement un système existant de signes linguistiques (sémiologique/sémiotique), mais aussi un contact professionnel avec la réalité à définir. -- Non que cette méthode soit appliquée exclusivement dans le travail scientifique ! L'"homme de bon sens" travaille également de cette manière. -

Modèle d'application. L'âme humaine réelle peut être définie de cette manière : on examine la vie de l'âme, par l'observation du comportement et par la " méthode de compréhension " (par empathie par la rencontre directe). Il est ainsi établi, par exemple, que la définition cartésienne, qui identifie aussi bien l'"âme" que la "conscience", n'est plus applicable au comportement inconscient, que chacun peut constater.

Conséquence : à partir d'une définition provisoire - "principe de conscience" - on est obligé, au cours de l'analyse (ici la recherche empirique ou même expérimentale), de changer la définition en fonction des contacts commerciaux.

Qui ne voit pas immédiatement que la définition commerciale est fondamentalement le même phénomène que la méthode lemmatique-analytique, qui, selon Proklos de Constantinopolis (410/485), *Comm. in Eucl.*, 1, a été donnée par Platon aux Léodamas thasiens : on suppose le voulu comme connu, au moyen d'une compréhension provisoire ; on étudie le voulu afin de tester la définition provisoire contre la réalité.

Nous procédons toujours de cette manière : nous présupposons que ce que l'on cherche - ici "l'essence" - est déjà vaguement donné.

CF8.4. Éléments du platonisme Partie II ; p. 61 à 120

Onzième échantillon. -- La théorie platonicienne de l'entendement. (61/68)

Plus nous avançons dans notre investigation de la théorie platonicienne des idées, plus ce que dit R. Van Zandt, *The metaphysical Foundations of American History*, (Les fondements métaphysiques de l'histoire de l'Amérique), s-Gravenhage, 1959, 125, devient clair.

Il cite Feibleman : “Une étude de l'histoire de la philosophie révèle que, d'un point de vue bien défini, il n'y a que trois positions métaphysiques (op. : ontologiques) radicalement différentes, qui peuvent être prises par n'importe qui, à n'importe quel endroit et n'importe quand. Bien sûr, il y en a plus de trois.

Mais toutes ne sont que des variantes des trois positions fondamentales : Van Zandt les mentionne : nominalisme, abstractionnisme, théorie des idées.

La tension “identité/identité supérieure”. -

C'est la même chose depuis des siècles : un lecteur de Platon, situe les idées supérieures dans les phénomènes eux-mêmes, tandis que l'autre les situe au-dessus/avant les phénomènes.

Peut-être Socrate, dans le *Faidon* de Platon, dit-il la vérité : “Mon point de départ est qu'il y a quelque chose qui est en soi -- en soi -- beau, -- bon, -- grand (et ainsi de toutes les autres choses). -- À mon avis, il est clair que s'il existe quelque chose de beau en dehors du beau lui-même, alors cette chose est belle en ce qu'elle participe au “beau”. -- Je soutiens qu'il en est ainsi pour tout”.

Bibl. : C. Verhoeven, *De bekering van Socrates*, (La conversion de Socrate), in : *Tijdschr. v. Fil.* 48 (1986) : 4 (déc.), 567/582 (dans lequel l'auteur parle de la découverte par Socrate (lire : Platon) de la doctrine des idées).

Un autre accent. -

“Platon expose dans les *Politeia* comment la plus haute perspicacité permet de vivre de manière bonne (...). Seul le contact avec l'idée du “bien” (...) peut empêcher la “vertu” de se transformer en “vice” (*Politeia* 6 : 505a, -- 2:361e ; *Sumposion* 212a ; *Faidon* 69b).

C'est par la grâce de l'apprentissage de ce bien transcendant que la vertu s'élève au-dessus du niveau de la décence et devient un instrument efficace pour son propre bien-être. La “bonté” de ceux qui ne recherchent pas le bien ne vaut pas grand-chose”. (V.Kal, *Transcendance et immanence (Over de mogelijkheid zich iets transcendent toe te eigenen en het te realiseren)*, (Sur la possibilité de s'approprier quelque chose de transcendant et de le réaliser), in : *De Uil van Minerva* (Gand) 6:2 (1989/1990 : Winter, 118).

Encore une autre voix. -

“ Les idées sont des préalables à la connaissance (...). Interpréter les idées comme des préalables, c’est faire l’expérience que notre faculté de connaissance n’est pas capable de formuler cette intuition, mais que notre faculté de connaissance est en danger constant de la détruire (‘détruire’) en essayant de lui donner une ‘formulation positive’ “. (V. Rossvaer, *The Laborious Game (A Study of Plato’s Parmenides)*, Tromsø (Norvège), 1985, 87ff. 83).

Note : -- On peut savoir que Platon ne formulait quelque chose qu’avec la plus grande réticence et ne le couchait sur le papier qu’avec une réticence encore plus grande, parce que, à son avis, toute formulation - étant donné l’insuffisance de tout langage humain - dégradait la vérité objective, surtout celle qui concerne les idées. C’est le “déconstructionnisme” platonicien typique.

La position de G. Vico (1668/1744). -

Vico est connu pour ses *Principi della Scienza Nuova* (1725), un ouvrage qui a contribué à lancer, entre autres, la philosophie actuelle de l’histoire.

A.-- Dans son Autobiographie, il dit qu’avant tous les autres penseurs, il accordait une grande importance à deux personnages. Platon d’Athènes pour son “incomparable esprit métaphysique” et Cornelius Tacitus (55/119 ; historien romain) “parce qu’il représente l’homme réel dans ses ouvrages d’histoire, -- là où Platon conçoit aussi ce même homme dans sa nature “vraie”, c’est-à-dire idéale”. -

B.-- Vico a insisté sur cette systémique “idéal/factuel”. Il était d’ailleurs convaincu que la dualité “Platon/Tacite” (idéal/réalité factuelle) se retrouve dans la philosophie de Francis Bacon de Verulam (1561/1628 ; *Novum organum* (1620)).

Soit dit en passant : Bacon critiquait à la fois les rationalistes intellectualistes, qui “planaient” au-dessus des faits avec leurs produits de la pensée, et les rationalistes empiristes, qui étaient submergés par les faits. Il estimait que seule la recherche expérimentale pouvait surmonter ces deux extrêmes. C’est ce que l’on peut appeler le début d’un “expérimentalisme” sain.

L’opinion de Jean de Salisbury (1120/1180). -

Il était secrétaire, conseiller et envoyé de Théobald et Thomas Becket, archevêques de Canterbury, et l’un des témoins privilégiés des conflits entre le pape et l’empereur, entre l’archevêque et le roi d’Angleterre. Il a été mêlé à toute la vie culturelle de son époque.

La Renaissance du XIIe siècle est bien connue.

Par “Renaissance”, on entend ici une actualisation, oui, une véritable revitalisation de l’“humanitas” (traduction du grec “paideia”), c’est-à-dire de l’humanité bien éduquée (comprendre : être humain), telle que, dans l’Antiquité latine, des personnages comme M.T. Cicéron (-106/-43 ; grand orateur-politicien ; penseur éclectique (= se nourrissant d’à peu près tous les courants)) et Sénèque de Cordoue (1/65 ; penseur stoïcien), -- comme P. Vergilius Maro (-70/-19 ; grand poète latin), P. Ovide Naso (-43/+74 poète), Q. Horatius Flaccus (-65/ -8 ; poète), -- D.J. Juvenalis (+60/ +130 ; poète satirique connu pour avoir critiqué la Rome décadente, ils prônaient.

Eh bien, “l’humanisme du XIIe siècle est le précurseur de la Renaissance.

Note : La “grande” Renaissance se situe à la fin du Moyen Âge. (H. Davis, Thomas van Aquino en de Middeleeuwse theologie, (Thomas d’Aquin et la théologie médiévale), in : R.C. Zaehner, ed., This is how man seeks his God, Rotterdam, 1960, 110 (où, en passant, il est fait référence au Père B. Artz, The Mind of the Middle Ages, New York, 1953)). -

Comme description de l’“Humanisme”, on peut appliquer : Humanitas”, être humain, mais alors compris comme la conscience de la dignité individuelle et sociale de chaque être humain (en principe, en disposition), -- aussi comme “développement” (éducation générale) grâce à une éducation raffinée), -- même comme transformation de tout le milieu de vie de telle sorte que l’“humanitas”, l’être humain élevé - raffiné - soit facilité (cfr. le terme “Humanismus” dans : G.u.I. Schweikle, Metzler Literaturlexikon (Stichwörter zur Weltliteratur), Stuttgart, Metzler, 1984, 200f.). -

Note : -- Nous nous arrêtons un instant pour définir aussi précisément que possible l’humanitas que Jean de Salisbury avait à l’esprit lorsqu’il a écrit ses œuvres. Ce n’est qu’alors qu’il sera possible de comprendre ce que nous allons exposer au sujet de l’action pratique éclairée par les “idéaux”. --

Bibl. : J. van Laarhoven, ed., Jean de Salisbury, *Entheticus Maior et Minor*, 3 volumes, Leyde, Brill, 1987 (surtout l’introduction sur la vie et les œuvres).

Problématique. -

Commençons par examiner le problème sous plus d’un angle. -- On connaît la fameuse opposition “idéal/réalité” (en langage ontologique : réalité idéale/réalité quotidienne).

“ Idéal “ est alors quelque chose comme “ un concept - à l’arrière-plan ou non d’une idée supérieure - dans la mesure où il est pensé de manière situationnelle “. La “réalité” est alors “un groupe (collection/ système) de circonstances (qui?/ quoi?/ pourquoi?/ contre-modèle ou similitude/ paradigmata/ arguments d’autorité), qui constituent ensemble les éléments de ce qu’on appelle maintenant “une situation”.

Symbole, -- utopie. -

Bibl. : Gertrud von Le Fort, *Die ewige Frau (Die Frau in der Zeit/ Die zeitlose Frau)*, (La femme éternelle (La femme dans le temps/ La femme intemporelle)), Munich, 1934. -

Le terme “symbole” désigne ici

a. le concept,

b. dans la mesure où il englobe simultanément un idéal (supérieur). Les “symboles” sont des signes ou des images (“Bilder”) dans lesquels les “réalités métaphysiques finales” ne sont pas connues de manière abstraite, mais - comme dans une parabole - sont représentées de manière vivante.

Les symboles sont à la fois le langage de l’invisible et le langage du visible. A la base, il y a la conviction qu’il y a un ordre sensible dans tous les êtres et toutes les choses qui est capable de passer à travers ces mêmes êtres et choses comme un ordre divin. -- C’est précisément ici que l’on entend le langage des symboles (o.c.,5). -

Note : -- Le terme “symbole” signifie ici, dans le langage de von Le Fort, quelque chose comme “une chose visible et tangible (donc à la fois singulière-concrète et “perceptible”) dans la mesure où elle représente de façon visible et tangible soit un concept abstrait, soit même un idéal abstrait, soit, s’élevant au-dessus, une idée réelle platonicienne, pour ainsi dire”. --

L’application de G. von Le Fort s’applique à l’idée de “femme”. La femme “éternelle” (idéale) - en clair : l’idéal (au sens très exalté) des femmes concrètes - est un tel concept transcendantal “femme” conçu par la divinité.

Les femmes empiriquement déterminables incarnent (“réalisent”) en quelque sorte la féminité idéale (qui est l’idée). L’idée élevée, oui, donnée par Dieu, de “femme” est à la fois dans et au-dessus des femmes singulièrement concrètes. -

Elles sont donc - dans le langage de von Le Fort - des “symboles” de la femme éternelle (idéale) : elles se réfèrent, même si elles vivent en bas, à quelque chose - la “féminité” - qui illumine son existence et son projet de vie. -- Après tout cela, on voit que von Le Fort est en fait une platonicienne, bien qu’elle parle un langage qui n’est pas si immédiatement platonicien.

Et maintenant, le terme “utopie”.

Bibl. : R. Bouda, *Kulturkritik und Utopie beim frühen Nietzsche* (Rationale und empirische Rekonstruktion eines Arguments), (Cultural Criticism and Utopia in Early Nietzsche (Rational and Empirical Rekonstruktion of an Argument)), Frankf. a.M., Lang, 1980 (depuis le XVIIIe siècle, l'“utopie” est même devenue une manière de raisonner : on se déplace, grâce à la “raison” rationnelle, dans un ordre du monde et de la vie considéré comme “meilleur” que l'ordre existant. -

Bibl. : Wilh. Voszka, Hrsg, *Utopieforschung (Interdisziplinäre Studien zur neuzeitlichen Utopie)*, (Recherche sur l'utopie (études interdisciplinaires sur l'utopie moderne)), Stuttgart, Metzler, 1982 (43 proposants engagent 55 textes sur le thème de tout ce qui est utopique depuis les utopies de la Grèce antique, ce qui aboutit au constat brutal que, malgré la pensée ultra-scientifique, il n'a pas été possible de parvenir à une définition généralement acceptée de l'utopie), *De Politeia* (ouvrage sur l'état idéal de Platon), *De civitate Dei* (S. Augustin), *Gargantua Dei* (S. Augustin), *Gargantua* (Rabelais), *État du Soleil* (Campanella), *Nova Atlantis* (Bacon), *Océans* (Harrington), *la Salente* (Fénelon), *la Polysynodie* (Bernardin de Saint-Pierre), *Troglodytes* (Montesquieu), *Découverte australe* (Restif de la Bretonne) etc. sont des constructions de l'esprit qui dessinent une société idéale. -

On voit que, avec de telles utopies - littéralement : On voit qu'avec de telles utopies - littéralement : “idées qui n'ont lieu nulle part” - on ne reste pas bloqué dans le domaine des grandes idées mais dans celui des situations singulières-concrètes. Car l'imagination de “sociétés meilleures” se construit non pas avec ce que l'idée haute “société meilleure” offre (car cela reste - comme le dit Willmann - un “x”, une “qualitas occulta”, -- dans le langage des électriciens “une boîte noire”), mais avec les matériaux déjà décomposés de ce qui existe déjà réellement.

***Le couple existentiel “jetabilité/ conception”.* -**

Les penseurs existentiels ont conçu un système qui nous concerne ici . -- L'homme est d'abord “jeté”, c'est-à-dire qu'il se trouve dans un système de circonstances de toutes sortes qu'il ne “conçoit” pas (ne choisit pas). Il peut cependant “concevoir” les circonstances, les choisir. -

J. Wahl, *Les philosophies de l'existence*, Paris, 1954, 75 : “L'individu n'existe pas mais il doit exister”. En d'autres termes, l'individu est une tâche qu'il s'impose à lui-même. -

Note : -- Il s'agit d'une forme de pensée utopique, puisqu'on part de situations données pour concevoir la sienne.

Note : -- Les utopies - les “conceptions” existentielles - se retrouvent également dans les mouvements culturels les plus actuels. Par exemple : L. Abicht, *De nieuwe Amerikaanse utopia is links en feministisch*, (La nouvelle utopie américaine est gauchiste et féministe), in : *Streven* 54 (1986 : 2 (nov.), 106/119.

Trois romans - Marge Piercy, *Woman on the Edge of Time* (Femme au bord du temps), (traditionnellement utopique), -- Ursula K. Le Guin, *The Dispossessed* (Les dépossédés), (classique de la SF et utopique à la fois), -- Alice Walker, *The Color People* (Les gens de couleur), histoire réaliste, mais avec des accents utopiques) - tentent, chacun à sa manière, de dessiner une société alternative, non sexiste.

Idéologies. -

Le terme remonte à Antoine Destutt de Tracy (1754/1836), qui a lancé le mot en 1796 et l’a rendu plus célèbre dans ses *Éléments d’idéologie* (1801/1815) .

Depuis lors, le terme a fait l’objet de toutes sortes de circonlocutions, bien sûr. Mais le noyau autour duquel tout tourne est à peu près le suivant : une idéologie se distingue de

- a. de la religion (au sens traditionnel du terme),
- b. de la philosophie et
- c. de la science professionnelle, mais de telle sorte qu’elle en prend l’apparence.

C’est un système de pensée qui aime se donner une “allure commune” - avec le sérieux d’une religion et la profondeur d’une philosophie. -

Bibl. :

- S. Breton, *Théorie des idéologies*, Paris, Desclée, 1976 (une étude philosophique)
- M. Amiot et a, *Les idéologies dans le monde actuel*, DDB 1971 ;
- L.J. Halle, *The Ideological Imagination*,. (L’imaginaire idéologique), Chicago, 1972 (Hobbes, Rousseau, Marx comme co-répondants aux idéologies du XXème siècle);-- --
- K.O. Apel u.a., *Hermeneutik und Ideologiekritik*, (Herméneutique et critique de l’idéologie), Frankf. a.M., 1971 (en profondeur) ;
- R. Laermans, *Marx sur l’idéologie* (relecture du cycle du “Kapital”), in : *Streven* 54 (1986) : 2 (nov.), 130/138 ;
- K. Marko, *Ideologische Umrüstung (Anmerkungen zum politischen Vokabular der Chruschtschow-Aera)*, (Réoutillage idéologique (notes sur le vocabulaire politique de l’ère Khrouchtchev)), in : *Wort und Wahrheit* XII : 5, 273/284 (Une évolution en Union soviétique) ;
- J. Huige/ P. Reckman, *Het rijk van de vrijheid (Bouwstenen voor een nieuwe sociale ideologie)*, (L’empire de la liberté (éléments constitutifs d’une nouvelle idéologie sociale)), Baarn Anthos, 1985 (un livre anarchiste qui tente de coller ensemble l’écologie, le mouvement pour la paix, le mouvement des femmes et d’autres “mouvements sociaux” issus de situations typiquement anarchiques à petite échelle dans une idéologie : des “cendres du capitalisme, “l’empire (anarchiste) de la liberté” s’élèvera”).

Le mode de pensée inverse : “Realpolitik” . -

On connaît la systémique “moralpolitik/ realpolitik” . -

Bibl. : E. Faul, *Der moderne Machiavellismus*, (Machiavellisme moderne) Köln / Berlin, 1961.-- Nicolo Machiavel (1469/1527) était ‘humaniste’, mais dans un sens commercial. “Est-ce que - comprendre “pour le(s) État(s)” - tout ce qui est utile du point de vue de l’État, est “bon” ou pas “bon” ?”.

Un realpolitiker répond : tout ce qui sert l’État est ipso facto, du moins pour le politicien actif, “ bon “ ! Vous voyez, c’est un jugement restrictif, c’est-à-dire que l’affirmation est assortie d’une réserve : “au moins pour l’homme d’État actif” . -

On l’appelle aussi “l’utilitarisme d’État”, - du latin “utilis”, qui représente l’utilité. Cet utilitarisme d’État donne la priorité au concept de bien-être de l’État, éventuellement dans le sens radicalement consciencieux du terme, mais il établit qu’en fait, une éthique - une morale - est dans plus d’un cas impossible, impraticable, sans nuire à la communauté étatique.

En d’autres termes : l’idéal est - dans de nombreux cas - une simple utopie ! Avec l’accent sur “n’ayant lieu nulle part”.

Note : -- Comme nous le savons, la “Realpolitik” est un concept très complet : la politique de l’État, l’économie et surtout la nécessité militaire - non sans l’accent mis sur “être forcé” - constituent la situation dans laquelle l’idéal, aussi élevé soit-il, doit trouver son “topos”, sa place.

Or, tous ceux qui suivent un peu la politique réelle savent que l’utopie de Thomas More (Morus (1478/1535 ; humaniste-catholique, qui ne voulut pas renoncer à sa foi sous la pression du souverain anglais et fut décapité pour cela) est irréalisable à un degré parfois très élevé. -

Conclusion : l’humanisme de la Renaissance compte à la fois un Machiavel et un More. Ce qui souligne la nature radicalement duale de ce mouvement culturel.

Le couple opposé de Jean de Salisbury...

Bibl. : Roll. Barthes, *L’aventure sémiologique*, Paris, 1985, 143s... L’auteur évoque cette question dans le contexte de la rhétorique traditionnelle. Jean de Salisbury soutient que, si l’on réfléchit bien, il faut garder à l’esprit deux points de vue.

a. La thèse (positio, thesis), c’est-à-dire le point de vue situationnel (compréhension). Par exemple : “Il est précieux de se marier”.

b. Hypothèse (causa, situation, contexte pratique). Par exemple : “Il est utile que

Carine de se marier”. Si cette Carine est un être humain de chair et de sang, situé, alors il est clair que le “ principe de la valeur (= “ bonté “) du mariage “ n’est pas si simple... dans son exécution.

Les scolastiques (800/1450) connaissaient la paire oppositionnelle “ordo intentionis” (le point de vue de la (bonne) intention)/ “ordo executionis” (le point de vue de la (bonne) exécution de la (bonne) intention).

Selon Jean de Salisbury, la discussion de la “thèse” - un jugement abstrait - appartient à la “dialectique” de son temps, tandis que la discussion de l’“hypothèse”, c’est-à-dire l’ensemble des circonstances à considérer (si l’on veut comprendre un acte), appartient à la “rhétorique” de son temps.

En d’autres termes : en principe, il est précieux de se marier ; mais en fait, il peut aussi être sans valeur de se marier. Imaginons que notre Carine ne pense pas du tout au mariage, -- qu’elle se sente appelée à une vie monastique, -- ou qu’elle soit lesbienne. Ces circonstances singulièrement concrètes contribuent à déterminer la “bonté” dont Platon ne cesse de parler. -

Note : - La paire d’opposés de Jean de Salisbury s’est maintenue dans la pensée scolastique ecclésiastique : d’une part, contrairement à par ex. le positiviste (qui ne connaît pas d’idéaux, mais seulement des faits positifs) ou le nihiliste (pour qui les idéaux, les valeurs et les idées sont “dévalués”) ou le cynique (qui les nie sans vergogne, les méprise comme de la naïveté), la pensée de l’Église Scolastique s’en tient à une norme (idéale) (éventuellement platonicienne) ; d’autre part, contrairement à une certaine pensée utopique, la même tradition s’en tient au fait qu’il existe des circonstances qui permettent ce qui, sans ces circonstances, serait radicalement illicite : b. e. la légitime défense (on peut, en conscience, tuer celui qui veut d’abord se tuer).

Cette dernière -

Morale situationnelle, perspectivisme (nietzschéen, marxiste (pensez à la “morale” de Lénine)), contextualisme - s’effondre très facilement aujourd’hui.

La première -

la haute moralité - connaît aujourd’hui une crise profonde. Depuis Marx, Nietzsche, Freud, etc., l’État est, pour l’anarchiste, une fiction et, pour le positiviste, une réalité purement factuelle. L’anarchiste rejette tout État comme étant mauvais ; le positiviste, s’il est cohérent avec lui-même, considère tout État comme étant quelque part réalisable.

Douzième échantillon. -- La théorie platonicienne des concepts. (69/74)

La doctrine de la lumière. -

Déjà chez les Paléopythagoriciens, entre autres, les “arithmoi” (les configurations numériquement déterminables) sont la “lumière” qui éclaire la nature des choses. -- Le modèle. -- La perception sensorielle est, dans son essence, l’“opsis”, l’expérience directe (E.PL. 08 ; 37), actualisée ou non par l’“historia”, la recherche. -

L’original. -

De même, chez les pythagoriciens et chez les platoniciens, il y a perception directe de l’esprit humain. “Ce qu’est le soleil dans le monde visible, c’est dans l’invisible l’idée la plus haute et même la plus vaste “le bien” (comprendre : tout ce qui a de la valeur)”. Comme déjà indiqué, E.PL. 37 : la connaissabilité (“vérité”) objective des données, d’une part, et l’aptitude subjective à connaître, d’autre part, tiennent ou tombent avec cette mystérieuse “lumière” transcendante. -

Note : Plus tard, S. Augustin (354/430) et S. Bonaventura (1217/1274) renommeront la doctrine pythagorico-platonicienne de la lumière comme ‘métaphysique de l’illumination’. -

Note : relire E.PL. 05v. (la quadruple sagesse), voir que c’est une autre façon de le dire.

La triade “mystique/ rationnelle/ éthique”. -

Dans son *Geschichte des Idealismus*, III, 1032, Willmann dit ce qui suit . -- Les éléments de base d’une vision du monde et d’une philosophie de vie fondées sur la théologie sont :

a. L’élément mystique, qui est abandonné par le trop mondain rationalisme éclairé et obscurci par un certain monisme panthéiste (qui prétend que tout est “dieu” et donc un) ; -- la foi pour le croyant ordinaire, le mysticisme pour le croyant psychologiquement doué sont l’accès aux idées de Dieu ;

b. L’élément rationnel, qui, dans sa recherche, est entravé par l’Empirisme (simple connaissance des sens), le Sensualisme (les sens en eux-mêmes sont, pour ainsi dire, le monde lui-même) et très certainement par le Matérialisme moderne (qui ne connaît que la substance brute) ;

c. L’élément éthique, qui, dans sa tentative de vivre en conscience, est éduqué et informé par l’élément religieux-mystique ainsi que par l’élément rationnel-investigateur, est entravé, entre autres, par l’Autonomisme (l’esprit éclairé auto-satisfait se guide radicalement lui-même).

Note : -- Nous avons placé en premier lieu cette triple caractéristique de toutes les doctrines d’idées authentiques, parce que de cette façon le véritable but de ce qui suit serait suffisamment clair pour l’esprit.

Réalisme médiéval - scolastique tripartite. -

Le terme de base “universalialia” (universaux) indiquait les “quinque voces” ; les cinq désignations (concernant les concepts généraux). Genos” (lat. : genre), “genre”, (signifiant collection universelle), -- “eidos”, (lat. : espèce), “espèce” (signifiant collection privée). Ce sont les concepts d’ordre, qui pour Platon correspondent à “tout” et “entier” (E.PL. 41 : holisme). -

Le reste :

- a. Diaphora “ (lat. : differentia, distinction, différence) ;
- b. “idion” (Lat. : proprium, propriété individuelle) ;
- c, “sumbebékos” (Lat. : accidens, propriété accidentelle). -- Ces cinq termes sont appelés “ universalialia “ car ils se rapportent à l’universalité, (généralité) des concepts.

La question du conflit. -- Contrairement aux non-experts de la pensée médiévale, il faut dire que les enjeux de la discussion étaient très fondamentaux (comme l’a bien dit un Feibleman).--

1.1. Le nominalisme. -

Nos mots - les termes (terminisme) - présentent en effet une sorte de “généralité”, celle des simples “voces”, “flatus vocis” (ce qui est prononcé avec la voix, c’est-à-dire les noms, les sons, les souffles).

Ainsi, en un mot - “ bite “ - nous rassemblons toutes les représentations singulières de bites singulières que nous rencontrons (singularité sonore).

Dans l’Antiquité, les Sophistes, les Kuniques, les Stoïciens étaient de cet avis : il n’y a que des choses singulières, pour lesquelles nous inventons des noms afin qu’une même forme sonore rassemble plus d’une chose singulière. Mais sans pouvoir vérifier que des caractéristiques identiques sont présentes dans les choses elles-mêmes. -

1.2. L’abstraction. -

Nos concepts présentent une sorte de “ généralité “ qui est le résumé de ce qui est réellement identiquement présent et donc vérifiable (c’est-à-dire la forme générale de l’être) dans les données singulières. Ainsi nous résumons en un mot, - un terme (qui peut être un pluriel de mots) : ‘bite’ est ce qui est identiquement détectable dans toutes les bites empiriquement déterminables.

2. L’idéationnisme.

Les choses singulières et leur essence générale ne sont présentes dans nos concepts généraux que dans la mesure où nous en présupposons une idée, qui justifie leur contenu de réalité (‘être’) valable (‘bon’). Sans l’idée d’un “ coq “, les “ coqs “ n’apparaîtront jamais dans la nature qui nous entoure comme des spécimens de celle-ci.

Prenons un exemple clair. -

Chaque printemps, nous avons le spectacle des perce-neige qui percent la neige gelée ou du moins frileuse avec la beauté chaleureuse de leurs fleurs. Vu par les yeux de Platon, voici ce qui se passe.

Ce perce-neige ici et celui-là là et ces perce-neige là-bas montrent apparemment quelque chose qui les rend distinguables du reste (la forme d'essence). Plus que cela : collectivement, en tant que collection, elles sont tout à fait identiques.

Et plus encore : chaque fois qu'un perce-neige s'écarte de ce "modèle" (= forme essentielle), nous le voyons presque immédiatement. Par exemple, un perce-neige a été écrasé par un piéton inattentif mais a survécu et... il présente une forme déformée.

Le "modèle" que nous appelons "perce-neige" est tel qu'il ne se résume pas seulement à une collection, mais qu'il nous permet également, en tant qu'axe normatif (rendant possibles les jugements de valeur), de qualifier un perce-neige de "pas beau". En d'autres termes, il a partiellement perdu sa "valeur". Dans le langage de Platon : il participe encore au bien (la réalité précieuse), mais sous une forme plus imparfaite que tous les autres perce-neige "normaux". -

Dans ce perce-neige déformé, on peut encore voir la forme d'être partagée avec les autres perce-neige, mais de telle manière que cette même forme d'être nous oblige à porter un jugement de valeur plutôt négatif.

Note : -- "L'implication du concret dans son idée est indiquée par Platon en trois termes : présence, participation, exemplarité. (E. De Strycker, *Beknopte gesch. v.d. Antieke filosofie*, (Histoire concise de la philosophie antique), Antw., 1967, 97). -

Appliqué :

a. dans chaque perce-neige, l'idée de "perce-neige" (mieux : "perce-neige impeccable et précieux") est présente ("parousia", praesentia),

b. comme un parangon (norme) - comme un original dont le perce-neige singulier nous montre un modèle (éventuellement déformé) - et donc comme un 'paradeigma' ; (forme d'être semblable à un parangon) ;

c. en conséquence de quoi nous pouvons dire en résumé : "Ce perce-neige singulier - avec tous ses congénères - participe à l'idée globale et précieuse ('bonne') 'perce-neige normal et précieux'". Ce qui inclut la "méthexis", la participation, à l'idée.

Explication.

“ L’essence (note : comprendre : idée) du cercle est pure et parfaite ce qu’elle est. Les cercles de notre monde d’expérience, par contre, ne présentent pas la même courbure en tout point” (E. De Stryker, p.c., 96). -

Cela prouve que, selon De Stryker, même une entité mathématique (= donnée) - qui, selon Platon lui-même, est la meilleure façon de saisir le concept d’“idée” (parce qu’un mathématicien construit lui-même ses concepts - point, ligne, plan, corps par exemple - dans une certaine mesure) - une fois qu’elle se trouve matériellement dans le monde de l’expérience, ne correspond jamais tout à fait à la définition, et encore moins à l’idée (qui dans la définition est exprimée de façon approximative).

En d’autres termes, cela montre que même les entités mathématiques réalisées sont susceptibles de faire l’objet de jugements de valeur non seulement de la part de la définition (qui définit des entités idéales), mais bien plus encore de la part de l’idée (qui est déjà représentée dans la définition de manière imparfaite, pas entièrement “bonne” (précieuse)). -

De sorte que, vu de façon platonicienne, par exemple, l’idée ‘cercle’ est en fait ‘cercle universellement valable et précieux’, présent comme original de tous les modèles possibles qui le ‘partagent’. Ce qui représente les trois caractéristiques principales de la relation “idée/copie”.

Explication.

Ce qui est vrai des idées/copies mathématiques l’est a fortiori (à plus forte raison) des idées/copies non mathématiques. -- Prenons le concept à première vue simple de “blanc”. On entendra dire : “Ce mur est blanc”.

Mais si l’on regarde exactement ce mur, il apparaît rapidement que, par exemple, une mouche y a déposé ses points noirs : il est blanc - grosso modo - ; mais - à proprement parler (et c’est la méthode de la théorisation) - ce mur n’est pas définitivement blanc, mais “approximativement blanc”. Ce qui signifie que le spécimen de “mur blanc” est en fait un “spécimen moins bon de mur blanc”. -

Note : -- Jusqu’à la fin de sa vie, Platon a insisté sur le fait que seules les mathématiques - bien que de son temps, bien sûr - fournissent la voie la plus directe vers la théorie des idées.

Apparemment parce que ce n’est qu’en mathématiques que l’on acquiert une compréhension de l’“akribeia” si nécessaire à la doctrine des idées, l’exactitude stricte qui compare chaque instance d’une idée de manière extrêmement précise avec l’idée dans sa “bonté” absolue (perfection, valeur).

Note : Comprend-on maintenant la portée de la doctrine de la lumière : n'avons-nous pas dit, E.PL. 69 (37), que l'idée " le bien " (le réel à valeur incontestable) fonctionne comme une lumière qui " éclaire " aussi bien les idées que leurs copies ? Car chaque idée est une réalisation (copie) du bien, qui, s'il est ce qu'il est et doit être, le " partage ". Encore une fois : le "réalisme" médiéval.

Maintenant que nous avons traité en détail la troisième vision des concepts, l'idéationnisme, nous pouvons expliquer ce qu'est ce fameux "réalisme". -- Dans sa phase de maturité, la Scolastique, du moins les réalistes conceptuels (à l'exclusion des Nominalistes), l'a formulé comme suit.

1 - Forma ante rem. -

Littéralement : La forme de l'essence pour la "res", c'est-à-dire ce qui est donné dans l'expérience" -- Il s'agit apparemment d'un reste platonicien, car le Moyen Âge situe les idées "en Dieu". -

Note : 1. Pour Platon, les idées étaient des hypothèses (présupposés) permettant d'expliquer comment il se fait qu'une multitude de données puissent être résumées et jugées selon la " bonté " (valeur). L'idée était "tout ce qui est généralement valable et bon". Comme un original auquel les modèles se réfèrent. Sur lequel ils fournissent des "informations". -

2. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que les idées sont situées par certains penseurs "en Dieu" au lieu de se situer dans le domaine purement scientifique des hypothèses. C'est seulement Albinos de Smurna (100/175 ; à l'époque du platonisme moyen) qui situe ces "hypothèses" en Dieu.-- Dans le sillage de cette interprétation - véritable circonlocution de grande ampleur - les Pères de l'Eglise, qui pensent platoniquement, et certains scolastiques situent les "formes pour leurs copies" dans le Dieu de la Bible (Yahvé, Trinité).

Ainsi O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, (Les termes philosophiques les plus importants dans l'ordre historique), Kempten/ München, 1909, 68, peut dire : "Formen vor den Dingen, d.i. die Ideen, die vorbildlichen Gedanken Gottes" (Formes pour les choses, c'est-à-dire les idées, les pensées exemplaires de Dieu).

2.-- Forma in re. -

Ce sont les réalités identiques que l'on retrouve dans tous les exemplaires d'une collection ("genus"), qui peuvent alors être représentées dans un concept général.

3.-- Forma post rem.

C'est le concept que notre esprit forme.

Cependant, il y avait, comme toujours, des façons de penser unilatérales : certains réalistes platoniciens ne voyaient que les formes des êtres pour les données expérimentables, notant que certains faisaient des idées des “êtres” pour les choses (ce qui, si Platon est interprété objectivement, est difficile à faire).

Certains penseurs du milieu du siècle étaient des aristotéliens (supposant des formes seulement dans, et non des formes pour, les choses) ; enfin, certains étaient des nominalistes qui, en fait, ne supposaient aucune forme universelle -- ni dans, ni certainement pas pour les choses.

Application.

Pour montrer que la discussion sur les universaux dans la Scolastique a touché à l'essentiel, voici ce qui suit : O. Willmann, *Abriss der Phil*, Wien, 1959-5, 130, résume le Décalogue (les dix commandements) comme suit. -

1. Les trois premiers commandements.

Dieu, en tant qu'autorité omniprésente, est “ pris au sérieux “ (c'est le sens étymologique de “ re.ligio “ (le contraire est “ neg.ligio “))

- a. intérieurement, par une réelle conviction (premier commandement), là
- b. extérieurement, dans tout ce qui est parole (deuxième commandement)
- c. extérieurement, dans une quelconque liturgie (troisième commandement).

2. Les six.... qui suivent les “interdictions

La formulation traditionnelle indique les contre-prohibitions (‘évitements’, tabous)

:

- a. le respect de l'autorité parentale et des enfants,
- b. l'évitement dans le cadre de la vie commune :
 - i, ne pas commettre de “péché” (= violation du caractère inviolable) contre la personne (cinquième commandement), la famille et le foyer (sixième commandement), contre tout ce qui est disponible (septième commandement) ;
 - ii, ne commettez pas de péché contre le droit à la vérité (huitième commandement)
 - iii. ne pas désirer par péché le plaisir sexuel (neuvième commandement) ou les possessions (dixième commandement).

O. Willmann note que les premiers commandements passent de l'intime conviction au comportement en passant par la parole, tandis que les derniers interdits inversent l'ordre : du comportement aux désirs intérieurs en passant par la parole (huitième commandement ; “ ne mens pas “).

Nominalisme, abstractionnisme, idéationnisme. -

Pour le nominaliste conséquent, les formules sont des “mots” ; pour l'abstractionniste, des “concepts vérifiables” universellement valides ; pour l'idéationniste, des “idées de Dieu”.

Treizième échantillon. -- La théorie platonicienne du langage. (75/77)

Fidèles à notre méthode, nous faisons ressortir quelques points curieux.

Bibl. :

-- B. Mojsisch, Hrsg, *Sprachphilosophie in Antike und Mittelalter*, (Philosophie du langage dans l'Antiquité et le Moyen Âge), Amsterdam, Grüner, 1986 ;

-- W. de Pater/ W. van Langendonck, *Natuurlijkheid van de taal en ikoniteit (Platon en hedendaagse taaltheorieën)*, (Naturalité du langage et ikonicité (Platon et théories contemporaines du langage)), dans : Tijdschr.v.Fil. 51(1989) : 2 (juin), 256/297.

-

Encore une fois : la question prééminente pour Platon est : "Dans quelle mesure un nom est-il vraiment 'bon' (précieux) ? Comment un nom est-il réellement "bon" ? (Ceci renvoie à l'existence et à l'essence).

En guise d'introduction. --

R. Rehn, in : *Mojsisch*, o.c., 63/119, parle de la connexion "onoma (nom)/ pragma (réalité visée par un nom)" et "onoma (nom)/ logos (phrase, texte, dans lequel un nom est incorporé)". Ceci, depuis Parménide d'Élée (-540/...) en passant par Protagoras d'Abdera (-480/ -410) et Prodikos de Keos (-465/...) jusqu'à Platon et Aristote.

Platon poursuit cette tradition. Ceci d'autant plus que D. di Cesare, dans *Mojsian*, o.c., 1/16, parle de la conception linguistique d'Héraclite d'Ephèse (-535/-465), qui note qu'"une partie de la réalité est un signe pour cette même réalité".

B. Mojsisch lui-même parle, o.c., 35/62, du dialogue *Sophistes* de Platon dans lequel l'utilisation "dialectique" du langage est discutée : là où les Sophistes, avec leur rhétorique, abusent des noms, Platon défend leur utilisation vraiment "bonne"... Sur ce sujet, voir le cours de rhétorique.

Le dialogue *Kratulos* - d'après le nom de son professeur héraclitéen - est discuté dans B. Mojsisch, o.c., 17/34, où il est affirmé que le dialogue ne porte pas sur les étymologies (Ross) ou sur l'énigme des phénomènes linguistiques (Heidegger), mais sur l'essence du langage.

À partir de l'original, la réalité, les noms sont en principe des "modèles" (de préférence de très bons modèles). Le terme "modèle" ne signifie pas une imitation trop étroitement comprise ("mimèsis", imitatio), mais plutôt une représentation utile de la réalité.

Stoïchiose (analyse factorielle). -

Relisez E.PL. 44 (Stoicheiosis) et 39 (application). Platon, dans le dialogue de *Kratulos*, prend la peinture comme modèle de la langue originelle.

1.-- "C'est aussi ainsi que travaillent les peintres".

S'ils veulent travailler une ressemblance, ils appliquent parfois une couche de violet, -- parfois aussi telle ou telle couleur. Mais il arrive aussi qu'ils mélangent plusieurs couleurs : par exemple lorsqu'ils préparent une couleur chair ou quelque chose comme ça, -- je pense : en fonction de chaque portrait et de ses exigences. -

2.-- De même, nous attachons les sons irréductibles aux choses : parfois un seul son - si nécessaire -, parfois plusieurs à la fois (ce qui donne alors ce qu'on appelle des syllabes).

Nous relierons également les syllabes à leur tour (à partir desquelles sont ensuite formés les noms et les phrases). -

Avec ces noms et ces phrases, nous continuons ensuite à relier : quelque chose de grand cette fois, quelque chose de beau, -- un tout. -

De même qu'il y a un instant, grâce à l'art de la peinture, nous avons assemblé l'être vivant, de même, maintenant, grâce à l'art des noms - ou art du discours (rhétorique) ou quel que soit le nom de cet art - nous assemblons la raison :

Note : -- On voit : c'est la même 'stoicheiosis' (= analyse factorielle holistique) que dans le dialogue de Filebos (E.PL. 39). Mais ici un modèle précède, le tableau.

Le thème du Kratulos.

1.1. Le Kratulos - au sens héraclitéen - affirme que les noms " par nature " représentent la réalité, - notamment les noms du langage primitif. -- Il y a, au commencement, une humanité primitive, qui a fondé une langue primitive.

Les Héracléens sont partis d'une telle langue primitive pour arriver à la vraie réalité. Méthode : trouver l'étymon (le sens originel ou, du moins, le vrai sens d'un mot) à travers les mots qui ont survécu. Découvrir ainsi le sens premier, c'est ipso facto accéder à la vraie réalité.

1.2. Hermogène, élève de Socrate, dit quant à lui : " Je n'arrive à mon tour à aucune autre proposition que la suivante : " La vérité d'un nom n'est rien d'autre que l'accord et la compréhension. (...).

Aucun nom, après tout, ne vient "par nature" ("fusei") à une chose donnée. Ce nom naît de la coutume et de l'usage ("nomoi kai ethei"), -- de ceux qui le confèrent et de ceux qui y habituent leurs semblables". -

2. Sur quoi Platon prend position. Il rejette les deux propositions extrêmes. - Ce n'est pas des noms que procède la "bonne" philosophie du langage, mais de ce sur quoi les noms fournissent des informations.

Après tout, nous savons souvent que certains mots ne sont pas vraiment de bons modèles de la réalité. Que cela suggère-t-il (inconsciemment) ? Le fait que nous avons une ‘opsis’, une connaissance directe, des choses réelles (E.PL. 08, 37, 69), qui peut être améliorée par l’historia, la recherche. Ainsi, nous comparons le modèle (le nom) avec l’original (la réalité visée par le nom).

Conclusion : si l’on connaît la réalité et par les noms et directement, alors la connaissance directe est toujours préférable.

Le langage primitif.

A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 63f., dit ce qui suit. -- Platon soutient que l’humanité primordiale n’est composée que de “sages” (= ceux qui sont doués de perspicacité), de sorte que ses connaissances, consignées dans les mots primordiaux, sont par le fait même de “bons modèles” et une source de connaissance matérielle pour toutes les générations ultérieures, est à rejeter. -

1.-- L’humanité primitive, pour pouvoir rendre les choses réelles, doit, en tout cas, posséder d’abord dans son esprit l’idée qui agit comme une lumière supérieure dans ces réalités. -- En tant que première de cordée, elle ne pouvait pas se fier à des mots préexistants et valables. -

2.-- L’hypothèse selon laquelle les tout premiers noms des choses “émanent de “dieu”” (dieu au sens platonicien et non au sens biblique) est réfutable, car les mots singuliers renvoient à des conceptions fondamentales contradictoires de l’être véritable. Une classe de mots exprime un changement incessant ; l’autre classe, l’immuabilité perpétuelle. Ainsi, l’affirmation selon laquelle l’humanité primitive était “plus proche du monde divin” que nous, l’humanité ultérieure, ne tient pas la route.

La conclusion générale est la suivante :

- a.** en effet, il y a de l’arbitraire dans l’utilisation des mots ;
 - b.** mais rien n’empêche d’appeler désormais “ direct “ ce qui est réellement direct.
- La cohérence linguistique, une fois établie, est une nécessité.

Note : -- Curieux : de Pater/ van Langendonck, a.c., 264, disent que la thèse de Kratulos selon laquelle les mots ont une valeur “iconique” (sens pictural) est soutenue sous une forme rétablie par Ch.S. Peirce, tandis que la thèse d’Hermogène selon laquelle les mots sont des créations arbitraires est reprise par de Saussure (Cours de linguistique).

Ainsi, dans le contexte du Kratulos de Platon, on peut encore aujourd’hui s’engager dans la théorie du langage. Encore une fois, “pas de vieille vache hors du canal” !

Quatorzième échantillon. -- La doctrine platonicienne du jugement. (78/83)

On pourrait objecter : “ Pourquoi s’attarder sur ce que Platon pense du jugement (la proposition, la phrase, l’énoncé) ? “. Pour une réponse, voir J. Derrida et al, *La faculté de juger*, Paris minuit, 1985.

Le titre de cet ouvrage fait référence à I. Kant, l’esprit éclairé en Allemagne, et à J.F. Lyotard, le postmoderne. -

La question à laquelle six écrivains veulent répondre est :

a. Le XXe siècle a pour caractéristique principale le démantèlement des idéaux et des valeurs traditionnels, il est donc en crise profonde et ne dispose d’aucune norme pour le juger ;

b. Qu’en est-il du pouvoir de jugement que l’homme pense avoir ? Scientifiquement, esthétiquement et artistiquement, éthiquement et politiquement, le jugement est examiné sous ce sombre jour. -- Peut-être une conception platonicienne de la question sera-t-elle utile : il suffit de relire E.PL. 17vv. (l’esprit du temps), d’où il ressort que Platon, entre tous, a lui aussi vécu une crise culturelle. --

Juger exige comme condition préalable, entre autres, la certitude de voir la vérité et, si nécessaire, de la prouver dans une argumentation.

Bibl. :

-- A. Mate’, *Kritische Studie : Platons semantische Lehre* (Étude critique : la doctrine sémantique de Platon), dans : *Tijdschr.v.Fil.* 51 (1989) : 4 (déc.), 696/702 ;

-- L.M. de Rijk, *Le Sophiste de Platon* (Un commentaire philosophique), Amsterdam, 1986 ;

-- G. Prauss, *Platon und der logische Eleatismus*, (Platon et l’éléatisme logique), Berlin, 1966. -

Ce qui montre à nouveau combien Platon est encore, dans toutes sortes de domaines, lu et réfléchi.

Pindaros. -

A. Rivier, *Etudes de littérature grecque*, Genève, Droz, 1975, 292, précise comment ce poète lyrique (E.PL. 35) comprend une phrase. Le nom “onoma”, généralement en tant que modèle d’un original (un événement vrai), est central. Le ‘rhema’, verbe, proverbe, est une expression auxiliaire, comme un modèle secondaire qui met en évidence le modèle principal, le sujet : il arrive que le verbe ne soit même pas exprimé ou même qu’il soit utilisé simplement de manière ‘amplificative’, de même que d’autres mots. -

De sorte que la composante nominale et la composante verbale (pour parler avec Chomsky) ne sont que des références à une réalité et ceci afin que le sujet soit presque tout. Il est bon de garder cela à l’esprit lorsque l’on examine la théorie du jugement de Platon, car elle est très similaire à ce que vient de dire Rivier.

Platon. -

La stoïchiosè, c'est-à-dire l'explication de la totalité qu'est un énoncé, tourne autour de trois éléments : l'onoma (un mot qui signifie quelque chose (c'est-à-dire qui sert de modèle)), le rhèma (une autre définition de l'onoma, habituellement appelée "verbe") et le logos (l'énoncé significatif lui-même comme l'ensemble des deux). --

Mais, comme chez Pindaros, comme chez Platon : un logos, une phrase, concerne un pragma, un fait, dont la phrase parle. -

Note : -- Dans l'analyse du jugement à laquelle les logiciens nous ont habitués, on appelle cela : le sujet est l'original (le pas ou moins connu) ; le proverbe est alors ce qui donne des informations sur l'original, le sujet.

C'est - en passant - une bonne analyse -- mais - attention - Pindaros et Platon ne sont pas de véritables sémioticiens ! Pour eux, l'original, l'inconnu ou le moins connu, n'est pas le sujet - onoma - de la phrase, mais "to pragma", la matière sur laquelle s'exprime la phrase. Et toute la phrase est "modèle" parce qu'elle fournit des informations sur le pragma.

Comment faut-il alors comprendre la phrase ? De la manière suivante. -- L'onoma, le sujet, est un (de préférence bon) modèle du pragma, c'est-à-dire de ce sur quoi le sujet "frappe".

Plus encore : comme chez Pindaros, le sujet est aussi bon que tout. Le proverbe - rhèma - est un modèle secondaire - via le sujet - du pragma, la chose sur laquelle. -- En d'autres termes, une phrase "n'est pas vue en termes de signification (sémiotique/sémiologique), mais ontologiquement, c'est-à-dire en termes de réalité. Son centre de gravité se situe en dehors de lui. Pas en lui, comme dans la vision signologique.

-

Note : -- L'intentionnalité (E.PL. 37 : le joug noble) est centrale. Si l'on veut - mais dans un sens radicalement objectif - la vision est phénoménologique. C'est pourquoi nous nous sommes longuement attardés sur la structure du joug noble : le semblable (original), ici le pragma, la réalité objective, est connu par le semblable (modèle), ici le logos tout entier (avec onoma et rhèma).

Et cela grâce à la lumière du bien, du vraiment précieux. Le "vraiment précieux" ici est le fait que, bien qu'une phrase ait une valeur de signe (les théoriciens du signe ont vraiment raison), elle est entièrement en fonction (=au service) de sa valeur d'être (l'orientation ontologique de celui qui s'exprime sur une réalité quelconque (le sujet)).

C'est pourquoi Platon définit la "sophistique" comme "l'habileté à utiliser les mots pour présenter une fausse réalité trompeuse et séduisante".

Cfr. E.PL. 19 (sens péjoratif : spécialiste des sophismes) ; 20 (art magique de Gorgias). - Les sophistes ont été les premiers véritables théoriciens des signes : l'énoncé lui-même, indépendamment de son orientation ontologique, est un ; l'usage "pragmatique" et aussi l'abus de l'énoncé sont deux.

Mais la "philo.sophia", la philosophie platonicienne, est une science - "theoretike tou ontos" (connaissance pénétrante de l'être) - et communique donc immédiatement des données réellement précieuses, également par le biais de mots, mais maintenant en tant que signes se référant à la réalité réelle.

Conclusion. -

Au milieu de la profonde crise des valeurs ("crise du bien"), Platon rétablit la doctrine du jugement d'un certain nombre de sophistes : l'homme, s'il fournit l'effort nécessaire, est en effet capable de porter des jugements valables.

Et c'est ici que nous trouvons l'actualité brûlante de la doctrine du jugement de Platon : Derrida et consorts doutent que, dans la crise du XXe siècle, on puisse encore prononcer des jugements valables. Avec l'effort nécessaire, oui ! (cf. A. Gödeckemeyer, Platon, Munich, 1922, 124f.).

Modèle d'application. -

Éléatisme (Parménide, Zénon ; E.PL. 12v. (La méthode éléatique) avait, comme l'héraclitisme, une grande autorité : n'avait-il pas introduit la pensée stricto-logique ? Cette logique stricte - comme nous l'avons vu (E.PL. 72 ('akribeia')) a charmé Platon. Et pourtant : l'analyse logique des jugements dans lesquels intervient le verbe (ou le nom) "être", le conduit à une rupture formelle avec Élée. -

Bibl. : A. Gödeckemeyer, *Platon*, 125 s. -- À un certain moment de son développement - il évoluait constamment - Platon voit la mauvaise définition de "être" (surtout comme verbe auxiliaire).

Ainsi, par exemple : "Ce mur est". - Les Eléates - et bien d'autres penseurs avec eux - y voyaient une identification totale : "mur" et "être" sont un, et un seul, le même. Non, c'est ainsi que Platon voit les choses : - "Ce mur est" signifie "Ce mur est (être un parmi une multitude d'êtres)".

Ici, l'"être" apparaît comme une idée : bien que l'"être" soit la lumière qui se montre dans le mur parmi d'autres, il ne se montre pas seulement dans ce mur comme une lumière omniprésente : dans tout l'"être" - également en dehors de ce mur - il est présent comme une idée globale, dans et en même temps au-dessus de tout l'être.

La théorie de l'identité. -

Ce qu'Élée a introduit dépend de ce que l'on appelle aujourd'hui "identique" (ou encore "analogue" (= partiellement identique, partiellement non identique)).

En d'autres termes : soit il s'agit du fait qu'une chose coïncide avec elle-même (et c'est l'identité totale), soit - certainement en logique comme théorie du raisonnement - il s'agit du fait qu'une chose coïncide partiellement avec une autre (et c'est l'analogie ou l'identité partielle).

Modèle d'application. -

Dans l'esprit des Eléates, on raisonne, en ce qui concerne les jugements, de la manière suivante. -

a. "C'est une gentiane jaune." --

Le "onoma", sujet, est "ceci" (indiquant la totalité d'un donné) ; le "rhema" (dire) est "une gentiane jaune" (qui, à nouveau, mais avec un nouvel apport, sinon l'expression serait une "tautologie" (dire deux fois la même chose), exprime la totalité du donné).

b. "On trouve une gentiane jaune sur les hautes montagnes des Alpes et des Pyrénées". Le sujet est "une gentiane jaune" (apparemment conçu comme une synecdoque : toutes les autres gentianes jaunes sont incluses) ; la locution "se trouve..." exprime cette fois non pas l'identité totale, mais une partie de celle-ci. --

Le terme "coïncider avec". Lorsque la grande tradition logique parle d'"identité", il s'agit donc de "coïncider avec".

a. 'Ceci' et 'la gentiane jaune' coïncident (expressions totalement identiques).

b. "Une gentiane jaune" et "(se trouve) sur les hautes montagnes des Alpes et des Pyrénées" ne coïncident pas dans leur ensemble,-- mais ils coïncident partiellement. En particulier, l'endroit où l'on peut trouver une gentiane jaune est précisément le même que "les hautes montagnes de ...".

En d'autres termes, la gentiane jaune et les hautes montagnes sont partiellement identiques ou "analogues".

Note : -- Or il se trouve que notre explication n'est pas éléatique mais platonicienne, à savoir que les Eléates (et avec eux un nombre impressionnant de penseurs) confondaient invariablement identité totale et identité partielle ; par conséquent, une phrase comme "Ce mur est blanc" leur semblait être une contre-vérité (en effet : "C'est ce fait même qui est à l'origine de la critique de Platon à l'égard des Eléates).

Note :-- Dans le langage de Platon, "identité" est facilement "identité totale" et "methexis", Lat. : participatio, participation (faire partie de), est le terme pour "identité partielle" ou "analogie". -- Avec cela en tête, le langage de Platon devient clair.

Théorie de l'identité... Le terme "identitaire" signifie "tout ce qui a trait à l'identité". Ainsi les termes "identique" et "non-identique" ou encore "analogue" sont des termes identitaires.

Bibl. : G.Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik and ihre Geschichtschreibung*, (Les revendications des logisticiens sur la logique et son historiographie), Stuttgart, Kohlhammer, 1962. -- Jacoby, dans Eleatische line, définit la logique comme suit. -

1. -- La logique commence par la définition du terme "logique".

Dans la logique traditionnelle (qui diffère des logiques en ce qu'elle inclut une harmologie), quand dit-on que quelque chose est logique ? Chaque fois que ce "quelque chose" est une inférence valide (conséquence, dérivation, décision) à partir de propositions (en langage platonicien : hupotheseis, hypothèses).

L'allemand "folgerichtig" peut être traduit par "correctement". "raisonné correctement". Ainsi, quelqu'un est "cohérent avec lui-même" dans la mesure où il dérive les déductions correctes - valides - de ses propres prémisses.

2. -- La logique précise le terme par une phrase conditionnelle : "si alors...". Il en existe deux types principaux.

A. Déduction, -- Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B. --

Modèle : s'il pleut sur les alpages, les gentianes jaunes sont mouillées. - C'est, logiquement tout à fait correct, car nécessaire,

B. Réduction. -- Si A, alors B. Bien, B. Donc A...

Modèle : S'il pleut sur les alpages, les gentianes jaunes s'y mouillent. Eh bien, les gentianes jaunes s'y mouillent. Donc il pleut sur les alpages. -

Il s'agit logiquement d'une conjecture : on établit un fait (les gentianes sont mouillées) et, étant donné un lien (s'il pleut alors il est mouillé), on en conclut l'"explication" (un lemme, une hypothèse provisoire), c'est-à-dire qu'il pleut. -

Dans la déduction - eh bien, il pleut ; donc les gentianes jaunes se mouillent - il y a nécessité logique ; dans la réduction - eh bien, les gentianes jaunes se mouillent ; donc il pleut - il y a probabilité logique ; rien de plus (non-nécessaire).

3. -- La logique dit que la dérivation met l'identité en premier. -

"Pluie" et "se mouiller" sont une multiplicité, pas identiques. Mais par le processus causal - la pluie engendre le mouillage - ils sont un (ils montrent l'unité dans la multiplicité) : le lieu du mouillage des gentianes et le lieu de la pluie coïncident.

Doctrine de jugement identique. -

Ce qui vient d'être dit du raisonnement, est en réalité déjà vrai du jugement. -- "Ce mur est blanc. Le mur et (la couleur) blanche sont une multiplicité, -- non identiques. Mais le lieu où se trouve le mur et le lieu où se trouve le blanc coïncident. Il y a identité. Il y a une unité dans cette multiplicité.

Les termes "un" et "plusieurs" sont dans l'Antiquité des synonymes d'"identité" et de "non-identité".

Le concept d'"être" est identitaire. -

En tant que verbe auxiliaire, "être" est un verbe identitaire. Il exprime soit l'identité totale : "ce qui est blanc est blanc" ou "le blanc est blanc", soit une identité partielle : "ce mur est blanc". -

L'éléatisme, tout en cherchant et tâtonnant, a reconnu cela. Platon a bien compris la distinction entre "identité" (comprendre : identité totale) et "identité partielle" (comprendre : identité partielle, analogie).

Note : -- Cela ressort également de l'utilisation de tropes, de métaphores (la ressemblance est l'identité : "La fleur alpine est là" (quand quelqu'un montre une gentiane jaune : la gentiane jaune appartient à la collection des fleurs alpines, qui ont toutes la même caractéristique)), -- métonymies (la cohérence est l'identité : "Le remède pour l'estomac congestionné est là" (quand quelqu'un montre une gentiane jaune : cette fleur, si elle est prise via la boisson de gentiane, soulage la digestion, -- ce qui montre que la gentiane jaune et la digestion appartiennent au même système)).

La pensée holistique de Platon est identitaire. Et a deux directions.

A. L'analyse factorielle (stoicheiosis).

Dans la stoïchiosité, le "tout" (une collection) et le "tout" (un système) sont décomposés en éléments et/ou parties. La totalité coïncide partiellement (est partiellement identique) avec les éléments ou les parties.

B. L'induction. -

Dans l'induction, surtout sommative, on prélève des échantillons dans le 'tout' (une collection) et le 'tout' (un système) de façon à examiner la totalité, à sonder, sur au moins un élément ou au moins une partie, grâce à la connaissance directe,-- éventuellement complétée par l'historia, la recherche ultérieure. -

Encore une fois : la totalité coïncide partiellement avec les éléments ou les parties. Il y a aussi identité partielle entre les éléments, selon le cas.

Conclusion. -- Une fois clarifié, l'éléatisme est apparemment une base solide pour la théorie du jugement et du raisonnement.

Quinzième échantillon. -- La doctrine platonicienne du jugement, (84/88)

Nous vivons dans ce qu'on appelle "une multiculturalité". Plus d'une culture, avec ses idées et ses valeurs, prétend, comme à l'époque de Platon, posséder "la vérité". -

Or, Zénon d'Élée est connu pour un schéma de discussion : "ni toi ni moi". Chacune de ces cultures prouve, dans une certaine mesure, son "droit", mais aucune ne donne une preuve convaincante, décisive (= une preuve "apodictique", dans le langage d'Aristote) à tous les hommes.

Or les thèses de ces cultures sont autant de jugements. -- Voyons si Platon n'a pas laissé quelque chose quelque part sur le sujet.

Bibl. : G.J. de Vries, *Plato's beeld van de mens*, (L'image de l'homme chez Platon), in : Tijdschr.v, Fil. 15 (1953) : 3, 426/438, -- de Vries est un connaisseur de Platon qui a un œil particulier pour ce qu'on peut appeler le jugement restrictif, c'est-à-dire le jugement avec réserves. Dit de Vries : Comme chez Platon, tout jugement évoque toujours son jugement correctif, qui aboutit à un jugement restrictif.

Modèle d'application. --

1. Le jugement . -

"Tout le jeu de deuil (tragédie) et le jeu joyeux (comédie) de notre vie" dit Platon quelque part. Comme il le décrit dans le *Faïdon* (le début). - Ici, sans doute, on parle de la tristesse après une vie pleine de déceptions, mais aussi de la joie. -- De Vries explique plus loin. -- La raison : l'homme, avant de s'incarner sur terre, a vécu "un spectacle et une vue bienheureux" et, dans le souvenir - "anamnèse" - de cela, il cherche quelque chose de semblable à nouveau.

Conclusion.

a. Platon peut concevoir la vie sur terre comme une "pièce" (deuil et/ou réjouissance) ;

b, il la voit comme un "mélange" de deuil et d'allégresse.

Il y a plus : "l'homme est un jouet de la divinité". Aux yeux de Platon, c'est même le meilleur aspect de l'homme : il maintient ce jugement "en pensant à la divinité et en étant impressionné par elle". -

Dans le même ordre d'idées - selon de Vries - Platon considère la vie de l'artiste comme un "jeu". Oui, la *theoria*, l'intuition qui pénètre dans l'essence des choses, est en fait "une forme supérieure de jeu".

2. Le caractère restrictif. -

a. L'idée suprême, à savoir le bien (la valeur sans plus) est la seule idée qui soit le bien sans mélange, - le bien pur. Ici, un jugement restrictif est impensable.

b. Toutes les autres idées sont mélangées, -- une harmonie de “bon et de pas bon”. Ambivalent” - à double facette. -- donc le jeu.- ¬Le jeu a un sens positif, mais il a aussi toujours un sens négatif.--

Conclusion. -- de Vries dit que Platon, à la vue d’une telle situation de jeu propre à la vie terrestre, ajoute à l’aspect hédoniste (que le jeu est toujours) un correctif éthique : la vie consciencieuse. Le jeu qu’est notre vie doit tenir compte du fait que notre vie est aussi une série de décisions morales.

Le souvenir du jeu préexistant (situé avant cette vie terrestre), le vécu de l’existence terrestre actuelle comme un jeu, la préparation du jeu futur, plus noble, ne peuvent en aucun cas remplacer le sérieux éthique du choix du bien moral. -

Note : -- Ce que de Vries appelle “jeu”, il vaudrait mieux l’appeler “spectacle”, dans lequel l’homme est absorbé. Relire E.PL. 09 (Théorie pythagoricienne).

Note : -- Lire E.PL. 25 (argument a-fortiori). Relisez surtout E.PL. 27 (Plaisir, conscience, religion).

Appliquer le modèle.

de Vries, a.c., 430. -- Aux yeux de Platon, l’homme est d’abord et avant tout une âme immortelle. Le corps mortel y fonctionne à la fois comme un instrument et comme une représentation de l’âme. -- Il est, d’une part, un outil défectueux et une image déformée. Il peut ainsi devenir une entrave à l’activité de l’âme. Il est alors “une prison” dans laquelle l’âme est enfermée - comme une huître dans sa coquille - et dont elle aspire à être libérée. -

Note : -- Il s’agit d’une expression de la soi-disant “vision dualiste de l’homme” de Platon : il existe un fossé entre l’esprit et la matière, entre l’âme et le corps, de telle sorte que l’esprit et l’âme sont surévalués et que la matière et le corps sont sous-évalués. C’est du moins la vision actuelle.

Selon M. de Vries : “Ce sont peut-être les propositions les plus célèbres de Platon, mais - comme toutes ses propositions - elles n’ont qu’une validité limitée”. (A.c., 430).

Le fait que c’était l’opinion de Platon lui-même est démontré, par exemple, dans son dernier ouvrage, *Nomoi, Lois*, où il dit : “L’homme doit être reconnaissant pour trois biens : les divinités, son âme et son corps”. Ce qui montre la haute estime dans laquelle il tient ce qui représente le plus bas degré de la réalité, le corps. -- Ou encore :

a. L'âme doit prendre soin d'elle-même (rappelez-vous la psychagogie, dont il sera question plus tard) (*Faidon* 115b) ;

b. l'âme doit également prendre soin de tout ce qui est inanimé ; -- elle ne peut se soustraire à cette responsabilité. Dans le corps, elle aspire - comme un oiseau qui regarde vers le haut - à la vision (= perspicacité) des idées, mais - d'autre part - une libération prématurée par le suicide est inadmissible. -

Note : Encore une fois, cet équilibre entre sous- et sur-évaluation.

Chez Platon, il y a dans un certain sens une "libération" de l'emprise de cette vie terrestre. Mais chez lui, cette libération consiste à "s'égaliser à la divinité autant que possible" - c'est l'élément de déification - et cela dans une activité qui reste au sein de la vie terrestre.

Ainsi, par exemple, la recherche de théories pures, sans mélange - c'est-à-dire unilatérales -, par exemple en se détournant du corps, peut rapidement conduire à l'"hubris" (lat. : *arrogantia*, franchir la frontière), -- une attitude qui ne veut pas tenir compte des limites de l'existence humaine.

Ainsi, par exemple, un entraînement trop strict du corps dans le but de le contrôler n'est pas souhaitable. Cf. de Vries, a.c., 430.

On trouve encore chez Platon de nombreux autres exemples de modération d'un jugement par un autre jugement allant dans le sens opposé. - Nous pensons par exemple au fait que Platon voit deux facteurs à l'œuvre dans le cosmos tout entier et dans l'être humain :

a. nous, lat. : *intellectus*, sens, consultation intellectuelle ;

b. *anankè*, tout ce que notre esprit trouve incompréhensible mais doit prendre en compte. En termes modernes : à la fois rationnel et irrationnel.

Note : -- C'est comme si un sens directeur, dans ses jugements, lui renvoyait à chaque écart.

Conclusion. -

1. L'idée la plus élevée le bien est absolument précieux et la source de la valeur partagée, "participée".

2. En dehors du bien, rien n'a de valeur absolue - pas même les propres jugements (de valeur) de Platon. Ils sont, selon lui, également dichotomiques - un mélange de vrai et de faux. Chaque jugement doit être relativisé par un autre. -- en d'autres termes, la totalité -- et non les éléments ou les parties -- est la seule vision juste des choses. Ce qui nous ramène au stoïcisme : nos intuitions individuelles ne sont que des échantillons au sein de la totalité.

La méthode d'opposition des hypothèses. -

La modération d'une intuition par une autre, de préférence opposée, se retrouve dans le dialogue de Parménide,--

Bibl. : A. Diès, trad., Parménide, Paris, 1974. -

La deuxième partie de ce dialogue, hautement philosophique, consiste en une série de postulats. Une longue série de raisonnements hypothétiques, si l'on veut.

a. Si "l'un" (c'est-à-dire tout ce qui apporte l'unité à la multitude par la similitude et la cohérence) existe, qu'est-ce qui en découle logiquement, tant pour l'un lui-même que pour ce que l'un n'est pas ? (o.c., 31/36),

b. Si l'un n'existe pas, qu'est-ce qui en découle logiquement tant pour l'un lui-même que pour le reste ? (o.c., 37/40) -- Si l'on veut : la méthode du modèle et du contre-modèle. Le texte de Platon dit, 135e : "Bien" répondit Parménide. " Mais il y a encore quelque chose à faire

a. Il ne suffit pas de postuler, dans chaque cas séparément, que le donné existe et d'examiner quelles déductions découlent de cette hypothèse.

b. Il faut aussi présupposer la non-existence du même fait. C'est-à-dire que, si vous souhaitez mener à bien vos exercices de raisonnement. -

Voici d'ailleurs, dans le style de l'Eléate Zénon d'Eléa, la méthode. -- Un peu plus loin, le texte dit : "La grande masse ne se rend pas du tout compte que, si l'on n'examine pas un fait sous tous les points de vue possibles, il est impossible d'atteindre la vérité et d'arriver à une compréhension immédiate". -

Note : - Cette "pragmateia" (Parm. 136c), cette méthode, est clairement à l'œuvre dans les exemples de de Vries cités plus haut. Mais dans le Parménide, elle est élaborée dans toute sa finesse logique.

Note : -- ***Bibl.*** : J. Kuin, *Newman en de via media*, (Newman et la via medi)a, in : *Streven* 20 (1993) 3 (déc.), 267/269.-- Il s'agit de J.H. Newman (1801/1890), le cardinal, qui a publié en 1837 un ouvrage : *Lectures on the Prophetic Office of the Church Viewed Relatively to Romanism and Popular Protestantism*, (Conférences sur l'office prophétique de l'Église vu sous l'angle du romanisme et du protestantisme populaire), republié sous le titre *The Via Media of the Anglican Church*, Oxford, 1990. -

Il s'agit d'un ouvrage particulier : ce que Newman soutient avec toute conviction, est réfuté dans le même livre. Après la position anglicane (1837), il défend la position catholique (1877). Non pas comme un exercice de logique, mais comme un mot et un contre-mot concernant deux convictions, l'anglicane et plus tard la catholique, qu'il chérissait.

Oppositionalismes.

Bibl. : J. Muurlinck, *Anthropologie voor opvoeders en hulpverleners (Ideologische manipulatie of zelfbepaling)*, (Anthropologie pour éducateurs et travailleurs sociaux (Manipulation idéologique ou autodétermination)), Bloemendaal, 1981, 17/19 (Oppositionnisme).

Cet ouvrage sur l'agogique nous donne un nouveau terme pour un vieux cas : "L'oppositionnisme apparaît lorsqu'on s'oppose fermement à un certain terme ou concept et qu'on lui oppose un autre terme ou concept, auquel on attribue une validité absolue". (O.c.,17).

Platonique : un concept est confondu avec une sorte d'indignité absolue, l'autre avec la valeur absolue (le bien).

Modèles d'application. --

(1) Biologique/psychologique. --

Les uns absolutisent le rôle de la prédisposition : à la naissance, dans un être individuel (biologique et/ou psychologique), toutes ou presque toutes les possibilités de vie sont fixées (prédéterminées). -- Les autres exagèrent le rôle de l'environnement : un être anobli est, dans son parcours de vie, entièrement ou presque entièrement " déterminé " par l'environnement.

Note : -- Sur le plan platonicien : les deux stoicheia, facteurs, se situent dans la totalité de la vie réelle, dans laquelle ils sont imbriqués avec d'autres facteurs aussi bien qu'avec des facteurs opposés. Pratiquement : la disposition et le centre de la vie déterminent, chacun à sa manière, l'individu.

(2) Sociologique. -

a. Les uns absolutisent les individus humains : ce sont eux et eux seuls qui sont les stoicheia (éléments) producteurs des relations dans une société (par exemple, des relations entre les classes possédantes et non possédantes, entre les riches et les pauvres). Les autres absolutisent la "société" et ses relations comme le seul facteur de travail.

Note : Platonique : situez les deux facteurs dans la totalité de la vie, et vous verrez que les deux jouent des rôles limités. -

b. Ceux qui sont seuls absolutisent le sujet individuel ("je") comme l'agent de toutes les structures. -- Les autres voient les structures comme les facteurs d'effet des individus. Subjectivisme et structuralisme sont donc diamétralement opposés. -

Note : -- Platonique : l'un et l'autre ont tous deux leur rôle propre, irremplaçable. En langage platonicien : il y a " koinonia ", imbrication, existence au sein d'une totalité de ses éléments. On le voit : la stoïchiose et les échantillons d'induction !

Seizième échantillon. -- La théorie de la définition et de la classification.
(89/94)

La définition et la classification sont des formes de jugements, mais elles concernent des concepts. C'est donc ici le lieu d'en dire un mot. -

G.Groot, Peter Sloterdijk, *cynique*, dans : Streven 1985 : Jan., 322/336 .—L' auteur dit que le langage Kunische (= Cynique) est satirique.

Il cite une "définition" (?) à ce sujet : "Lorsque Platon rédigea la définition qui dit que l'homme est "un animal à deux pattes sans plumes" et qu'il fut acclamé pour cela, Diogène de Sinope (-413/-327 ; penseur kunien, qui était considéré comme "l'idéal" des kuniens) pluma un coq nu et l'apporta à l'école de Platon, en disant : "Voici l'homme de Platon !". Ils ont donc ajouté à la définition : "aux ongles aplatis" (A.c, 329). -

On peut pratiquer la "science joyeuse", comme Nietzsche, en suivant une telle anecdote, bien sûr. Mais examinons l'effort que Platon met à définir et à classer pour voir si cette anecdote n'est pas une invention kunienne.

Commençons par un écrivain non satirique.

Bibl. :

-- Al. Koyré, Introduction à la lecture de Platon, New York, 1945-1 ; Paris, 1962-2, 22/35 (Menon) -- Koyré attire l'attention sur la méthode, -- dans le contexte des dramatis personae que Platon écrit (car ses dialogues sont conçus dramatiquement).

Les dramatis personae sont dans le Menon : Socrate, l'interlocuteur toujours central ; -- Ménon, un condottiere thessalien (chef de bande au service d'un parti ou d'un État) avec son esclave sans nom. -

Anutos (qui accusera plus tard Socrate au tribunal). Le thème : la vertu "aretè" (comprendre : la vertu (ce par quoi quelqu'un est vertueux)), -- plus étroitement : la virilité.

A. -- Première partie : -- La définir comme une compétence. -

Tout Grec - Menon en premier - sait (pense savoir) ce qu'est la " vertu ". Et donc Ménon répond : l'homme et la femme, l'enfant et le vieillard, le libre et l'esclave font tous preuve d'un type (sorte) de viabilité, la " vertu ". "Chaque situation, chaque action a sa propre vertu" (o.c., 23).

Mais Socrate (= Platon), avec sa rigueur logique, fait remarquer que Ménon ne fait qu'énumérer des types (espèces) (une sorte de classification, si l'on veut), mais que la nature générale (= être, forme de l'être) n'est pas mentionnée.

“Définir la vertu sans la remettre en question”. Mais Menon ne comprend même pas cette exigence. Ce à quoi Socrate répond : “ Pour que les six genres mentionnés puissent être définis comme vertu, ils doivent avoir quelque chose en commun, à savoir une seule et même “ ousia “, (latin : essentia, essence) “ :

Ce à quoi Menon qui pense maintenant comprendre : “La vertu est l’aptitude à commander. Dans laquelle on reconnaît le condottiere. Sous l’angle de son expérience militaire, il voit la “ vertu “.

Socrate sur ce point : par partie, Menon définit la totalité ! Il y a d’autres sortes.

Note : -- On reconnaît le holisme de Platon : “tous” les types de vertu devraient pouvoir être résumés en une seule définition universelle (induction).

B.-- Partie II. -- Définir l’éthique. -

Le deuxième reproche adressé par Socrate est le suivant : Menon pense “ spécialiste “, “ unidimensionnel “. Il ne fait même pas intervenir la conscience, la “ justice “ dans le commandement.

Relisez maintenant E.PL. 85 (avec les références qui y figurent) : Socrate et Platon étaient profondément choqués à la vue de tant d’experts sans aucun souci éthique. La décadence de la démocratie a ouvert la porte à des pratiques peu scrupuleuses.

Il en va de même ici :

- a. aptitude au commandement, oui ;
- b. mais pas sans conscience.

Commander - avec conscience - est la “vraie” (c’est-à-dire consciencieuse, “juste”) forme de commandement. -- En termes modernes, le commandement sans éthique est, pour Platon, une “abstraction” au sens de “para.frosune”, c’est-à-dire qu’il évite la question de la conscience. Au sens de Menon, la “ vertu “ - “ andreia “ plutôt - est la virilité, qui sans grande conscience prend parfois des formes cyniques. On peut le constater quotidiennement dans le comportement des “tyrans” (dictateurs), qui sont aptes à gouverner, mais sont sans conscience. --

Note : Platon dit quelque part que le tyran typique est comme les criminels sans scrupules qui réalisent en plein jour ce qui peut être vécu dans certains rêves nocturnes. Ils échangent l’atmosphère sans conscience des rêves nocturnes avec le comportement lié à la conscience pendant le jour.

Conclusion. -

1. Définir est une chose. C’est en soi une compétence.
2. Définir consciencieusement, c’est inclure la conscience dans la définition générale. Ainsi, l’acte d’un être humain devient un acte humain comme le disaient les scolastiques médiévaux (actus hominis, actus humanus).

Tout cela est maintenant très clair dans la suite. -- Menon, pensant avoir enfin saisi le point, répond : “Socrate veut une définition générale. Bien ! Regarde : “La vertu est à la fois le désir des bonnes choses et la capacité de les faire. -

Ce à quoi Socrate, se corrigeant, en vue d’une “vraie bonne définition”, répond : “Regarde le voleur/la voleuse :

- a. Il convoite les bonnes choses ; de plus, il a la capacité de les acquérir ;
- b. Mais ils n’ont pas de conscience. -- Ils sont capables de convoiter et d’acquérir, mais pas de convoiter et d’acquérir avec conscience”.

Note : Socrate veut dire par là qu’ils sont “ vertueux “ (aptes, capables, “ habiles “, c’est-à-dire dotés de “ technè “, de spécialisation), mais qu’ils ne sont pas “ vertueux “. Socrate résume brillamment :

- a. Votre définition, Menon, comporte un terme de trop, le mot “ bon “ (aux yeux de Socrate, personne ne désire des choses non bonnes, du moins pas consciemment).
- b. Votre définition comporte un terme de trop, à savoir le mot “juste” (= consciencieux), car la vraie vertu inclut la conscience.

Note : Lisez maintenant E.PL. 67 (Realpolitik) : le Realpolitiker est un cas de vertu sans trop de vertu. -- Nous connaissons tous, peut-être, de telles personnes : “Un très bon professeur ! Mais il n’a pas de conscience : on ne sait jamais comment le tenir”.

La compétence est ‘aretè’, la préparation à une tâche. La conscience est aussi ‘aretè’, à la hauteur de la tâche, mais avec un adjectif, ‘moralité’.

Note : -- Le problème que Platon traite dans le Ménon est fondamentalement ancien : dans les cultures archaïques, on rencontre le ou les magiciens noirs :

- a. il (elle) est expert(e) en matières occultes (‘vertueux’) ;
 - b. mais il (elle) n’a pas de conscience (et est donc également appelé(e) “noir(e)”)... Cela rappelle les paroles du serpent (Satan) à Eve dans le paradis terrestre : “Tu seras comme :
- a. à des divinités (c’est-à-dire à des savants),
 - b. versés (littéralement, ‘connus’) dans le bien et le mal (c’est-à-dire, sans scrupules) (Genèse : 3:5).

Note : -- L’aptitude à “définir” est toujours d’actualité. En passant, il convient de se référer à J. Royce, *Principles of Logic*, New York, 1912-1,1961- 2, où il est fait explicitement référence à la méthode platonicienne de définition. (o.c., 12). -- Ce qui indique une réception récente.

Note : -- Alasdair MacIntyre, *After Virtue (A Study in Moral Theory)*, (Après la vertu (Une étude de la théorie morale)), Londres, 1981, contient, entre autres, une critique sévère du rationalisme éclairé occidental. Après l'effondrement de la scolastique médiévale (800/1450), sous les influences "critiques" de R. Descartes (1596/1650, rationaliste intellectualiste) et de J. Locke (1632/1704, rationaliste empiriste) et de leurs contemporains, une éthique a émergé qui a conduit l'homme occidental à considérer avec suspicion tout ce qui est vertueux.

En effet, quiconque se présente aujourd'hui comme "vertueux" risque d'être considéré comme arriéré ou puritain.

MacIntyre soutient que seul un retour à une éthique de la vertu (c'est-à-dire une théorie qui inclut la "compétence", l'"expertise" et la conscience) peut nous sauver de la crise des valeurs éthiques.

Note : -- Le différentiel platonicien se lit comme suit :

homo technicus purus
aptitude
sans vertu

homo plonicus
aptitude
vertu

homo moralis
sans aptitude
vertu

Le dernier type est parfois appelé, dans la démarche, "l'homme de bien", -- mais sans vertu.

L'énumération définitionnelle et l'énumération typologique.--

Le concept d'énumération est, en logique, un concept de base. -- Platoniquement parlant, il apparaît sous deux formes.

A.-- La méthode synoptique.

Le terme "sun.opsis" signifie littéralement "voir en même temps ou ensemble". D'où, entre autres, "résumé".

Modèle d'application.-- Menon, E.PL. 90, énumère six types de vertu : hommes/femmes, enfants/vieux, libres/esclaves, tous arrivent quelque part " par la vie " (qui est " aretè ").

Autre modèle : le cheval, le chien, le chat sont des types (espèces). -- "Passé par la vie" et "animal" sont les sunopseis, les résumés, des deux séries. -- Où se trouve maintenant le résumé définitoire ?

a. Dans les termes "vivre,... passer à travers" (l'énumération de ces deux éléments reflète le contenu du concept de Menon de "arete", compétence de vie).

b. Le terme " animal " est déjà une énumération couverte, par exemple " vivant, être, corps biologique " (un être qui vit sous la forme d'un corps biologique est un animal). Comme le dit J. Brun, Platon et l'Academie, PUF, 1983, 45 : " La sunopsis va du multiple à l'unique ".

Un autre terme, chez Platon, est “ sun.agogè “, pour rassembler (Faidros 266b). “C’est de cela que je suis amoureux, Faidros, -- de divisions (‘diareseis’) et de résumés (‘sunagoga’). Ceci, afin de pouvoir parler et penser”, dit Socrate, Faidros 266b. -- Ce qui nous amène au deuxième type.

B. -- La méthode diarétique...

Di.aireisis” est “passer de l’un au multiple”. Lat. : divisio, division. -- Séparer une collection en ses sous-ensembles, -- d’un système en ses parties est “di.aireisis”, division. -- Relisez maintenant E. PL. 70 (universaux). -

On passe du “genre” (collection universelle) aux “espèces” (sous-ensembles) ou “types”. Ainsi, le concept général d’“animal” peut être divisé en l’énumération “cheval, chien, chat, ...”. -- On voit que l’énumération est également présente ici, mais elle a un sens différent. -

Conclusion -- L’énumération définitoire parle des éléments qui composent une définition ; l’énumération typologique ou spécifique parle des espèces qui composent un genre.

Ce qui prouve encore une fois que le holisme domine la pensée de Platon : l’“énumération” n’est possible que main dans la main avec la stoïchiosé, l’analyse factorielle, et sa méthode, l’induction avec son échantillonnage en totalité.

Dichotomies. -- “Dicho.tomia” signifie “couper en deux”. -

Bibl. :

-- D. Parrochia, *Un modèle formel des processus dichotomiques platoniciens*, dans: *Revue de Métaphysique et de Morale* 91 (1986) : 3 (juil/ sept.), 354/364. -- L’ auteur tente, d’une manière formalisée, d’apporter de la clarté aux dichotomies de Platon.

Nous nous limitons à des exemples. -- Dans le Faidros, par exemple, Platon parle de “ manie “, de sortie de soi, de “ transe “. La dichotomie est : manie humaine et manie divine. Le divin est, dans une énumération célèbre, classé comme suit transports prédictifs (prophétiques), purificateurs (exorcistes, cathartiques), poétiques et érotiques.

Autre exemple : le sens de la beauté est classé dans la dichotomie “inné/acquis” (où l’inné est caractérisé comme le non contrôlé et l’acquis comme le contrôlé).

Le sens incontrôlé de la beauté - la “beauté” a un sens très large dans la Grèce antique : être absorbé par - est classé comme la gourmandise, la boisson, le sexe. En effet, celui qui vit de cette manière “ monte dans le plaisir “ (qu’il trouve “ beau “).

“**Kenning**”. -- Notez le point sous le premier “e” de ce mot en vieux norrois (ndlr : pas possible dans le programme informatique Word). -- Dans la littérature vieux nordique, une dichotomie ou une notation est utilisée pour caractériser poétiquement un fait.

Appl. mod. -- “Fleina brak”, le bâillement des flèches, ou “flein brak” (vautour des flèches). -- Un terme est défini par un double composé nominal (c’est-à-dire nomen, mot (nom) + nomen au génitif) -.

Le terme “fleina brak” ou “fleinbrak” est un tel terme pour une bataille qui est ainsi (om- ou décrite). D’ailleurs, chaque partie d’une telle notation peut à son tour être définie par une telle dichotomie. (Cfr. G.u.I. Schweikle, Metzler Literaturlexikon (Stichwörter zur Weltliteratur), Stuttgart, 1984, 224).

Ce qui prouve que la méthode dichotomique de Platon va beaucoup plus loin qu’à première vue.

Note : -- J. Royce, *Principles of Logic*, N.Y., 1961-2, souligne que les définitions de Platon sont particulièrement servies par le fait qu’aucun concept n’existe isolément. Les concepts forment un système. Des notions singulières ou privées peuvent, superficiellement, sembler sans rapport. -

E. De Strycker, *Bekn. gesch.*, 98, dit : Platon appelle l’interrelation ‘koinonia’ (communio, communauté). Ainsi, “trois” montre la “koinonia”, la connexion, avec “nombre impair” (c’est un nombre impair), -- “neige” avec “froid d’hiver” (la neige forme un système avec le froid d’hiver). -

Note : -- Les platoniciens ultérieurs ont projeté ce système de pensée dans le monde des idées : Le “kosmos noëtos” (Lat. : mundus intellegibilis, monde de la connaissance et de la pensée) -- ce qui démontre à nouveau le holisme platonicien.

Note : -- Définir et classer se fait, bien sûr, à la lumière des idées omniprésentes. Mais définir et classer n’est pas une opération sur les idées elles-mêmes. Mais c’est un traitement des concepts, qui sont des “modèles” (images) des idées.

Ainsi Menon définit à la lumière des idées (lumière plutôt sombre pour lui), mais évidemment à partir de son expérience singulière (condottiere).

Socrate, Platon définissent le même concept d’aretè, d’aptitude à vivre, mais aussi à la lumière des idées (les mêmes, d’ailleurs) et... aussi à partir de l’expérience singulière. Pourtant, la compréhension mutuelle, le dialogue, sont minimes.

Dix-septième échantillon. -- La théorie platonicienne du raisonnement. (95/104)

Nous commençons par une observation fondamentale : “La pratique de la science elle-même est (...) non pas le point de départ des principes, mais la recherche” des principes -- la recherche de “la cause” des “phénomènes”. -

Plus tard (c’est-à-dire les phénomènes) on a ; plus tôt (c’est-à-dire la cause) on doit trouver : (W. Klever, *Een epistemologische vergissing ?* (Une erreur épistémologique ?), in : B.Delfgaauw e.a., *Aristoteles (Zijn betekenis voor de wereld van nu)*, (Aristote (Sa signification pour le monde d’aujourd’hui)), Baarn, 1979, 39).--

Klever ajoute, a.c., 42, “En cela, Aristote a élaboré sur le Platon plus ancien - qui a évolué dans cette direction.” -

Note : -- Apparemment, Klever parle de la science non-axiomatique dans le texte cité. Car les axiomatiques, les présupposés, sont précisément des “ principes “ dont on part, -- de préférence d’une manière aussi déductive que possible. Relisez E.PL. 82 : La science axiomatico-déductive diffère de la science réductive.

Le fait que Platon ait ouvert la voie, même très tôt, est clairement démontré par la méthode inductive qu’il avait déjà héritée de Socrate (E.PL. 22v.). Le Platon plus âgé a plutôt évolué dans le sens pythagoricien. Mais jusque-là... -

Pourquoi commençons-nous par un texte sur les “ commencements “ ? Parce que le mot “ principe “ est la traduction - une des traductions possibles - du mot grec ancien “ archè “, principe (E.PL. 44). Or ce mot “ principe “ est - du moins en grec - fondamental pour tout raisonnement.

Le terme “archè” présuppose que gouverne,--

Selon le *dictionnaire de Bailly/Egger*, 281, le sens général de “archè” est : “quelque chose qui (co-)détermine quelque chose d’autre ou soi-même”. En d’autres termes : “facteur”. -- Les sens dérivés peuvent être classés comme suit.

A,-- Autorité, pouvoir, commandement. -- Fonction publique. -- Ainsi “hai archai”, gouvernement (ceux qui contrôlent un groupe). O.g. métonymie : domaine, territoire, -- empire, principauté (sur lequel on règne).

B,-- Début, - principe. -

Ainsi dans l’Iliade 22, 116 : “le début (l’origine) d’une querelle”. Fin, limite ultime.

Ainsi : l’extrémité d’une corde (là où elle commence) ; le début d’une ramification, par exemple, là où un cours d’eau commence à couler dans deux directions (début de scission). -- Préposition : “praxeon archai kai hupotheseis (Démosthène)” (prépositions et fondements qui régissent les actions).

D'ailleurs, l'extrême de quelque chose implique que si l'on saisit cet extrême, on "contrôle" cette chose.

Conclusion. -- Le terme "archa" inclut le phénomène de "contrôle" : par exemple, les actions sont contrôlées par leurs présuppositions et leurs bases... Mais en même temps, "archa" inclut aussi "rendre intelligible", expliquer. En effet, celui qui veut comprendre un territoire, par exemple, ferait bien de prendre en compte ce que ce territoire "contrôle" (et ce mot est pris dans de nombreux sens différents).

Le plus ancien texte philosophique grec connu.

Anaximandros de Miletos (-610/-547) dit : "L'archè, la prémisse, de l'être est 'a.peiron' (Lat. : infinitum, le fluide qui traverse tout l'être). Cet archè est tel que dans ce qui est à l'origine des choses, celles-ci périssent aussi. Et cela nécessairement. Car elles se réparent mutuellement de leur iniquité, -- selon l'ordre légal du temps. (Fr. 8 1).
-

Quelle que soit l'interprétation correcte de ce fragment, il est clair que le terme décisif "archè" y apparaît déjà - si tôt. L'idée est la suivante : " Par quoi l'être est-il gouverné, et donc par quoi devient-il intelligible ? ". Par l'" archè ", lat. : principium, qui est ici quelque chose de malléable, d'informe, qui est ouvert à toutes les formes et apparaît donc " fluide " (coulant).

Note : -- La recherche d'un principe, d'une prémisse, est toujours d'actualité. -- *Philosophie und Begründung*, (Philosophie et justification), Frankf.a.M., 1987, en témoigne : dix auteurs discutent du problème de la " justification " et/ou du fondement comme le travail de philosopher par excellence. En particulier, la question d'un fondement "définitif" (=base, prémisse) apparaît comme une question primordiale. -

Cette question est aiguë parce qu'il y a maintenant plus d'une tendance qui prétend que demander un " dernier fondement " (un archè qui régit tous les autres archè) n'a pas de sens. Même toute " fondation " (tenter de justifier ses hypothèses) n'a pas de sens, aux yeux de certains. " Le monde est là, sans aucun " sol ". " -

Autres événements : R. Macken, *Kuniek*.-- Le premier congrès de l'"Institut pour la réalité et le sens ultimes" en Europe (25/28.09. 1985), in : Tijdschr.v.Fil. 47 (1985) : 4 (déc.), 690/692. Encore une fois : la "réalité ultime" est le dernier archè qui "contrôle" le reste.

Le terme “foundationalism” (également : “fundamentalism” ou “integrism”)

Il indique que, contrairement à un certain courant septique qui doute de tout “fondement”, on s’accroche néanmoins à des hypothèses de préférence solides et traditionnelles de toutes sortes. Le phénomène de la “multiculture” joue certainement un rôle ici : un courant croit que ses “fondements” sont les bons - voire les seuls - tandis que l’autre prétend que les siens sont les bons - les seuls, bien sûr. Et le “proclame” avec conviction.

Soit dit en passant, le platonisme, qui n’est pas si prompt à porter des jugements “uniquement justes”, mais qui adopte généralement des positions “restrictives”, se situe pour ainsi dire complètement en dehors de ce type de “fondationnalisme”. Ce qui ne signifie pas pour autant que pour Platon il n’y a pas de fondements. Au contraire : sur le plan mythique, pensons à sa croyance populaire ; sur le plan philosophique, pensons aux idées comme présupposés suprêmes, en particulier l’idée du “bien” (valeur-sans-plus).

Il va sans dire que le principe de la raison (ou du fondement) nécessaire et suffisante joue ici un rôle très décisif : “Le principe du fondement suffisant ne signifie rien d’autre que que tout a besoin d’un fondement”. (C. Schoonbrood, *Het beginsel van voldoende grond*, (Le principe de raison suffisante), in : *Tijdschr. v. Fil.*, 1956:4, 577), --

Dans le langage de Ch.S. Peirce (1839/ 1914 ; pragmatiste américain), cela ressemble à ceci :

a. le fait étonnant *f* est établi (étape d’observation) ;

b. si la prémisse *v* était vraie, le fait *f* ne serait plus étonnant (c’est-à-dire qu’il soulèverait des questions), mais semblerait “naturel” “compréhensible”. Cfr. W.B. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, New York, 1966, 98.-Cf. E.PL. 31 (vérité ontologique, c’est-à-dire intelligibilité), -- 45. --

Note : Selon H.J. Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, (Variabilité et discipline de la pensée), Munich/Bâle, 1967, 18, le principe de la raison nécessaire et suffisante n’a été introduit en philosophie que par G.W. Leibniz (1646/1716).

Néanmoins, il est - prononcé ou non - le principe prééminent même chez les présocratiques. Et pour Platon, “Rien n’est sans raison”.

Note : On dit que G.E. Moore (1873/1958, dans son *A Defence of Common Sense* (Une défense du bon sens), (1925), neuf ans avant K. Popper, a remis en cause le fondamentalisme : toute fondation a une fin et toute connaissance n’a pas besoin d’être “fondée” !

Note : Il est frappant de constater qu'avec la crise des “fondements” de toute notre culture, la fameuse “raison” des Lumières-Rationalistes est compromise. Pour preuve (parmi de nombreux autres textes) : H. Parret, éd., *In alle redelijkheid (Standpunten over het denken, spreken en handelen van de redelijke mens)* (En toute raisonnable) (Points de vue sur la pensée, la parole et l'action de l'être humain raisonnable)), Meppel, Boom.

Une série d'articles sur la “raison” et son “statut” (en langage platonicien : sa “valeur réelle”).

S'il est vrai que la “raison” est le fondement de la philosophie, de la science et même de la “vie raisonnable”, la crise de cette raison et de son “caractère raisonnable” est très grave pour ... le rationaliste. -

Mais - heureusement - Platon ne s'appuie pas uniquement sur la “raison” au sens actuel de ce mot. Le mot “esprit”, au sens de

- a. de l'esprit intuitif et de la “raison” raisonnante,
 - b. esprit (sensibilité à toutes sortes de valeurs) et volonté (capacité de s'engager),
- constitue le véritable fondement chez Platon. De sorte que sa pensée échappe, au moins en partie, à la “crise de la raison (rationaliste)”.

Le modèle platonicien du “raisonnement réellement valable” original . -

Ce qui est jusqu'à présent certain, après tout ce que nous avons dit ci-dessus..., c'est qu'un premier modèle de pensée “réellement valable” a été trouvé par Platon dans le langage.

Relisez E.PL. 75vv. (théorie du langage : langage primitif), - aussi 39 (modèle de Filebos), 76 (comme les peintres, le langage aussi : là le modèle du modèle (langage) est la peinture).

Mais écoutez : “La méthode hypothétique est empruntée par Platon aux mathématiques” (E. De Strycker, *Bekn. gesch.v.d. Ant. fil.*, 103).-1 - E.PL. 72 (“blanc” =/ “approximativement blanc”) nous a déjà donné le change : l'akribeia mathématique, l'exactitude, est l'une des caractéristiques du platonisme en tant que méthode.-.

Ce n'était pas la theoria - E.PL. 09 (Pyth. theoria) - “regarder avec compréhension” ? N'a-t-il pas été traduit par les Romains par “speculatio”, espionner ? L'observateur ne regarde-t-il pas de très près ? N'est-ce pas précisément pour cette raison que la traduction de theoria par notre actuel ‘be- ou behold’ (qui manque de cette précision) n'est pas fortement déconseillée ? -

Mais les mathématiques, en tant que modèle de l'original - le raisonnement platonicien - étaient plus que la simple précision, oui, l'exactitude : elles ont donné la méthode que l'on appelle très justement “la méthode hypothétique”.

Bibl. :

- W. Klever, *Dialectisch denken (Over Platon, wiskunde en de doodstraf)*, (La pensée dialectique (Sur Platon, les mathématiques et la peine de mort)), Bussum, Wereldvenster, 1981, 43/48 (L'État) ;
- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde* (La philosophie des mathématiques), Antw./ Nijm., 1944, 29/56 (Platon) ;
- L. Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*, PUF, 1947, 43/70 (Le mathématisme des platoniciens) ; (The mathematism of the Platonist),
- Fr. Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen)*, Freiburg, 1971, -- 295/327 (*Die Rolle der Mathematik in der platonischen Wissenschaft*), (Le rôle des mathématiques dans la science platonicienne), -- 328/356 (*Die Mathematische Naturwissenschaft Platons*), (La science naturelle mathématique de Platon)).

Nous commençons par une observation. -

Le P. Krafft, o.c., 295, dit : à l'époque d'Anaximandros de Miletos (-610/-547) jusqu'à +/- - 400, les mathématiques (d'alors) ne pouvaient pas être pensées en dehors du philosophe. Krafft le démontre à l'aide d'exemples tirés de l'astronomie, de la géographie, de l'harmonie, de l'art (plastique), --de la technologie (par exemple l'urbanisme).

Les hypothèses sont les suivantes : le "fusis" (la nature) peut être représenté, dans son contenu compréhensible, par les mathématiques (comprendre : arithmétique, géométrie, -- harmonie - et théorie des proportions). -- Ceci présente deux phases inductives.

a.-- Induction sommative, -- Les choses matérielles présentent, apparemment, des formes et des relations déterminables et vérifiables.

b.-- Induction amplificative (expansion de la connaissance). -- De ces représentations mathématiques déterminées, on peut conclure à des données non immédiatement observables, comme la forme de pays ou de continents entiers, -- la forme, les distances, les vitesses des planètes, -- le nombre de planètes ou de mondes. -

Note : -- Première observation : Cela se fait apparemment par "transfert", c'est-à-dire par un raisonnement par analogie : on prend comme modèle des formes et des relations terrestres, physiquement déterminées ; de là, on raisonne sur l'original qui est trop éloigné.

On compte sur le modèle, qui est accessible, pour fournir des informations sur l'original, qui n'est pas directement accessible.

Deuxième observation. -- Le père Krafft y revient plusieurs fois : Les mathématiques préplatoniques sont doubles :

- a. la "physique", qui voit les "entités" mathématiques s'incarner dans la nature ;
- b. "raisonnée", qui situe les mêmes formes et relations mathématiques ou d'autres en dehors (éventuellement au-dessus) de la nature visible et tangible.

Si l'extension de la connaissance par le raisonnement analogique était un point, l'extension de la connaissance par le raisonnement mathématique et ses applications aux "fusis" (la nature) en était un second et, par conséquent, un point d'une énorme importance. -

Bibl. : B. Vitrac, *L'odyssée de la raison*, dans : Le Courrier de l' UNESCO (Voyage au pays des mathématiques), ((Journey to the land of mathematics),), 1989 : Nov., 29/35.-- Vitrac, auteur de *Médecine et philosophie au temps d'Hippocrate*, (1989), dit ce qui suit . -

a. Les textes mathématiques anciens de Mésopotamie (Irak/Iran) et d'Égypte contiennent, comme les textes chinois anciens, des solutions de problèmes, -- ce qu'on peut appeler des mathématiques "situationnelles", avec un parti pris "théorique" (c'est-à-dire de raisonnement).--.

b. Les mathématiques "raisonnées" antiques - surtout à partir d'Eukleides d'Alexandrie (-323/-283) et au-delà - contiennent des textes axiomatiques - déductifs :

1. A partir des 'axiomes', notions préfixées (= définitions), on arrive à des 'propositions dérivées' par dérivation ;

2. à partir des propositions dérivées, on dérive ensuite d'autres propositions dérivées.

Note : Ce qui est frappant ici, par rapport à nos mathématiques actuelles,

i. l'orientation géométrique (même la théorie des nombres, la statique, l'astronomie sont fondamentalement une étude des figures géométriques (note : voir E.PL. 09 : configuration)) ;

ii. l'arrière-plan philosophique : en d'autres termes, on n'était jamais seulement engagé dans une science "définie" ("positive") et on se préoccupait de son positionnement dans un modèle de vie et de vision du monde. -

Note : -- P. Damerow/ R.K. Englund/ H.J, Nissen, *Indrukken in klei (Het begin van het getal)*, (Impressions dans l'argile (Le début du nombre)), in : *Natuur en Techniek* (Mensuel des sciences naturelles et de la technologie) 59 (1991) : Sept., 696/707, confirme ce que Vitrac dit de la Mésopotamie. "Notre analyse des signes numériques archaïques et des règles de leur utilisation réfute l'opinion selon laquelle les signes représentaient des 'nombres abstraits'". (A.c.,705).-

Les auteurs adhèrent - en passant - à l'opinion du psychologue gestaltiste Max Wertheimer, qui, en 1912, a disséqué psychologiquement les opérations arithmétiques et est ainsi arrivé à la conclusion que, pour l'éveil à une compréhension des nombres véritablement abstraits, un enfant connaît des "analogues de nombres" (ce qui ressemble à un nombre abstrait en est un analogue (un modèle primitif)).

Les recherches de Wertheimer ont été poursuivies et... confirmées chez les peuples primitifs. Ce que l'on pourrait appeler des "proto-mathématiques".

8.4.2. Éléments du platonisme, partie II, p. 100 à 120.

Écoutez maintenant ce que Platon dit, Politeia VI, à la fin.

"J'imagine que vous savez que ceux qui s'occupent de géométrie, d'arithmétique, ou d'une science semblable, mettent les choses en premier. -- Ainsi, par exemple, ils mettent en avant des notions telles que "paire/dépaire", "figures", trois sortes d'"angles", en un mot, tout ce qui appartient au domaine auquel ils consacrent leur investigation. -

Ils avancent ces "hypotheses", ces présupposés, en prétendant qu'ils les connaissent vraiment, car ils ne les justifient ni à eux-mêmes ni aux autres, -- en croyant qu'ils sont prêts pour tout le monde. -- Une fois qu'ils ont avancé de telles propositions, ils déduisent ce qui est déductible d'elles. Ainsi, grâce à un ordre approprié, ils arrivent à ce qu'ils avaient en tête pour leur travail de recherche. -

Note : -- Il est immédiatement évident que Platon entend ici les mathématiques axiomatiques-déductives. Ce qui montre qu'elles existaient déjà, au moins en partie, à l'époque de Platon. Donc déjà avant l'époque d'Eukleides d'Alexandrie.

Les types de connaissances . -

Où, maintenant, Platon situe-t-il cette méthode axiomatico-déductive ? A cette fin, nous relisons Politeia VI, in fine. -- Platon commence par une dichotomie. D'abord, bien sûr, il y a le monde visible et tangible ; ensuite, il y a le monde de la connaissance et de la pensée. En grec "horaton/ noèton".

Le monde visible et tangible. --

1. Le premier type d'"images" ("eikones"), qui constitue le contenu du monde visible et tangible, est appelé "eikasiai", c'est-à-dire des réflexions. Lorsqu'ils s'approchent de l'eau, l'eau reflète leurs eikasiai, leurs reflets. Lorsqu'ils s'approchent d'une surface sombre mais lisse et étincelante, un autre eikasiai, reflet, apparaît. --

2. La deuxième sorte d'"images" (nous savons qu'il s'agit d'"images" ou de copies des idées) sont bien sûr les choses réfléchies elles-mêmes : l'animal réfléchi ou la plante réfléchie ou encore un objet fabriqué par l'homme (artefact), comme l'ajoute Platon lui-même. Le monde invisible. -- Lui aussi est divisé en deux domaines.

1 - Les choses dont parlent les sciences axiomatico-déductives sont le premier type de “réalités” qui peuplent le monde de la connaissance et de la pensée.

L'âme - si elle veut saisir cette partie - émet des hypothèses, -- non pas pour “monter” de ces hypothèses à quelque principe - pensez au terme “archè” (E.PL. 95,-- surtout 96 : dernier sol) ; non : pour arriver à des dérivations (“descendre”) de ces hypothèses. A cela les mots de Platon eux-mêmes. -

Note : -- Il s'agit clairement de la science axiomatico-déductive et de son objet (en l'occurrence les entités mathématiques).

2 - Les choses dont parle maintenant la philosophie de Platon (sa “dialectique”), sont apparemment d'un autre ordre de raisonnement. Ecoutez : “Si l'âme veut saisir la seconde partie du monde de la connaissance et de la pensée, elle émet une hypothèse pour arriver, après cela, à un “principe” sans hypothèse. -- Dans ce cas, elle le fait sans recourir aux “images” dont il a été question dans la première section. Non : au cours de ce genre de recherche, elle ne se laisse conduire que par les idées elles-mêmes”. - Là encore, Platon lui-même.

Note : -- W. Klever, 45 ans, dit qu'avec Platon deux méthodes deviennent claires. -

A. La méthode avant (progressive) - “synthétique”.

Il faut partir de quelque chose - une hypothèse - pour pouvoir “penser”. Mais dans le style progressif, on ne s'attarde pas sur la justification - l'approfondissement de la théorie - de ce qui est présupposé. On va “de l'avant” - de préférence, comme dans les mathématiques axiomatiques-déductives d'alors - déjà “par déduction”.

B. La méthode rétrograde (régressive) - “analytique” -.

Dans la dialectique platonicienne (c'est le nom de sa philosophie), la recherche fondamentale est - ce qu'on appelle aujourd'hui - centrale. Partant de l'une ou l'autre hypothèse - Platon ne pense donc apparemment pas sans hypothèses - on raisonne en direction de “principes d'hypothèses”, de “fondements”) qui justifient, “étayent” l'hypothèse initiale. -

Jusqu'à ce qu'on arrive à un “an.hupotheton”, une hypothèse sans hypothèse. Pour cela, apparemment, l'idée du “bien” (tout ce qui a vraiment de la valeur) entre en ligne de compte. C'est, pour ainsi dire, le dernier fondement de tout ce qui existe et est concevable.

L'homme suppose à plusieurs reprises que quelque chose est vrai et réel (“une hypothèse”), mais prématurément : dans l'étape suivante de la connaissance, il démasque ensuite cela comme “apparence”, jusqu'à ce qu'il arrive au bien.

Note : -- E. De Strycker, *Bekn. gesch. v.d. Ant. fil.*, 103v. (La méthode hypothétique), dit - :

A. La méthode déductive ou synthétique.--

L'approche ordinaire des mathématiciens est ce que Platon appelle "sunthesis", littéralement : concaténation, construction. Ils partent de propositions non prouvées - "archai", principes - qu'ils considèrent comme irréductibles et évidentes. Ils n'ont donc pas - en langage platonicien - à "rendre compte".

B. La méthode déductive ou analytique . -

Déjà E.PL, 60 nous a fait connaître, au sens platonicien, l'"analysis", littéralement : solution, sous une forme particulière, l'analyse lemmatique (une déduction qui prétend connaître l'inconnu). -- Ainsi, on peut avoir un "logos", une prononciation, et en rechercher les "stoicheia", les éléments (pensez à E.PL. 79 : sujet et prédicat composent la phrase). C'est un modèle d'analysis, d'inférence. -

De manière générale, l'analyse consiste à

- a. trouver une proposition bien définie,
- b. trouver à partir d'elle les propositions qui la rendent prouvable. -

Par exemple, au sens socratique-platonicien, la proposition est : "La vertu s'enseigne" ; la proposition à rechercher à l'appui de cette affirmation est, par exemple : "La vertu est une forme de perspicacité". Si l'on ajoute à cela que la perspicacité est "enseignable", il est au moins probable que "la vertu s'enseigne". -

Par "analyse", c'est-à-dire réduction de la première proposition aux deux précédentes, la proposition est "rendue vraie". En langage platonicien : "logon didonai", rendre compte, justifier à partir de prémisses. -- Eh bien, la philosophie en tant que dialectique consiste invariablement à justifier, à tracer des justifications. -- fondement. La philosophie est une analyse, c'est-à-dire une investigation des fondements.

Conclusion. - Ce que dit De Strycker est très similaire à ce que dit Klever à sa manière. Seulement il y a en partie d'autres termes.

Note : On lit maintenant E.PL. 87 : La méthode d'opposition des hypothèses est une application de l'analyse.

Seulement que là, l'accent est mis sur la vérification des suppositions, avec le résultat que l'analyse est en même temps vérifiée par la synthèse (déduction). Donc : à la fois analyse (réduction) et synthèse (déduction). -- Autre exemple de méthode hypothétique : (la preuve par l'absurde. Encore une fois et analyse (on demande un contre-modèle) et synthèse (on le vérifie par déduction).

Mais attention : la méthode lemmatique-analytique est aussi à la fois analyse (le lemme) et synthèse (si l'on élabore un test de ce lemme par déduction) ou analyse (si l'on cherche une proposition de ce lemme afin de le tester).

Déduction/réduction. -

Relisez maintenant E..PL. 82. -- La logique précise le terme “ logique “ avec la phrase conditionnelle “ si... alors “. “ Eh bien, selon Jevons (1835/1862) et dans son sillage J. Lukasiewicz (1878/1956), tous deux logiciens, il existe fondamentalement deux types principaux . -

1 -- Déduction. - Si a, alors b. Donc a. Donc b -

Modèle. -- Si perspicacité, alors apprenable. Eh bien, la perspicacité. C'est la dialectique avancée, “ synthétique “, de Platon. Avec la différence que déjà un sens hypothétique vient en premier : “ si A, alors B “.

Si A est ensuite établi dans les faits - par exemple en montrant que la vertu tient ou tombe avec la perspicacité - alors, en vertu du lien “AB”, le raisonnement est complètement irréfutable. Car il découle de l'axiome “si A, alors B”, dont il découle.

2.- Réduction. - Si a, alors b. Donc a.-

Modèle. - Si perspicacité, alors apprenable. Alors apprenable. Donc perspicacité. -- C'est la dialectique rétrograde, “analytique”. Voici une autre situation : l'axiome peut s'appliquer, mais il n'est pas nécessaire ! Après tout, il y a des choses qui peuvent être apprises mais qui ne sont pas intuitives : pensez aux chiens dressés (qui apprennent mais sans intuition (humaine)). Tant que le fait établi “quelque chose d'apprenable” n'est pas un insight sans ambiguïté, l'axiome n'est pas applicable.

Mais il peut s'appliquer. Il s'agit d'une conjecture, d'une pure hypothèse. En attente d'un test avant ou arrière. -

Conclusion. -- Les vrais et, d'ailleurs, les très bons logiciens -- en d'autres termes -
- continuent la méthode hypothétique platonicienne.

Les séquelles de Socrate. - L. Brunschvicg, Les étapes, 50, dit que déjà Socrate travaillait hypothétiquement. Il ramenait systématiquement et méthodiquement ses interlocuteurs aux présupposés - généralement inconscients - de leurs jugements. Mais ce sont leurs “hypothèses” individuelles (croyances personnelles et inconscientes). -

Platon, dans sa dialectique générale, étend la méthode hypothétique de Socrate à toutes les “croyances” (compréhensions : jugements) possibles.

Dix-huitième échantillon. -- La conception platonicienne de la philosophie
(105/107)

Jusqu'à présent, nous avons accumulé des matériaux pour arriver à une description approximative de la conception platonicienne de la " philosophie " - l'autre nom est " dialectique " (mais au sens philosophique strict). -- Ainsi, nous avons vu à la fin comment Platon prend les mathématiques comme modèle. Pour tordre ce modèle immédiatement dans son propre sens, bien sûr, puisqu'au lieu d'une dialectique avant (déductive) (propre aux mathématiques axiomatiques-déductives de son époque), il fonde une dialectique arrière (réductrice).

Déjà les paléopythagoriciens supposaient :

a. de dénoter la vie quotidienne,

b. être interprété en termes d'"arithmoi" (harmonies de formes numériques) : "C'est pourquoi toutes les autres choses sont tenues ensemble par elle : salaires, témoignages, élections, contrats, temps, périodes. En général, il est impossible de trouver quoi que ce soit dans la vie quotidienne qui ne participe pas à l'harmonie des formes numériques.

Ainsi Sextos Empeirikos, Contre les mathématiciens vii : 106, résume l'opinion des pythagoriciens. -- Socrate y ressemble - comme en témoigne son apparition sur l'agora, la place publique, à Athènes, pour engager des discussions sur les problèmes culturels de l'époque, qui pesaient sur la vie quotidienne.

Platon a suivi ses traces. Seuls Socrate et Platon ne l'ont pas fait, ou du moins pas seulement en termes d'"arithmoi", d'harmonies de formes numériques.

Ils l'ont fait en termes de "valeur réelle" ou de "réalité précieuse". - Une chose est-elle vraiment précieuse ("bonne") ? Dans quelle mesure est-elle vraiment précieuse ? -- Ou encore : quelle est la valeur réelle d'une chose ? Comment est-elle réellement précieuse ? Telles sont les soi-disant "questions critiques" qui ont été soulevées, ouvertement ou non. Ceci sur la base de l'ontologie de Platon, qui utilisait " l'être " et " le bien " - deux concepts transcendants - comme concepts de base. -

Note:-- Ce point de départ est irréfutable. Raisonnement à partir du contre-modèle :

a. on ne part pas de la question critique du "bien" ou de la "valeur réelle".

b. Immédiatement, la question se pose : "Quelle est la valeur réelle d'une telle prémisse".

En d'autres termes : il y a une ironie tragique ! On ne peut attaquer Platon qu'en le soumettant à son propre point de départ - réalité précieuse ou non. Toute " critique " possible est celle-là.

Conclusion. -- La philosophie, pour les pythagoriciens et les platoniciens, consiste à amener la vie à la (pleine) conscience (= conscience) d'elle-même et du reste de l'être.
--

En particulier : la raison mathématique.

a. Les mathématiciens les appliquent aux entités mathématiques spatiales et numériques et à leurs applications (par exemple, la musique).

b. Dans la mesure où Platon utilise la raison mathématique, il l'applique à la vie. Lorsque, déjà en vie, des personnes vivantes parlent, expérimentent quelque chose dans leur esprit, décident de quelque chose avec la volonté, alors ce qui suit apparaît - grâce à la theoria, à l'approfondissement, c'est-à-dire à l'observation attentive jusqu'à ce que les "fondements" (présupposés) soient exposés - 1.

1. Quels présupposés ces personnes vivantes portent consciemment ou inconsciemment en elles,

2. quelles conclusions en découlent (c'est-à-dire "analyse" (raisonnement réducteur) et "synthèse" (raisonnement déductif)). -

Conclusion : la logique directe des mathématiciens, oui, mais appliquée à des situations vitales ou de vie.

Une première implication. -

Si tel est le cas, la structure axiomatico-déductive ne peut s'appliquer à une philosophie de la vie. Mais la méthode inductive, qui prend des échantillons (spécimens, parties) afin d'obtenir, dans une certaine mesure, une vue, theoria, de la totalité. Totalité qui est traitée dans la stoïchiose, l'analyse factorielle. -- Stoïchiose et induction vont de pair.

Une deuxième implication.

Si c'est le cas, le platonisme ne peut pas être un système fermé. Nous, occidentaux modernes, nous sommes habitués aux "grands systèmes" depuis la naissance de la pensée moderne. -

Les paléopythagoriciens savaient déjà qu'ils étaient faillibles (c'est pourquoi ils ne s'appelaient pas "sophos", sages (c'est-à-dire doués d'une pleine perspicacité), mais "philos", en accord avec la sagesse). -- "Il est toujours en chemin et ne peut commettre de pire erreur que de penser qu'il a atteint le point final, même dans une matière très limitée. (E. De Strycker, o.c., 92). -

"Le système - pour autant qu'on puisse parler de système - est donc essentiellement inachevé. Il consiste en un certain nombre de lignes convergentes - visant un point qui se trouve hors de notre portée" (Ibid.). -- Ce point est apparemment "le bien (l'être)". C'est-à-dire : tout ce qui est réellement valable, ainsi que tout ce qui "participe" à ce réellement valable (methexis, participatio).

Le mélange “nous (esprit)/ anankè (absence d’esprit)”.

Bibl. : G.J. de Vries, **Plato’s beeld van de mens** (l’image de l’homme chez Platon), in : Tijdschr.v.Fil. 15 (1953) : 3, 426/ 436. -

Dans une très brève esquisse de ce que Platon pense du corps humain, signe et infrastructure de l’âme, de Vries se réfère à une dualité, qui domine fortement la philosophie de Platon.

1. Platon, après Anaxagore de Klazomenai (E.PL. 10 ; 24), qui a postulé un ‘nous’ (= esprit gouvernant l’univers) pour expliquer le mouvement et l’ordre (s) dans le cosmos entier, postule que l’univers, en tant que cosmos, c’est-à-dire en tant qu’ensemble harmonieux, contient un but.

De Vries traduit le mot “nous” par “intuition raisonnable douée de finalité”. -- Le corps humain, par exemple, dans la science de l’homme de Platon, montre clairement les signes de la finalité sous toutes ses formes (ce qui n’empêche pas ses réflexions contemporaines sur le sujet de paraître dépassées, bien sûr). --

2. Mais Platon ne sait que trop bien que ce n’est là qu’une facette de notre monde et de l’expérience humaine. Ce que les Grecs anciens appelaient “ananke”, la nécessité, implique deux choses :

- a. on ne la comprend pas et elle apparaît comme sans but, absurde, incongrue,
- b. mais on n’y échappe pas. En bref, un non-sens inévitable. dit de Vries : “ La co-cause anankè, inévitable (note : nous ou insignifiance), qui n’a qu’un sens négatif parce que son existence sans ‘raison’ empêche une formation parfaite du tout selon l’exemple divin “. (A.c.,427). -

De Vries résume : la sensibilité et l’anankè, le non-sens, sont les deux forces que Platon voit dans l’univers.

Conclusion. -- Si un penseur comme Platon voit explicitement deux “forces” (comprendre : facteurs de mouvement) contradictoires dans l’univers entier, il ne faut pas se faire d’illusions : la philosophie échouera partiellement dans son désir d’expliquer.

Aussi : Nous retrouverons encore et encore cette dualité, qui nous rappelle la pensée contradictoire d’Héraclite (E.PL. 14 : l’harmonie cachée). Déjà Héraclite, qui avait fait la connaissance de Platon par l’intermédiaire de son maître Kratulos (E.PL. 75), était convaincu que l’“harmonia” (= fusion) invisible des contraires - par exemple santé - et/ou - maladie - était plus forte que l’“harmonia” visible et tangible, que nous pouvons créer avec notre esprit humain - nous. Platon “réacclimate” ainsi très clairement.

Dix-neuvième échantillon.-- la conception platonicienne de la philosophie.
(108/109)

Philosopher, c'est :

- a. prendre conscience en tant que personne vivante - dans - la société/le cosmos,
- b. dans la lumière absolue de "tout ce qui est réalité précieuse" (l'être bon),
- c. dans la réalisation douloureuse que beaucoup de choses sont "anankè", nécessité sans signification. -

C'est ce que l'échantillon précédent nous a appris. Maintenant, un autre aspect. En particulier : l'aporétique.

Modèle d'application. -- Prenons le schéma du Theaitetos. -- La question essentielle à laquelle le dialogue veut provoquer une réponse est : "Qu'est-ce que le savoir, -- surtout dans les affaires humaines ?". Comme nous l'avons vu plus haut (E.PL. 90), la "connaissance", dans le contexte platonicien, lorsqu'elle concerne les êtres humains, est toujours "theoria, également de l'aspect éthique". En ce sens, l'épistémologie platonicienne est plus que l'épistémologie générale d'aujourd'hui.

Elle l'est encore plus : La "vertu" au sens éthique est une telle "connaissance" (c'est-à-dire un savoir de nature professionnelle et morale). Par conséquent, celui qui "connaît" la "vertu" de cette manière spécifique ne peut s'empêcher d'agir, à la fois avec compétence et de manière éthique.

La connaissance est d'abord examinée en tant que perception. Relisez E.PL. 19, où est discutée la théorie de la connaissance du sophiste Protagoras, -- avec son relativisme inhérent (ce qui est objectivement le même est subjectivement différent). - Recherches complémentaires : la connaissance en tant que 'doxa', opinion, - opinion, opinion individuelle. Sur la base de "justifications". -

Résultat : toutes les définitions soulevées de la "connaissance" sont rejetées comme n'étant pas vraiment de bonnes définitions. L'enquête s'enlise là-dedans. En d'autres termes : pas de réponse positive.

L'explication. La raison pour laquelle ce dialogue s'enlise est certainement que la méthode de Socrate - la maïeutique - vise à amener les hypothèses individuelles des interlocuteurs à la pleine conscience. Comme le montre E.PL. 104. -

Mais il est tout à fait possible que, dans ce dialogue comme dans d'autres, Platon ait lui-même soumis ses propres présupposés.... Mais il est tout à fait possible que, dans ce dialogue comme dans d'autres, Platon lui-même veuille soumettre ses propres prémisses ... "à une justification" ("logon didonai", rendre compte) sous cette forme . -

Sa doctrine des idées joue un rôle majeur à cet égard : La connaissance par la lumière des idées ne joue apparemment aucun rôle dans ce dialogue aporétique : on ne va pas jusque-là avec un interlocuteur quelconque.

Le concept d'“aporétique”. -

Le terme “aporie”, dans le langage courant, signifie “être sans issue” (Xénoph. *Anabasis* 5:6,10).-- Transitif : (Platon) “impossibilité d'avancer jusqu'à la pleine théoria”.

Note : -- Lorsque cette étape de l'enquête est considérée comme finale, “aporétique” a le même sens que “scepticisme”.

Bibl. : R. Allen, *Plato's Parmenides*, Oxford, 1985. -- Le dialogue de Parménide est également “aporétique”. De la manière suivante . -- Relisez E.PL 87. -

Dans ce dialogue, la méthode hypothétique est appliquée :

- a. hypothèse 1 : “ L'un est “ ;
- b. Hypothèse 2 : “ L'un n'est pas “. Mais les deux hypothèses conduisent à l'incongruité.

Aporie (philosophique). -

Dans ce contexte, “Aporia” signifie “un nœud dans lequel s'emmêle la faculté de raisonnement pur, pour la connaissance qui procède à la lumière des idées. -- Un tel dialogue explore une question dans toutes les directions possibles. Mais il n'arrive à aucune réponse “vraiment bonne”.

Apparemment, Platon laisse le lecteur du dialogue suffoquer dans son “aporie”. Pour le forcer, dans un sens socratique, à enquêter sur les présupposés : “Comment se fait-il que moi, -- que nous, la communauté des chercheurs, ne puissions pas trouver de “vraiment bonne” définition ?” “N'est-ce pas parce que je, -- nous, n'avons pas les bonnes -- vraiment bonnes -- prémisses ?”. Toujours aussi socratique.

Conclusion - S'il y a vraiment des dialogues socratiques, alors les aporétiques. Ce qui indique une lacune dans le Socratiek. Une lacune qu'apparemment Platon plutôt que Socrate a réalisée.

Aristote attribue à juste titre à Socrate a. l'induction et b. la définition (générale) (E.PL. 22) mais pas la théorie des idées, qui est attribuée sans ambiguïté à Platon. Ce qui - au passage - n'empêche pas Platon qui est un littéraire de mettre dans sa bouche la découverte de la théorie des idées (E.PL. 61 ; Faidon).

Note : -- Pour des explications plus “techniques”, voir V.Goldschmidt, *Les dialogues de Platon*, 24/31 (Les dialogues aporétiques). Nous en retenons un élément : les jugements de valeur sur le “bon/pas bon” (par exemple “propre/non propre”, “conscientieux/non scrupuleux”, “religieux/non religieux”) sont faits par certains, -- non pas sur la base d'une vraie perspicacité (idées doctrinales), mais sur la base de la superficialité.

Vingtième échantillon ... Le concept de la philosophie platonicienne. (110/113)

Philosopher, c'est

- a.** la conscience de soi dans la société et le cosmos,
- b.** dans la lumière absolue de l'idée suprême "le bien" et dans le constat tragique que l'univers et la société (avec la vie en elle) sont "mixtes" (harmonie du bien et du mal).

Ce qui, dans le cadre de la méthode purement socratique, conduit à l'"aporie", -- avec, au mieux, un examen de conscience sur ses propres préconceptions individuelles ou collectives... Un pas de plus : le caractère d'inclusion du platonisme.

Modèle d'application. -- Bibl : A.R. Henderickx, *De rechtvaardigheid in De Staat van Platon*, (La justice dans l'État de Platon), dans : Tijdschr.v.Fil. 6 (1944) : 1/2, 23, 32.—L' auteur y cite le groupe d'opinions.

A. -- Céphalos pense que dikaiosunè (droiture, c'est-à-dire avoir une conscience) inclut le fait de dire la vérité honnêtement ;

Polemarchos pense que la "conscience" consiste à "faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis" ;

Trasummachos pense que la "justice" consiste à donner l'avantage aux plus forts ;

Glaukon dit que "dikaiosunè" est interprété comme un "moindre mal" ;

Adeimantos affirme que l'apparition de "dikaiosunè" est une source de tous les bonheurs terrestres possibles. --

Toutes ces opinions très différentes - habitat par excellence des sophistes et d'un certain nombre de jeunes gens, qui ne savent donc pas à quoi ils doivent se conformer - ne sont possibles - selon Platon - que parce que la lumière de l'idée suprême "le bien (être)" ne passe pas comme élément informatif. -

Ce qui amène Henderickx à conclure : "Dans un premier temps, Platon fait le point sur les opinions dominantes sur la dikaiosunè. De ce tri, il retient comme "pur blé" :

a. la dikaiosunè est une compétence (en matière de justice notamment)

b. c'est une "aretè", une (bonne) qualité de l'âme.-Si la dikaiosunè - et - l' - adikia (l'iniquité) - notez la paire d'opposés dans les âmes elles-mêmes - est située dans l'... Si le dikaiosunè - et le - adikia (iniquité) - notez la paire d'opposés dans les âmes elles-mêmes - sont situés dans le....

Par exemple, pas le milieu commercial (Kefalos), pas le cercle d'amis (Polemarchos), pas la mentalité sans honte de la polis (Thrasummachos), pas la mentalité de compromis (Glaukon), pas l'opportunisme (Adeimantos)". Le mal est trop profond.

B. Bibl. : P. Lévêque, *L' aventure grecque*, Paris, 1964-3, 366s. - L'auteur s'émerveille de l'immense séquelle ("réception") du platonisme après Platon. Il tente, maintenant une ébauche de celle-ci, d'en trouver une explication.

1.- Le fait. -- Le platonisme implique d'emblée une contradiction : il est à la fois connaissance mathématiquement précise et expansion de la conscience ("illumination"), raisonnement commercial et mystique ; il est aussi si ouvert et si "riche" que les systèmes d'apprentissage les plus divers y ont pris racine.

1. Dans l'Antiquité, par exemple, l'aristotélisme s'écarte du platonisme pour le transformer et le déformer à la fois.

La " Nouvelle Académie " (note : depuis -265 (avec Arkesilaos)) défend des thèses probabilistes (note : seul le probable est atteignable), dans lesquelles bien sûr Platon lui-même ne se serait guère reconnu.

Le néoplatonisme (note : 250/600) - splendide rejeton de l'hellénisme (note : après 320 émerge la culture de l'hellénisme tardif) - développe en particulier le trait ascétique (note : favorisant la mortification) du platonisme ainsi que l'ascension mystique vers " l'unique " (qui est Dieu).

2. Ce qui est encore plus frappant, c'est le fait que les grandes religions spiritualistes du monde antique incorporent le platonisme. -- Au premier siècle de notre ère, par exemple, Philon le Juif (25/50), à Alexandrie, s'est risqué à une synthèse de l'Académie platonicienne et de l'Ancien Testament. --

Les Pères de l'Église chrétienne (note : 33/800 : Patristique) voient en Platon le premier degré d'une "sagesse" qui atteint sa perfection à travers le Message chrétien. Le plus grand Père de l'Église, Augustin de Tagaste (354/430), ne serait pas lui-même si, avant sa conversion, il n'avait pas adhéré au néoplatonisme comme à une sorte de foi.

3. -- Le Moyen Âge -- l'Islam comme le judaïsme et le christianisme -- s'est nourri du platonisme.

4. -- La Renaissance, aussi paradoxal que cela puisse paraître, place la "libération de la pensée" sous le signe du platonisme.

2 - L'explication.

-- Si le message platonicien a eu un effet fertilisant sur la pensée occidentale, cela est dû, en partie, au fait que Platon a donné à la pensée elle-même une merveilleuse vie de pensée. -

1. Avant Platon, les penseurs - à l'exception de Socrate - s'expriment dans des traités de prose ou dans des poèmes didactiques.

2. Il abandonne cette forme et fonde le dialogue philosophique, -- une forme de conversation qui est un vrai dialogue,-- avec des personnages réels. Il y a, par exemple, l'incomparable Socrate - le maître de Platon et de plus en plus Platon lui-même - les grands sophistes, ses adversaires, les jeunes gens sophistiqués avec leur naïveté et avec leur grand intérêt (...).

Un monde où rien ne manque, pas même la présence lumineuse de la femme, en la personne de Diotima (Note : Le Souper de Platon 201 d). Un monde dans lequel l'Athénien, le Spartiate, le Crétois cohabitent avec l'étranger. Dans lequel le chétif esclave (qui doit résoudre la question du nombre carré) converse avec les hommes libres qui s'adonnent aux loisirs philosophiques.

Sans que l'auteur du texte soit au premier plan, la vérité, trouvée dans son intégralité, émerge progressivement - au cours de l'argumentation où l'adversaire - selon la méthode socratique et celle-ci dans ce qu'elle a de meilleur - est poussé à bout.

Cette méthode platonicienne de contention implique que Platon, dans les moments les plus sensibles, utilise le mythe comme seul moyen de permettre à l'âme - qui est immergée dans le corps - de pénétrer d'un regard audacieux les réalités transcendantes (= transcendantales).

Tous les contraires se rencontrent dans l'Enceinte platonicienne : d'une baignade rapide dans le fleuve Ilis(s)os aux corps célestes tournant en harmonie, -- d'un cercle d'amis en fête aux durs problèmes de la cité-état, -- de l'évocation sensible de la beauté souriante de la jeunesse aux rigueurs d'une vie morte.

Si le grand maître de l'Académie a eu un tel impact à travers les siècles, c'est qu'il a mis dans ses dialogues toute la délicatesse de sa conscience, la crainte de ses problèmes, la force de ses aspirations, qui représentent un monde qui est sans doute le plus riche que l'Antiquité nous ait laissé". Voilà pour le "panégyrique" de l'historien.

Dialoguer avec la philosophie. -

Commençons par un sophisme. V. Tejeras, Nietzsche et la pensée grecque, Dordrecht/ Boston/ Lancaster, M Nijhoff, 1987, traite de la question de savoir si le Socrate de Nietzsche est bien en accord avec le Socrate de Platon. Ce que Tejera ne clarifie pas. L'interprétation platonicienne de Nietzsche - c'est une interprétation vraie au sens non pas du sens mais du sens - est basée sur un Platon non examiné. Mais cela n'a qu'une importance marginale : l'auteur vise une interprétation dialogique de Platon.

Deuxième échantillon : Tejera dit : --

a. Platon, en tant qu'homme de lettres, transforme des personnages historiques en produits littéraires. Ceci est connu depuis longtemps. Bien que, selon les connaisseurs, il y ait toujours un véritable noyau historique présent.

b. Platon, même lorsqu'il laisse parler Socrate - en son nom, pour ainsi dire - ne reflète pas toujours sa propre pensée. De sorte qu'il reste difficile de dégager toujours avec une certitude absolue la philosophie propre de Platon.

c. La forme du dialogue ne débouche pas sur un traité, mais sur une intuition - une theoria - en devenir. --

Note : -- Ce qui indique pour la énième fois que Platon est beaucoup plus héraclitéen qu'on ne le suppose habituellement, parce qu'on l'identifie a priori à un éléate. Platon, -- selon Tejera -- est un aporétique avant tout, -- pas l'élaborateur d'un système fermé.

Deuxième échantillon : -- En dehors de Tejera comme 'argument d'autorité', il y a par exemple J. Klein, A Commentary on Plato's Meno, Chicago/Londres, Univ. of Chicago Press, 1898 (1965-1).

L'ouvrage est un commentaire sur le dialogue Meno (E.PL. 89vv.). -- Mais l'introduction est intéressante : l'auteur dit que nous devrions lire Platon d'une manière dialogique. Le dialogue est construit comme un drame. Le drame est plus qu'un embellissement littéraire (ce qui en ferait un drame factice). L'émergence de la theoria est littéralement "dramatique", c'est-à-dire qu'elle est imbriquée avec les acteurs et leur processus de maturation. De plus : Platon suppose qu'une "bonne" lecture de ses dialogues se déroule de telle manière que le lecteur lui-même s'imbrique dans l'événement dramatique-philosophique de la pensée. -

Ce qui, encore une fois, est plus Herakleitos que Parménide : Parménide est trop un "stasiotes" pour cela.

Vingt-et-unième échantillon. -- L'ésotérisme platonicien. (114/117)

“Déconstruire l'évidence”. -- telle est la parole d'un J. Derrida, qui n'apporte certes pas de solutions aux vraies questions de la vie, mais qui enseigne la “ lecture “, -- la lecture des textes.

Surtout, Derrida souligne que lorsqu'on lit un texte - texte littéraire, mais aussi scientifique ou même philosophique, par exemple - il faut prêter attention à ce qui n'est pas exprimé dans le texte, mais qui “ co-détermine “ néanmoins ce texte : l'oublié, -- le refoulé, en effet, le refoulé. Car c'est cela qui lui donne parfois son véritable sens. -- C'est cette forme de “ vraie bonne “ lecture que nous allons faire maintenant.

En guise d'introduction. -

“La création de l'Académie en tant que société permanente pour la poursuite des sciences exactes et humaines fut, en fait, le premier établissement d'une université. (Encycl. Britannica, Chicago, 1967, vol. 18, 21).

Il est possible de considérer l'“akadèmeia” comme une proto-université. Après tout, la “science” - au sens ferme (positif) et au sens philosophique - était véritablement un projet de Platon. Cela ressort clairement de l'ensemble de ce qui est exposé dans ce cours d'introduction. La théorie de l'ordre et la logique, bien qu'elles ne soient pas élaborées séparément, ne dominent que trop clairement le platonisme.

Sun.ousia” signifie “exister ensemble”.

Ainsi Platon dit par exemple : “Il tou theiou sunousia” traitant de tout ce qui est divin. Un repas d'invités, ‘sumposion’, est une forme de sunousia, être ensemble. Oui, l'enfantement, selon Platon, a lieu “ sous la forme d'une sunousia intime “ (“ Hè tè̄s paidogonias sunousia “, littéralement : l'ensemble propre à l'enfantement). -- Tout cela fait que le sens - existentiel, “lebensnah”, proche de la vie - est ressenti. -

Eh bien, les leçons que Platon donnait étaient comprises comme “ sunousiai “, être ensemble - littéralement : être ensemble. Selon un néoplatonien tardif, Aristote, qui avait étudié à l'Académie de Platon, parlait dans ce sens. -

La Septième Lettre le confirme formellement : l'étudiant platonicien étudie avant tout individuellement, mais non sans une “communion intime” avec les “camarades”, “afin que l'étincelle de la perspicacité jaillisse” d'un étudiant à l'autre. -

C'est un exemple de filia, le “lien d'amitié” si précieux entre les personnes.

L'ésotérisme derrière les dialogues de Platon. -

Le terme “ésotérique” est utilisé pour désigner la praxis et surtout la doctrine réservée aux initiés. Il s'oppose à “exotérique” ou “public”.

Les thèses de la Tübinger Schule ont remis au goût du jour cet aspect de Platon depuis les années 1959/1963. -

Bibl. .. :

-- H.J. Krämer, *Arete bei Platon und Aristoteles (Zum Wesen und Geschichte der platonischen Ontologie)*, (Arete chez Platon et Aristote (Sur la nature et l'histoire de l'ontologie platonicienne), Abhandl. Heidelberg. Akad. d. Wissensch., phil. - hist. Kl., 1959 : 6, Heidelberg, 1959 (Amsterdam, 1967);-

-- K. Gaiser, *Protreptik und Paränese bei Platon (Untersuchungen zur Form des platonischen Dialogs)*, (Protrepticism and Parenesis in Plato (Studies on the Form of Platonic Dialogue)), Stuttgart, 1959 ;

-- *Platons ungeschriebene Lehre (Studien zur systematischen und geschichtlichen Begründung der Wissenschaft in der platonischen Schule)*, (La doctrine non écrite de Platon (Études sur la justification systématique et historique de la science dans l'école platonicienne)), Stuttgart, 1963.

-- Un excellent ouvrage français sur le sujet est : M. D. Richard, *L'enseignement oral de Platon (Une nouvelle interprétation du platonisme)*, Paris, Cerf, 1966 -- Les fascicules 7/15 (Préface) et 235/242 (Conclusion) en donnent un aperçu.

L'Ecole de Tubingen énonce les propositions suivantes. --

1. On a toujours su que Platon donnait un enseignement purement oral, dans lequel on disait évidemment plus et d'autres choses que dans les dialogues écrits. Le Faidon et la Septième Lettre sont clairs sur ce point.

2. Outre le Faidon 276a/e et la Septième Lettre 344b/c, d'autres indices d'antiquité sont connus. -- En plus de ces témoignages, les allusions à l'intérieur même des dialogues permettent de formuler les propositions suivantes.

2.1. La nouveauté est que l'école de Tübingen soutient que l'essence de la philosophie platonicienne se trouve uniquement dans cet enseignement oral, -- que pour Platon cet enseignement oral contient le seul véritable platonisme. C'est l'original où ... les textes écrits, en tant que modèles, se réfèrent.

2.2. Comme le montre Gaiser, les textes écrits sont simplement “protreptiques” (exhortation) et “parénétiqes” (encouragement) : ils attirent les gens vers les sunousiai, les leçons elles-mêmes. On raconte ainsi qu'une Axiothée, une femme de Flious, après avoir lu la Politeia de Platon, vient à Athènes habillée en homme pour assister aux sunousiai de Platon (Thémistios, Orat. 23).

La Tübinger Schule a ainsi provoqué une vaste discussion qui jette un regard différent sur Platon et toute la philosophie grecque antique.

La philosophie grecque sous un jour différent. La philosophie antique est avant tout une affaire orale. Les textes écrits, par exemple, étaient avant tout destinés à être récités. Ils étaient lus à haute voix.

Thiasos.-- “Thiasos”, “groupe bruyant célébrant une offrande à une divinité (cris, chants, danses)”.

J.P. Lynch, *Aristotle's School*, Berkeley, 1972, affirme que les écoles philosophiques de l'Antiquité étaient des “thiasoi”, des sociétés religieuses.

-- G. Hanfmann, Muses in : *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford, 1950-2, 583, affirme également que les Pythagoriciens, Platon et Aristote ont créé leurs écoles sous forme de thiasos en l'honneur des Muses, les déesses de la poésie, de la littérature, de la musique et de la danse, - plus tard aussi de l'astronomie, de la philosophie, etc. -- Ce que confirme Lynch.

Mustèrion. -- “Mustèrion” (Lat. : mysterium), quelque chose de mystérieux. -- Plus précisément : une célébration religieuse qui se déroule en secret, dans un cercle fermé. -- Dans la *Sumposion* 210a, Platon décrit la philosophie comme un “mystère”.

Ce qui signifie sûrement que c'est quelque chose de réservé aux initiés. -- L'une des caractéristiques d'un “mystère” est que ses idées et ses pratiques ne sont jamais confiées à des textes écrits. -- Cela expliquerait pourquoi Platon agit aussi de cette façon.

“Comme un écho lointain de l'enseignement oral.” -- *Faidros* 275d/e dit qu'une chose écrite “roule dans toutes les directions”. En effet, il propose un enseignement “akroamatique” (= exotérique). “Comme un écho lointain” de ce qui se dit oralement et en cercle fermé.

L'espègle Platon. -- Relisez maintenant E.PL. Elaborer un texte littéraire est, pour Platon, *Faidros* 265c, 276b, “un jeu pour les divinités”. Produire des textes philosophiques est une forme propre et même religieuse de “divertissement”.

Ainsi, son *Timaios* est une histoire - en soi non dépourvue de probabilité - destinée à représenter la naissance du Dieu-Cosmos. Quelque chose de la nature, immédiatement, d'un sacrifice à la déesse Athéna (*Tim* 26c).

Il ressemble à une célébration sacrée (*Lois* 644d) ; un texte, après tout, est à la fois mimesis, imitation, et methexis, participation, du “jeu divin qui était l'ordonnement du cosmos tout entier”.

Platon lui-même souligne à plusieurs reprises qu'il ne faut pas prendre ses pièces littéraires trop au sérieux. Il considère alors avec ironie, ses propres dialogues comme un jeu qui reflète l'amusement des divinités à créer le monde". (P. Hadot, Préface, in : Richard, *L'enseignement oral*, 14).

Note : -- Jusqu'ici, une esquisse de l'opinion de la Tubinger Schule, -- sans sa "reconstruction" de la prétendue "doctrine secrète" de Platon. Pourquoi sans ? Parce qu'apparemment cette reconstruction est très douteuse.

"Cela devient beaucoup plus difficile lorsque l'on veut reconstruire cet enseignement à partir de témoignages écrits ultérieurs, qui sont à bien des égards historiquement peu fiables (par exemple, mélangés à d'autres influences).

Et cela devient encore plus douteux quand on veut considérer cet enseignement reconstruit comme le véritable noyau ("qualitativement le plus important") de la philosophie de Platon et, à partir de là, interpréter les dialogues d'une manière plus systématique". (C. Steel, *Literatuuroverzicht*. (Revue de littérature), -- (Neo-) *Platonica*, in : Tijdschr.v.Fil. 46 (1984) : 2 (juin), 323,-- où Steel discute le livre de H. Krämer, *Platone e i fondamenti della metafisica*, Milano, 1982, -- un ouvrage de la Tubinger Schule mais plus actualisé.

En effet, la reconstruction entreprise par les Tübinger revient à une sorte de stoïchiosité, comme nous l'expliquons. Mais cela n'apporte pas grand-chose, si ce n'est des raisonnements compliqués. C. Steel, a.c., *ibid.* dit : "W. Wieland, *Platon und die Formen des Wissens*, (Platon et les formes de la connaissance), Göttingen, 1982, a raison quand il écrit que deux pages d'un dialogue pris au hasard contiennent plus de contenu philosophique que tout ce qu'on a pu construire à partir de la tradition indirecte".

Conclusion : le Père Schleiermacher (1768/1834 ; l'herméneutique romantique) était convaincu que les dialogues contenaient les véritables enseignements de Platon et avait une aversion pour le Platon "ésotérique". La théorie du dialogue de Schleiermacher est plutôt renforcée par la dispute sur le Platon ésotérique.

Note : -- Plus sérieux est J. Bernhardt, *Platon et le matérialisme ancien (La théorie de l'âme-harmonie dans la philosophie de Platon)*, Paris, Payot, 1971), dans lequel il est démontré comment Platon a évolué en ce qui concerne l'atomistique (= "matérialisme"), la sophistique et surtout le concept d'Héraclite de "l'harmonie des contraires" (comme une idée fondamentale qui ébranle quelque peu tout le platonisme).

8.4. <i>Éléments du platonisme</i>	I
Préface. -	1
Premier échantillon. La "theoria" (vista) platonique (07/11).	7
Deuxième échantillon, -- La théorie platonique (transparente) (12/16).	12
Troisième échantillon : la théorie platonique (transparente). (17/21).	17
Quatrième échantillon. -- ... la théorie platonique (voir à travers). (22/30)	22
Cinquième échantillon. -- la théorie platonique (transparente). (31/37)	31
Sixième échantillon. -- l'ordre platonique (doctrine). (38/46)	38
Septième échantillon. -- La doctrine platonique. -- (47/49)	47
Huitième échantillon. -- La doctrine de l'ordre platonique. (50/52)	50
Neuvième échantillon -- L'axiome platonique. (53/56)	53
Dixième échantillon. -- La théorie platonicienne des concepts. (57/60).	57
Onzième échantillon -- La théorie platonicienne des concepts. (61/68)	61
Le douzième échantillon. -- La théorie platonicienne des concepts. (69/74)	69
Treizième échantillon. -- La théorie platonicienne du langage. (75/77)	75
Quatorzième échantillon. -- La théorie platonicienne du jugement. (78/83)	78
Quinzième échantillon. -- La doctrine platonicienne du jugement, (84/88)	84
Seizième échantillon. -- La doctrine de la déf. et de la classification. (89/94)	89
Dix-septième échantillon. -- La théorie platon. du raisonnement. (95/104)	95
Dix-huitième échantillon. -- La conception platon. de la phil.(105/107)	105
Dix-neufième échantillon. -- La conception plat. de la philosophie. (108/109)	108
Vingtième échantillon.-- La conception de la phil. platonicienne. (110/113)	110
Vingt-et-unième échantillon. -- L'ésotérisme platonique. (114/117)	114
Notes d'étude 1.	119

Notes d'étude 1.

Préface (01/06).-- Réception moderne et actuelle.-- Philosophie grecque antique (alg. ontw./volet logique).-- Sagesse. L'Orient chrétien. Structure de base sophologique (préexistant/ naturel/ informatif/ normatif). L'ontologie comme ces quatre points de vue réunis.

1.-- La théorie platonicienne (07/11).

Grâce à l'observation (pointue), on arrive à voir à travers (présuppositions). Explication historique (méthode génétique de Platon).

1. Les Milésiens.

2. Les Paléopythagoriciens ('theates', lat. : spéculateur, celui qui observe avec acuité pour comprendre).

3. Les jeunes philosophes naturels (néo-milésiens).

La theoria platonicienne : développer la disposition à "percevoir scientifiquement (= dialectiquement) tout ce qui est, afin de le comprendre et de l'expliquer. Surtout le "bon" (le réel et le vraiment précieux) dans les données.

2.- La théorie platonicienne (12/16).

L'élément maléfique de la nature.

1. La méthode éléatique (vérité / opinions). Logique et dialectique, éristique.

2. La méthode héraclitéenne (la loi divine des contraires, par exemple dans la vie humaine). Kratulos, le professeur de Platon.

3. les théories platoniciennes (17/21).

L'esprit du temps (démocratie dégénérée ; Kallikles ; sophisme). 3.-- Le "sophiste" ("intellectuel"). Protagoras d'Abdera et Gorgias de Leontinoi (art de l'enchantement). - S'affirmer (la rationalité au service de la volonté de puissance).

4. la theoria platonicienne (22/30).

Socrate -- La vertu, définie dans les définitions par induction (échantillonnage). Induction sommative et amplificative (interprétation baconienne : expérimentale ; Anaxagore de Klazomenai : méthode expérimentale).-- L'argument a-fortiori de Socrate.

Côté significatif. -- Socrate et l'État. Son aura. -- Plaisir, certes, mais surtout plaisir consciencieux et fondé sur la religion. La mort de Socrate : Le désespoir de Platon depuis.

5- Les théories platoniciennes (31/37).

La vérité (les choses manifestes elles-mêmes). Ontologie : la réalité réelle, étudiée dans son sens (vérité).-- Intentionnalité (subj./obj.) chez Platon : le noble joug (l'égal (original) au moyen de l'égal (modèle) . Ceci à la lumière du "bien" (= réellement valable) .

Notes d'étude 2.

6.-- La théorie platonicienne de l'ordre (harmologie) (38/46) -- Le chapitre commence par un résumé de ce qui a été dit sur les théories.-- Bien le mémoriser (c'est le résumé des prédécesseurs de Platon et en même temps une ébauche de son épistémologie (ontologie).-- La dialectique est, à proprement parler, à la fois ordre et logique. Au service de la theoria, l'aperception de la réalité et de la valeur réelle.

Kosmos (ordre, ordre propre (suscité)).-- Application : modèle : phonétique (théorie du son) qui examine les éléments/parties de tous les éléments (collection) et de l'ensemble (système) du langage.-- Méthode comparative. -- Termes : unité/nombre ; nombre (collection), ensemble (système) ; -- stœchiose, élément et facteur.

Stoïchiose (= théorie de l'ordre, analyse factorielle) : à la fois holistique et hypothétique (élément et prémisses en même temps). -- Aussi le Platon tardif (paléopythagoricien). -- Archè, principium, principe.

7 - La théorie platonicienne des concepts (47/49).

Logique : le concept de " kuklos " (cercle, rond). -- Les aspects : nom (= terme)/définition (= concept);-- 'image' (= copie), grâce à l'échantillon. -- La science (transparence, opinion vraie), voit les trois en même temps. -- Au-dessus et dans tout cela, l'idée qui se reflète à la fois dans le terme concept et dans l'échantillon et dans la science concernant ces deux-là.

8.-- La théorie platonicienne des concepts (50/52)

Logique.-- La méthode idéative.-- Modèle d'application.--

1. idée.

2.1. copie (image),

2.2. œuvre artisanale ou artistique. A ajouter : modèle et dessin d'artiste.-- L'idée platonicienne : une réalité objective présente dans toutes ses copies et déterminant son modèle.

DNZ en tant qu'information de processus, un bon exemple d'idée.

9.-- La théorie platonicienne des concepts (53/56).

Logique.-- Qu'est-ce que le beau. "Une belle fille". -- La synecdoque comme réponse évasive du sophiste -- Formalisme. Conceptualisme. Logicisme. (Mathématique).

Popper. -- Abstractionnisme (conceptualisme) (Russell). Qu'est-ce que l'"abstraction" ? Certainement pas "l'idéation", qui pénètre jusqu'à l'idée, avant et au-dessus mais aussi dans les phénomènes.

10.-- La théorie platonicienne des concepts (57/60).

Logique - La méthode lemmatique - analytique comme méthode idéationnelle : "or" (Locke / Willmann). De la définition nominale (verbale) à la définition réelle (commerciale).

Notes d'étude 3.

11. - La théorie platonicienne des concepts (61/68).

Logique. - Identité d'une chose : en elle, mais en réalité aussi au-dessus et avant elle. Methexis, participatio, participation (avoir une part). Transcendance / immanence.
-- Les "images" ("spécimens") d'une idée élevée les construisent vers le bas (déconstructionnisme platonicien). Vico, Jean de Salisbury sur "idéal/réalité". G. von Le Fort : le sens. Utopie,
Idéologies, Realpolitik. -- Retour à Jean de Salisbury : thèse/hypothèse .
L'idée est un idéal.

12. - La théorie platonicienne des concepts (69/74).

Logique.-- Doctrine de la lumière (mystique/ rationnelle/ éthique).-- Réalisme tripartite scolastique du milieu du siècle.-- Nominalisme/ abstractionnisme/ idéationnisme.-- Perce-neige.-- Forma ante, in, post.-- Les dix commandements comme modèle.

13.-- La théorie platonicienne du langage (75/77).

L'essence du langage : iconique ou pas ? Le langage primitif.

14. - La théorie platonicienne du jugement (78/83).

Logique. -- Le jugement de Pindaros. Noms/verbes alignés sur l'affaire. - Platon : la phrase (le jugement) porte sur quelque chose. - Théorie de l'identité : coïncider avec soi-même (id. totale), avec quelque chose d'autre (id. partielle ou analogue). -- logique : si, alors (dé- et réductif) selon l'identité partielle ou totale. Le concept d'"être" en tant que concept identifiable.

15 - La théorie platonicienne du jugement (84/88).

Logique.-- Le jugement restrictif de Platon : une affirmation évoque l'autre, opposée. La modération. Méthode d'opposition des hypothèses (Parménide) -- Oppositionnisme.

16.-- La théorie de la définition et de la classification (89/94).

Logique.

1. Définir comme une compétence : parler avec Menon de " vertu(ivité) " exige une rigueur logique (le général de la définition à partir d'échantillons).

2. Définir éthiquement : l'expertise sans conscience n'est plus humaine, est une illusion, -- plus rien que quelque chose. "Regardez le voleur". -- Résumer : synoptique/diarétique. Dichotomies. Idée : indéfinissable.

17 - La théorie platonicienne du raisonnement (95/104).

Logique - Archè, principium, principe, présupposition (hypothèse) - Ce qui régit quelque chose doit être présupposé comme une hypothèse. Cette chose devient alors intelligible.

Fondamentalisme : principe de la raison ou du fondement nécessaire et suffisant.

Linguistique, -- plus encore, les mathématiques en tant que mode de raisonnement.